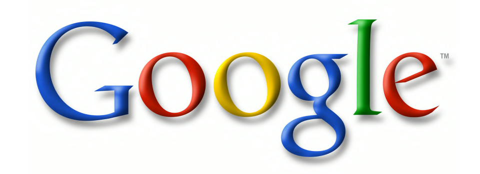
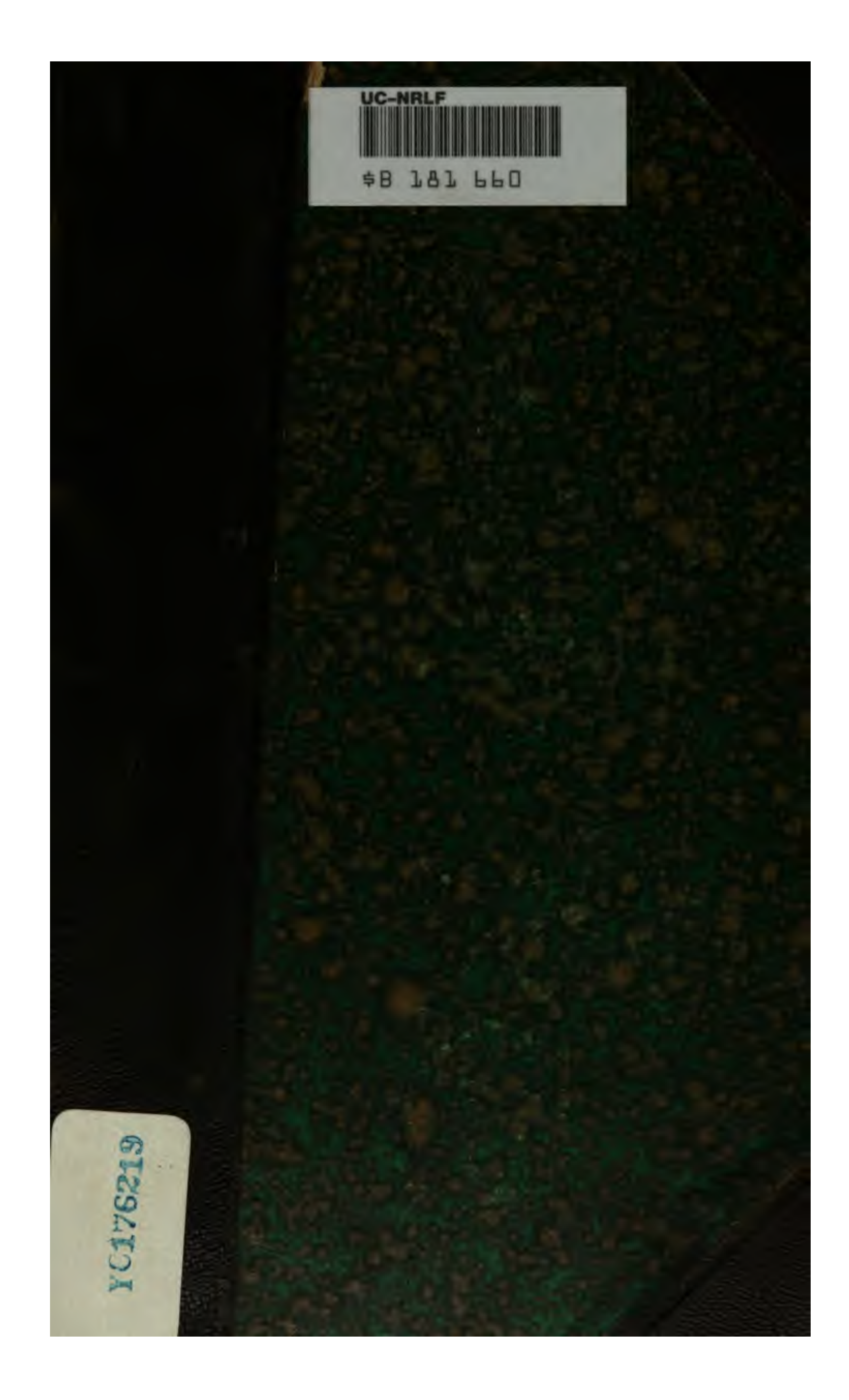




UC-NRLF
$B 181 660
YC176219

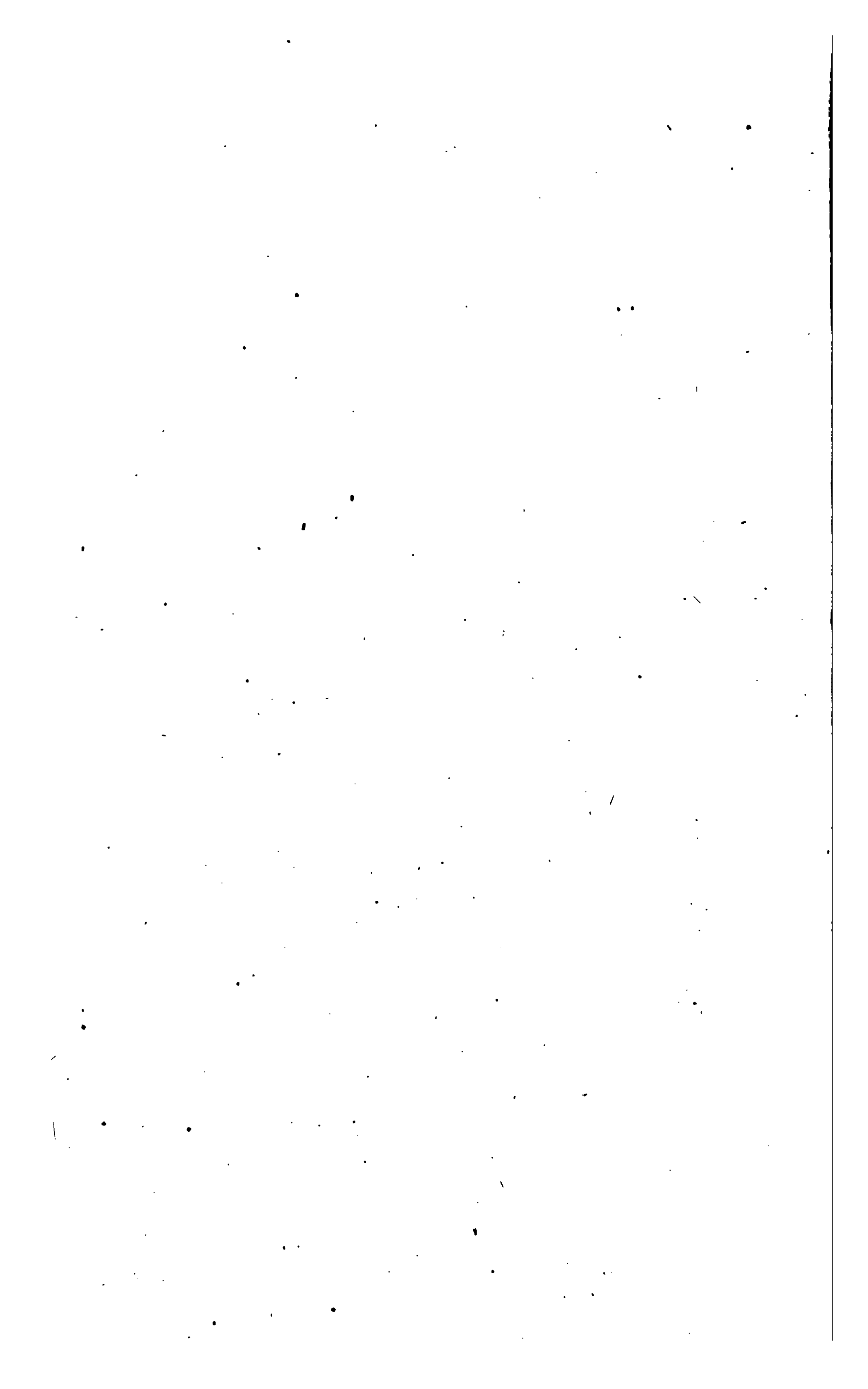


Sassone France 70 - Gavril 1927.






Sassone France 70 - Garibaldin
1927.



0r m 25 dHC

# LA SAVOIE ARMÉE

## PENDANT LA GUERRE FRANCO-ALLEMANDE

## 1870-1871

PAR

FRÉDÉRIC SASSONE

Spoliatis arma supersunt.
(Devise d'EMMANUEL-PHILIBERT).

Il y a des guerres qui avilissent les nations et les avilissent pour des siècles, d'autres les exaltent et les perfectionnent de toutes manières.
JOSEPH DE MAISTRE.
(Soirées de Saint-Pétersbourg).



CHAMBÉRY
BONNE, CONTE-GRAND ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
1874

# LA
# SAVOIE ARMÉE
## PENDANT LA GUERRE FRANCO-ALLEMANDE
## 1870-1871

PAR

FRÉDÉRIC SASSONE

Spoliatis arma supersunt.
(Devise d'Emmanuel-Philibert).

---

Il y a des guerres qui avilissent les nations et les avilissent pour des siècles, d'autres les exaltent et les perfectionnent de toutes manières.
Joseph de Maistre.
(Soirées de Saint-Pétersbourg).

CHAMBÉRY
BONNE, CONTE-GRAND ET C$^{e}$, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

1874

A M. LE MARQUIS

**ALBERT COSTA DE BEAUREGARD**

C'est au digne héritier d'un nom chéri et vénéré ; c'est à l'intrépide commandant de Neuville et de Béthoncourt qu'est dédié ce travail patriotique, que nous appellerons : LA SAVOIE ARMÉE.

## A L'ALLEMAGNE

. . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . .

Notre étoile a pâli, crâne quadrangulaire,
Mais tu n'as pu biffer du livre séculaire
Les grands noms des Bayard, des Fabert, des d'Assas.
Entends leur cri suprême : Un peuple ne meurt pas !
Pour dire tes exploits, il faudrait l'âme ardente,
Le pinceau grandiose, vigoureux, du Dante,
Le grincement strident du rictus infernal ;
Voir l'éclair du pétrole illuminer ce bal,
Danse macabre, hélas ! hurlant dans notre histoire,
Bonaparte hébété prostituer la gloire,
Obus et canons Krupp épouvanter la mort,
Francfort, vaincu scellant ton fameux droit du fort...

. . . . . . . . . . . . .

(Vers de mon ami Charles Poullet, écrits sur ma prière pour tenir lieu de préface.)

Mon cher camarade,

Je vous avais demandé une préface pour mon livre, vous me répondez par de forts beaux vers à l'adresse de l'Allemagne ; je vous remercie et les publie aujourd'hui, car ils reflètent vivement ma pensée.

Il me fallait un cœur de pur sang gaulois, battant fort comme le vôtre pour son pays, pour écouter et comprendre les pulsations de ces cœurs savoyards que j'ai essayé de compter dans ma *Savoie armée*.

Je voulais avoir une main amie, une main française dans la mienne, au moment d'entrer dans la lice ; vous l'avez mise franchement et si généreusement qu'il ne me reste plus qu'à prendre ma place, sans bruit, dans la famille en deuil.

En rappelant les efforts et le dévouement de mon pays, j'ai voulu avoir raison, une bonne fois, des insinuations malveillantes de nos ennemis.

A ceux qui rêvent de démembrer encore la France et de rendre la Savoie à la maison royale qui porte son nom, nous dirons de venir écouter et de suivre nos soldats et nos officiers aux bivouacs d'Orléans et d'Héricourt. Là, jamais un regret, jamais une plainte, pas un seul regard en arrière par delà les monts ; et cependant la Savoie, qui pouvait revendiquer une large part dans l'indépendance italienne, aurait pu jeter à l'Italie ce cri de détresse et tout à la fois de reproche :

Souviens-toi !

Loin d'elle la pensée, l'ombre même d'une défaillance. Elle a bien vite oublié qu'elle vient à peine de payer de son sang et de son or la rançon d'une opprimée, et la voilà encore s'armant fièrement pour l'honneur de la Savoie et le salut de la France.

Son contingent régulier se bat bravement à Freichwiller et partout.

Ses volontaires accourent dans l'Est.

Ses bataillons de mobiles sont décimés à Beaune-la-Rollande, à Héricourt ; comme Rachel, la Savoie pleure ses fils, mais sans se plaindre encore.

Aussi, devant ces tombes ouvertes, en comptant, comme nous l'avons fait, ces mausolées qui marquent les étapes de nos bataillons ; on aurait pu épargner à notre pays une nouvelle douleur : celle d'assimiler par une loi récente ses enfants aux membres de l'Internationale et aux agents de la Prusse.

L'herbe n'est pas encore assez haute dans les champs où sont tombés tant de braves, pour que le souvenir du sang « versé ensemble » s'efface de sitôt.

Ces couronnes d'immortelles, sans cesse renouvelées depuis trois ans par des mains pieuses, par des mains françaises qui ne doutent pas des morts, suffisent pour faire évanouir le spectre du séparatisme.

Pour guérir d'un mal inconnu, bien inutile sera cette arme à deux tranchants.

Malgré la lame de votre poignard qui brille, Othello ! le cœur de la pauvre Desdemona point n'a cessé de battre pour vous,ni nos rivières de couler vers le pays des Francs.

Le devoir patriotique de raconter la douloureuse épopée savoyarde devait incomber à nos historiens nationaux, et c'est

moi, pauvre inconnu dans la république des lettres, qui ose entreprendre cette lourde et délicate tâche. Dante, mon poète et le vôtre, dont j'emprunte l'inimitable pinceau, vous dira le secret de mon audace, dans le chant XIV de la *Divine comédie :*

Poichë la carità del natio loco
Mi strinse, raunai le fronde sparte
E rendeile à colei che già ero fioco.

Oui, c'est « l'âme émue, oppressée » par les souffrances de mon pays, que je rassemblai à la hâte ces documents épars, pour rappeler le souvenir des vaillants qu'on allait oublier, au milieu de la fièvre politique qui nous dévore.

Si, après d'incroyables revers, nous avons pu conserver le respect et regagner les sympathies de l'Europe, c'est à ces généreux martyrs que nous le devons, ne l'oublions jamais.

Quant à moi, toute mutilée et appauvrie que l'Allemagne l'a laissée, ma patrie me paraît devoir renaître bientôt, grande et forte.

Le creuset du malheur, en la débarrassant de son enveloppe de gloire fragile et factice, lui rendra, avec la prudence, le sentiment vrai de sa force et de sa dignité.

Je n'ai assisté que de loin, « dans l'angoisse des veilles, » comme vous le dites avec tant de vérité, à cette lutte où un pays grand et redouté a failli être écrasé en quelques semaines sous le talon du vainqueur.

J'ai compté avec horreur les larges blessures faites au cœur de cette pauvre France. Les coups qu'elle rendait étaient faibles et mal assurés, mais ils ne ressemblaient pas encore aux derniers spasmes de la mort. Aussi les ai-je énumérés avec un profond sentiment d'orgueil patriotique, où la haine tient moins de place que dans l'âme des vainqueurs.

Si mon récit n'observe pas toujours les règles austères et mesurées de l'histoire, vous trouverez encore l'excuse de ce

défaut, dont je n'ai pas su me défendre, dans la bouche du grand patriote italien dont vous avez évoqué le souvenir.

Le comte Ugolin, enfermé dans la Tour de la Faim, par l'ordre de l'archevêque Roger, avant de raconter la mort lente et cruelle de ses quatre enfants, lâche pour un instant le crâne du coupable qu'il est condamné à ronger éternellement, et se retournant vers le Dante, lui dit :

...... « Tu veux donc que j'attise
L'effroyable douleur, lorsque mon cœur se brise
Même avant de parler, seulement d'y songer....
Pourtant, si mon récit doit, semence ennemie,
Au traître que je ronge, apporter l'infamie,
Tu me verras parler et pleurer à la fois. »

(DANTE, *Divine comédie*, chant XXXIII )

Bellegarde-sur-Valserine, 15 janvier 1874.

1re PARTIE

# SUR LA LOIRE

# CHAPITRE PREMIER

## Italie et Savoie.

A la veille de voir la France se relever en devenant comme ses voisins une *nation armée*, ce titre de : LA SAVOIE ARMÉE, nous a semblé devoir rappeler mieux que tout autre les souvenirs de dévouement et de fidélité de la Savoie à sa nouvelle patrie pendant la lutte sanglante que nous venons de soutenir.

En lisant ces pages, consacrées surtout à nos soldats improvisés, la jeune génération, qui a été témoin de nos efforts impuissants et de nos malheurs, apprendra à connaître ses devoirs et à mieux faire à l'avenir.

Peut-être, aussi, que ces tristes mais bien chers souvenirs pourront servir à charmer les heures d'ennui mortel pendant lesquelles nous allons rester séparés de nos vaillantes sœurs, l'Alsace et la Lorraine.

Après la guerre, nous avons vu couler plus d'une fois les larmes silencieuses des soldats rappelés par la Prusse ; nous avons entendu leurs chants d'adieu, au moment où ils nous quittaient ; il nous semblait alors que nous n'avions fait qu'un mauvais rêve, et que Metz et Strasbourg n'avaient jamais cessé d'être françaises. Il leur restait du moins en nous quittant, comme à la Savoie, la fortifiante conviction de n'avoir pas marchandé leur sang pour défendre leur pays.

Le nom de ces vaillants frères d'armes reviendra plus d'une fois sous notre plume dans ce récit ; aussi croyons-nous, en jetant un regard sur cette sombre page de notre histoire, pouvoir mêler leur souvenir à celui de nos martyrs.

La glorieuse auréole qui les entoure, aussi brillante que celle qui éclaire la figure des survivants, qui ont vaillamment fait leur devoir à côté d'eux, sera la seule et digne récompense de leur dévouement à la patrie.

Le sang versé pour la défense du pays est pour nous d'un si grand prix, que nous serions heureux si nous parvenions à en compter pieusement toutes les gouttes dans ce mémorial, feuillet détaché du livre d'or de la France.

Oui, il faut qu'il reste parmi nous un souvenir de tant de souffrances et de sacrifices.

Sans craindre de raviver la haine du vainqueur, les vaincus d'aujourd'hui n'ont-ils pas le droit de compter leurs cicatrices ?

Ceux qu'on a pu dépouiller impunément et sans merci, parce qu'on les a trouvé désarmés, pourront

bientôt regarder l'avenir sans crainte comme sans haine. Ce dernier sentiment était inconnu en France avant la guerre, entreprise légèrement comme une promenade militaire, et il serait insuffisant, pour relever une nation généreuse et forte, si les souvenirs de cette lutte acharnée ne venaient pas en même temps la grandir à ses yeux et servir de récompense à ceux qui y ont pris part.

En face de l'ennemi, qui n'est fort que de nos dissensions, nous ne verrons que des enfants du même pays, défendant le sol sacré de la patrie. Si la noblesse de la Savoie a prouvé qu'elle savait continuer ses traditions, cette guerre a démontré une fois de plus qu'il n'est pas toujours « besoin d'ayeux » pour savoir mourir et défendre ses foyers.

Pendant les six mois de cette désastreuse campagne, la Savoie a mis sur pied un contingent de 33,000 hommes : 23,561 mobiles ou mobilisés ; le surplus se trouvait dans les rangs de l'armée régulière.

L'histoire de cette seconde guerre de Russie en France ne devrait avoir d'autres historiens que ceux qui en ont partagé les souffrances. Aussi, leur laisserons-nous la parole chaque fois que nous pourrons le faire sans inconvénient pour la clarté de notre récit, imitant en cela les naïfs chroniqueurs du bon vieux temps. Le hasard et surtout la bienveillance nous ont procuré des lettres et des documents précieux. Toutes les portes se sont ouvertes si gracieusement pour nous, que nous avons l'espoir de n'oublier personne.

La belle conduite du 47e de ligne (Freschwiller), composé en grande partie de Savoyards (1), ses pertes énormes, la bravoure de son colonel, M. de Grammont, mériteraient peut-être la première place.

Pour ne pas interrompre le récit des deux campagnes de la *Loire* et de l'*Est*, nous les prions de vouloir bien céder la place d'honneur à notre 1er bataillon de mobiles, si cruellement décimé, pendant la bataille d'Héricourt, à l'assaut du village de Béthoncourt.

Nous espérons pouvoir réunir assez de documents pour être bientôt à même de lui consacrer quelques pages.

La vaillante jeunesse de l'ancienne capitale de notre Savoie, pourra ainsi occuper la première place. Comme la bannière de Jeanne d'Arc (au sacre de Charles VII), ayant été une des premières à la peine, elle sera aussi la « première à l'honneur. »

L'histoire intime du 1er bataillon de mobiles de notre département est à peu de chose près celle des autres bataillons, qui n'ont rien à lui envier.

Après lui, viennent sans contredit nos deux compagnies de chasseurs des Alpes et du Mont-Blanc. Grâce à leur organisation indépendante et à leur énergie, elles ont eu la chance de faire plus de mal aux Prussiens que nos mobiles, sans éprouver des pertes aussi sérieuses. A Saint-Nabord, à Châtillon-sur-Seine, à Champ-d'Oiseaux, sous les murs de

(1) Depuis trois ans il recevait dans ses cadres les conscrits de la Savoie.

Dijon, nous les retrouverons toujours à l'avant-garde de la brigade Ricciotti.

L'audace et les succès partiels de cette vaillante troupe de volontaires ne sauraient cependant faire oublier l'héroïque effort de notre 1er bataillon à Béthoncourt. Tenté dans de meilleures conditions et surtout mieux appuyé, il aurait pu avoir l'immense résultat de faire une trouée dans la ligne de défense de Werder et d'ouvrir la route de Belfort à l'armée de Bourbaki.

Notre 2e bataillon de mobiles, commandé par un brave officier, M. Dubois, a écrit aussi, mais moins douloureusement, son nom dans l'histoire de cette campagne, à Beaune-la-Rollande. Enfin, à Langres et dans les escarmouches autour de cette place, nos trois bataillons de la Haute-Savoie ont montré un entrain et une solidité remarquables. La place n'ayant pas subi de siége régulier, ils ont aussi éprouvé moins de pertes que leurs frères d'armes; mais leur discipline et leur courage leur ont acquis la sympathie et la confiance des habitants de Langres et des autorités militaires de la place.

Après l'immense effort de la France, aux prises avec une invasion imprévue et gigantesque, nous laisserons-nous abattre et décourager par les revers de notre nouvelle patrie, parce que nous sommes meurtris comme elle et comme elle forcés d'épargner pour payer notre lourde rançon à l'ennemi? Le souvenir de ces combats, qui ne furent pourtant pas sans gloire, nous gardera de cette défaillance, qui ressemblerait trop à une lâcheté. Après dix ans de prospérité, notre langue, nos sympathies, et,

disons-le franchement, nos intérêts marquent notre place aux côtés de celle qui fut grande par le dévouement et les sacrifices faits pour la civilisation et l'humanité.

N'imitons pas l'ingratitude qui s'étale effrontément sous nos yeux : Amérique, Grèce, Italie, heureuses nations que l'épée de la France a faites libres et prospères ! où étiez-vous quand le vent du malheur se déchaînait sur nous ?

Votre bienfaitrice à toutes, entraînée dans une lutte inégale, implacable, a fait, comme vous autrefois, le signe de détresse, et pas une de vous n'a osé venir mettre une main alliée dans sa main sanglante !

L'Amérique était trop loin, la Grèce trop faible (1); l'Italie, la dernière obligée, elle avait bien d'autres soucis. Quoi ! Intervenir pour sa bienfaitrice, se poser comme modératrice ou comme arbitre, avoir, en un mot, de la reconnaissance ! Et que dirait Nicolas Machiavel, son maître et son guide ?

Foin de la reconnaissance ! L'*honnête fille*, essayant ses œillades et ses sourires les plus provocateurs, était en train de nouer une intrigue avec son *vieil ami* d'Outre-Rhin, hier encore le seul obstacle à son indépendance (2). Las ! le casque pointu a tout-à-coup séduit son cœur volage ; de quel droit troublerions-nous cette idylle amoureuse ? Passons vite

(1) Elle nous a envoyé 1,500 volontaires d'élite.

(2) On n'a pas oublié qu'après Solférino, la Prusse déclara la Vénétie territoire fédéral, et qu'elle était prête à soutenir cette déclaration par les armes.

notre chemin, et puisse le paratonnerre la préserver toujours de la foudre. . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Quant à nous, cet écœurant exemple ne nous tente point ; loin de nous la pensée d'un regret et d'une défection. Machiavel n'a jamais ouvert d'école en Savoie ; et le jour que Dieu marquera pour la revendication, retrouvera les bataillons de Savoie à leur poste de combat sur ces Alpes, qui nous rendent si redoutables par leur possession.

Nous qui nous regardions comme devant servir de trait d'union entre les deux grands peuples de la race latine, nous ne nous inquièterons désormais des affaires de l'Italie qu'à bon escient. Agissant avec elle en hommes d'affaires sérieux : donnant, donnant. Sa sympathie pour nous se réveille, et le souvenir du sang versé en commun, qui semblait, il y a deux ans, être allé où sont les neiges d'antan, se ravive. Une réaction s'opère, lentement, il est vrai, dans l'opinion publique en Italie en notre faveur. Le monument tardif élevé à la mémoire d'un homme qui fut le chef de l'armée libératrice, ne sera pas, nous l'espérons, le dernier mot d'une reconnaissance stérile. Entre deux nations, dont l'une doit son existence à l'autre, il faut une autre monnaie : celle avec laquelle Victor-Emmanuel voulait s'acquitter pendant nos revers.

Dans notre irritation contre l'Italie, cause première de tous nos malheurs, nous avions oublié l'élan généreux de ce souverain, qui voulait marcher au secours de la France et lui rendre ce qu'il en avait reçu, malgré son parlement et son ministère.

Après avoir acquis vingt millions de sujets et réalisé le rêve séculaire de l'unité italienne, ce prince ne se croyait sans doute pas quitte envers la France par la cession de trois départements, 800,000 âmes environ. Il se rappelait que la politique ténébreuse de la Prusse avait seule ajourné, le lendemain de Solférino, la délivrance de l'Italie, pour la compléter après Sadowa, comme le *deus ex machinâ*, afin de se ménager gratuitement l'alliance ou du moins la neutralité italienne.

Vint la reddition de Metz. Victor-Emmanuel réunit les ministres, les généraux et les hommes d'Etat ; mais tous, à la presque unanimité, furent d'avis que l'Italie, qui venait de désarmer à notre prière, était dans l'impossibilité de prendre part à la guerre sans folie et sans ajouter une nouvelle catastrophe à celle qui était déjà consommée. Il ne se rendit pas à cet avis, parla d'une levée en masse et consulta d'autres hommes d'Etat, avec lesquels il aurait formé un nouveau ministère partageant ses sympathies pour la France. Même résistance partout. L'attitude menaçante de la Russie, que quatre nations coalisées n'avaient pu vaincre en 1854, paralysait nos plus chauds partisans, les généraux Menabrea et Cialdini. Victor-Emmanuel était donc le seul à entendre « *le cri de douleur* » qui, cette fois, montait de la France vers l'Italie (1).

C'est vraiment un piteux métier que celui de roi

(1) « Il grido di dolore che da tutte le parti d'Italia si leva verso di noi. »

*(Proclamation de* Victor-Emmanuel. — 1859.)

constitutionnel, puisqu'il ne permet pas à un honnête homme de payer ses dettes d'honneur.

Parmi les rares Italiens ou étrangers qui partageaient alors les ardentes mais platoniques sympathies de Victor-Emmanuel pour la France républicaine, nous citerons Garibaldi, Bossach-Hauké, l'ingénieur Frapolli, Lobbia, Menotti et Ricciotti. En voyant ce dernier se battre bravement à la tête de nos compagnies de francs-tireurs, et leur confier toujours les missions les plus périlleuses, nous tâcherons d'oublier notre rancune et l'indifférence de celle qui, selon l'expression de son plus grand poète, nous fit « *le gran rifiuto,* » (1) en songeant cette fois, avec Machiavel, que la *politique est un abîme.*

(1) .... E vidi l'ombra di colui,
Che fece per viltate il gran rifiuto.

(Dante. *Enfer ;* Chant III.)

## CHAPITRE DEUXIÈME

**Comment on forme un bataillon de mobiles en un mois de l'an de misère 1870.**

Au moment où cette guerre insensée était déclarée, la garde mobile n'existait pas. Elle avait à peine un commencement d'organisation dans quelques départements. Le maréchal Lebœuf n'avait pas cru devoir continuer l'œuvre du maréchal Niel, pour éviter sans doute de froisser les populations rurales, qui croyaient encore à la paix et se reposaient avec confiance sur l'empire. On n'avait pas osé compléter les cadres de cette seconde armée, qui devait pourtant fournir 500 mille hommes ; elle ne connaissait que par le journal officiel ses chefs, et les premiers rudiments du métier lui étaient inconnus. La guerre était déclarée et cette armée n'était encore qu'un immense troupeau humain, sans cohésion, sans chefs éprouvés, sans armes, sans vêtements.

Puisque nous avons entrepris de suivre nos cinq bataillons de Savoie pendant la guerre, et surtout d'accompagner notre cher 1er bataillon sur la Loire et dans l'Est, essayons d'esquisser sa formation. Ce tableau naïf qui, à quelques variantes près, doit être celui de l'organisation précipitée de toute la garde mobile française, nous aidera à faire la connaissance intime de notre bataillon.

Nous sommes au mois d'août, nos rues sont encombrées de robustes jeunes gens, dont les bonnes et franches figures ont pris depuis nos premiers désastres une expression triste et étonnée. Ils ont l'air de demander ce qu'on leur veut et pourquoi on les arrache tout à coup à leurs paisibles habitudes.

Si nous ne les savions pas si durs à la fatigue, si dévoués à leur pays et si braves devant l'ennemi, nous les comparerions volontiers en ce moment à un troupeau de moutons en révolte contre son berger.

A peine arrivés, ils se plaignaient de tout, et ce n'est peut-être pas sans raison ; car les voilà parqués dans les bâtiments du Lycée, couchés par terre, sans couvertures, sur des paillasses réquisitionnées un peu partout.

Leur pain n'est pas mauvais, mais leur cuisine improvisée est immangeable. L'uniforme consiste dans une blouse bleue ; chacun porte encore le pantalon qu'il a *apporté*. Les têtes sont coiffées des choses les plus bizarres, depuis le chapeau de feutre ou de paille jusqu'au bonnet de laine.

Les officiers, presque tous improvisés, sont d'une gaucherie extrême dans le commandement. Toutefois, on les voit s'occupant d'améliorer la position matérielle du soldat et surveillant les fournitures. On se procure des fourneaux de cuisine ; on fait creuser des puits et installer une cantine ; le règlement est mis en vigueur ; la comptabilité du bataillon est confiée au lieutenant Rey ; le service médical, à M. Berthier, qui l'établit très-convenablement. La salle de police, ce puissant modérateur

du régiment, est ouverte aux mutins ; bientôt il ne manque plus à nos lycéens que des uniformes et des armes pour en faire de vrais conscrits. La bonne volonté était grande en ville comme au quartier ; les képis arrivèrent ; les pantalons et les vareuses suivirent de près. Le commandant du bataillon parvient à découvrir une demi-douzaine de vieux soldats, intrépides serviteurs de Bacchus, qui donnèrent à nos jeunes recrues des leçons de maniement d'armes.

MM. de Cordon, Besancenot, Puthod, Dunoyer, qui savaient à fond les choses de la caserne, formèrent les sous-officiers. Un ancien sergent du 47e de ligne (Samson), devint son adjudant ; il se chargea de donner deux fois par jour des leçons de théorie aux sous-lieutenants. Hugard, Dorlut, Tardy et Fayolle firent bientôt merveille.

Le jeune commandant, volontaire du devoir, passe ses journées avec son bataillon et les fournisseurs, ses nuits aux prises avec sa théorie.

Au commencement de septembre, notre bataillon savait tant bien que mal l'école de peloton, il avait un équipement à peu près complet et venait de recevoir des fusils à piston, que l'on devait échanger contre des chassepots aussitôt qu'il serait devant l'ennemi. Comme tous les bataillons de l'armée, le 1er bataillon de Savoie comptait huit compagnies : la 1re, sous les ordres de M. Monteils, ancien officier de cavalerie, était formée avec le contingent d'Aix-les-Bains, tous fort beaux hommes, indépendants et républicains comme leurs chefs. Bien qu'habitués au confort d'une ville d'eaux, ils étaient bra-

ves comme les francs-tireurs de leur pays. M. Molingal en était le lieutenant ; M. Tardy, aujourd'hui ingénieur, sous-lieutenant.

La 2e, composée des mobiles de Ruffieux et d'Albens, patrie du général Mollard (1), terre classique des braves, était commandée par Pierre de Lassus, fils du préfet de la Savoie, charmant et brave soldat, aussi noble par le cœur que séduisant par l'esprit ; Besancenot, tué à Béthoncourt, partait comme lieutenant, et Fayolle, comme sous-lieutenant.

La 3e, recrutée dans les cantons de la Motte et de Chambéry-nord, était aux ordres de Frédéric Dunoyer, froid et calme comme un Anglais, sachant son métier comme personne. Elle comptait dans ses rangs les solides montagnards de Saint-Sulpice et les rudes pêcheurs du lac du Bourget. Jarrin, le pauvre enfant, mort de fatigue, partageait avec Noël Perrier l'honneur de ce commandement.

Les jeunes gens de Chambéry-sud et les robustes vignerons de Montmélian étaient commandés par François Puthod, vaillant cœur que ses forces trahirent, et qui se vit forcé de revenir à Chambéry après un mois de campagne ; Gaudin, ancien sous-officier de chasseurs à pied, commandait comme lieutenant ; Besson était sous-lieutenant. Cette jeune compagnie avait déjà les qualités et les défauts des vieux grognards, ne perdant jamais de vue le képi du commandant, qu'on savait de bonne rencontre.

(1) Ce vétéran des guerres de l'indépendance italienne vient de mourir ; la Savoie a perdu un de ses plus nobles enfants, la France un brave général.

La 5e compagnie (canton de La Rochette) avait pour capitaine notre cher et brave Milan, qui, lui non plus, ne devait pas revenir de l'Est ; Dorlut, deux fois blessé à Béthoncourt, et Fosseret l'accompagnaient.

A la tête de la 6e compagnie, qui réunissait les jeunes mobiles si disciplinés de Saint-Pierre d'Albigny et les montagnards du Châtelard, dont le profil arabe rappelle les Sarazins, leurs aïeux, venaient Sorbon, capitaine-major, avec Max Dunoyer et Rey.

La 7e (Les Echelles et Le Pont-Beauvoisin) avait pour chefs Mollier, Gabet, Viviand. Dans ses rangs se trouvaient les forts bûcherons de la Grande-Chartreuse et de Saint-Franc, pouvant lutter en vigueur avec les grenadiers de la Poméranie, trop vantés. Enfin, le brave et sympathique Cordon, le vaillant des vaillants, marchait, comme un chevalier conduisant ses lances, à la tête de ses compatriotes d'Yenne et de Saint-Genix. On pouvait compter au milieu d'eux d'intrépides chasseurs et de vaillants cœurs, tels que Goybet, Balmonay et Morin, le joyeux Planchet du capitaine Athos, de La Balme. Hugard, le pauvre amputé de Béthoncourt, et Girod, le silencieux, partageaient le commandement de la 8e compagnie, comme lieutenant et sous-lieutenant.

Tels étaient les braves et loyaux officiers qui composaient ce 1er bataillon de Savoie.

Ne pouvant aussi faire connaissance avec chaque soldat, nous les accompagnerons tous au milieu des privations et au feu. C'est là que nous pour-

rons apprécier tout ce que contient de dévoûment, de courage et d'abnégation le cœur de nos montagnards.

L'effectif mobilisé du bataillon, au moment du départ, était de 1,135 hommes. Il était commandé par le marquis Albert Costa de Beauregard, dont Joseph de Maistre, parlant de son fils Rodolphe, semble avoir tracé d'avance le portrait par ces simples mots : « c'est un brave garçon qui craint Dieu et n'a pas peur du canon ; » par conséquent, bien digne de commander au 1er bataillon de Savoie.

On espérait, dans ses rangs, faire revivre les traditions de la brigade de Savoie, solide infanterie redoutée de l'armée autrichienne, l'élite de l'armée piémontaise.

## CHAPITRE TROISIÈME

La calunnia è un venticello...
(Air du *Barbier de Séville*).

**Physionomie politique de Chambéry et d'Annecy. — Nos deux Préfets. — Garibaldi et ses volontaires. — Frapolli. — Lanfrey. — Les généraux de Rolland, Cremer et le colonel Poullet.**

Le 4 septembre nous trouva stupéfaits devant les incroyables nouvelles qui, malgré les précautions du gouvernement de France, nous arrivaient de Genève.

L'agitation qui avait suivi nos premiers désastres recommença. Les amis de MM. Michard et Carret allèrent en assez grand nombre réclamer à M. de Lassus la mise en liberté immédiate de ces deux citoyens, qui leur fut accordée, cette fois, malgré la résistance de M. Mourier. Le préfet prit sur lui de faire ouvrir les portes de la prison et sut même trouver quelques paroles flatteuses pour les deux prisonniers, victimes d'un patriotisme exalté par nos malheurs. Il eut mieux fait d'écouter la voix du maire, M. d'Alexandry, qui prêchait la conciliation quelques jours auparavant.

Le parti républicain se montra peu sensible aux

avances du préfet impérial ; aussi jugea-t-il prudent de vider la place et de la céder à la Commission municipale, qui siégea en souveraine à la Préfecture jusqu'à la nomination officielle de M. Guiter.

Tandis que les amis de nos deux prisonniers les promenaient triomphalement dans nos rues, une bande de gamins de 10 à 15 ans, qui avaient réussi à s'emparer, à l'Hôtel-de-Ville, des portraits de leurs ex-majestés impériales, les promenaient moins pompeusement dans les rues, après les avoir affublés d'oreilles d'ânes et de pipes.

Le gavroche savoyard, qui n'entend rien aux capitulations, traînait aux gémonies l'homme de Sedan, le pensionnaire de Guillaume.

Cet acte de fureur populaire a pu s'accomplir sans rencontrer la moindre résistance, car, à cette distance, on ne pouvait voir alors que le fait brutal de la capitulation de l'armée française. On ignorait qu'elle était acculée dans une impasse et cernée par un ennemi deux fois supérieur ; que l'armée de Steinmetz, aussi forte que celle du roi Guillaume, l'avait devancée, rendant ainsi la retraite impossible.

Aujourd'hui, les sympathies de la Savoie et celles de toute la France se reportent sur le vaillant soldat qui s'est refusé à hisser le drapeau blanc, sur le glorieux blessé de Sedan, le maréchal de Mac-Mahon. Elle aurait adopté peut-être avec autant d'ardeur l'héritier de Napoléon III, mort sur le champ de bataille ou fait prisonnier en essayant de se frayer un chemin à travers les lignes prussiennes.

Cette promenade, qui rappelait que la France de

François Ier, de Louis XIV et de Napoléon Ier n'existait plus, finit par un auto-da-fé dont on éteignit la flamme à la façon économique de Gulliver à Lilliput. Les chants et les cris continuèrent une partie de la nuit ; ils ne parvinrent pas toutefois à troubler le sommeil de nos mobiles, qui se gardèrent bien de répondre aux invitations qui leur étaient faites de la rue.

A Annecy, la transition de l'empire à la forme républicaine s'accomplit sans autre excès, pendant la même nuit, qu'une visite violemment faite par une bande de mauvais sujets aux caves du Grand-Séminaire.

Au premier coup de tocsin, sonné par un domestique, à la mission, M. Chaumontel, qui venait de proclamer la République, accourut avec l'élite des honnêtes gens pour rétablir l'ordre, qui, disons-le bien vite à la gloire de notre pays, ne fut jamais depuis troublé sérieusement par notre fait, pendant toute la période fiévreuse de la guerre et de la Commune. Le préfet d'Annecy avait pris la même route que celui de Chambéry, et, malgré deux ou trois prétendants à son héritage, M. Jules Philippe fut installé officiellement à la préfecture de la Haute-Savoie, à la grande satisfaction de ce département. Ce dernier, écrivain indépendant, plein d'humour et de patriotisme, avait, par la liberté de ses opinions et son attitude électorale, déplu au gouvernement impérial et perdu une position honorable.

Comme lui, M. Guiter était une victime du régime impérial. Préfet de la République à Privas, au moment du coup d'Etat du prince-président,

il faillit, le 2 décembre, être la victime de sa foi républicaine. Sans l'intermédiaire et le dévoûment de M. Itier, inspecteur des douanes, il aurait infailliblement été fusillé à cette époque. Le colonel de dragons qui commandait dans cette ville ne lui rendit la liberté que sur les instances de ce fonctionnaire, dont l'amitié ne se démentit pas en cette circonstance.

Ces deux nominations, nous le croyons, répondaient aux besoins du moment et aux vœux du pays. Tous deux, animés de sentiments patriotiques, devaient être à la hauteur de la rude tâche qu'ils allaient entreprendre. Lever, équiper et armer toute la population valide de la Savoie et la diriger sur les champs de bataille, fut aussitôt leur premier et unique souci. Au milieu du bouillonnement et de l'effervescence des partis, ils surent toujours tenir la balance d'une main impartiale. Chambéry regrettera toujours l'exilé du 2 décembre, qui consacra à la défense nationale son incontestable talent et l'énergie qu'il puisait dans son âme ardente et généreuse.

Puissent ces regrets, partagés par tous les partis, consoler sa famille et ses enfants de sa mort prématurée.

Le 7 septembre, la princesse Clotilde traversait Chambéry, se rendant à Turin ; avec elle s'en allait le dernier espoir d'intervention sérieuse de la part de l'Italie. Dès l'ouverture des hostilités, nous ne pouvions plus compter sur son aide, car elle était liée à la Prusse par un traité secret. Au point de vue de certains patriotes italiens, nous aurions

même dû lui savoir gré de n'avoir pas écrasé nos régiments, qui reçurent bientôt l'ordre de quitter Rome. C'était bien là l'ardent désir de la Prusse et le but de la visite secrète que fit M. d'Arnim au solitaire de Caprera dans le mois d'août 1870. Le vieux lion blessé entrevit, sans doute, dans les propositions du diplomate prussien, une trahison ou une seconde édition d'Aspromonte ; mais il ne daigna pas faire appel à ses volontaires pour se venger de Mentana. Les événements du 4 septembre lui firent bientôt oublier sa vieille rancune, et il était impatient, au contraire, de venir au secours de la France républicaine. Plus d'une fois déjà, Garibaldi avait offert inutilement son épée à la délégation de Tours, lorsqu'arriva à Caprera M. Bordone, sur le bâtiment frété par M. Foulc pour transporter l'illustre *condottieri*. Craignant, sans doute, de froisser le sentiment national, M. Laurier avait décliné froidement les offres réitérées à Tours par M. Bordone, pour son compte et celui de Garibaldi.

M. Crémieux, de son côté, avait formé le plan irréalisable de faire entrer Garibaldi à Paris, à tout prix, pour l'opposer aux Prussiens, espérant électriser les faubourgs à l'aide de sa popularité.

Le préfet de Marseille, M. Esquiros, partageant les appréhensions de M. Laurier, avait refusé aussi son concours à M. Bordone, qui ne se tint pas pour battu et s'achemina seul vers Caprera. Pour y arriver et enlever le général Garibaldi, il fallait tromper la vigilance de l'escadre italienne.

On y réussit facilement comme en 1867.

Le 7 octobre, Garibaldi débarqua à Marseille, et

fut reçu par la population enthousiaste du Midi comme un sauveur. Le 8 octobre, il arriva à Tours en même temps que le ballon qui portait Gambetta.

Le dictateur offrit au grand patriote italien de se rendre à Chambéry pour y organiser une armée de volontaires ; Garibaldi refusa nettement cette proposition, que M. Bordone repoussait de toute sa force. L'ermite de Caprera menaça même de rentrer dans son île, si on persistait à vouloir l'éloigner du théâtre de la guerre. Le projet de Gambetta avait cependant un bon côté.

La position de Chambéry pouvait attirer la jeunesse italienne, surtout celle du Piémont, dans les rangs des volontaires, compromettre l'Italie malgré elle et la forcer d'entrer dans la lice, et d'acquitter ainsi sa dette de sang et d'honneur. La Prusse semblait le redouter ; comme on le sait, elle envoya de nombreux espions en Maurienne et dans la Tarentaise.

Bientôt, c'est-à-dire le 13 octobre, Garibaldi recevait, par un décret, le commandement en chef de tous les corps-francs dans la zone des Vosges, depuis Strasbourg jusqu'à Paris. Il établit son quartier général à Dôle (1).

Grâce à son *initiative*, Bordone était nommé chef d'état-major. Les principaux lieutenant de Garibaldi étaient le lieutenant-colonel Gauckler, Canzio, chef d'escadron, le lieutenant-colonel Loir, Menotti et le

(1) C'est à Dôle que les chasseurs des Alpes se mirent sous ses ordres le 20 octobre.

téméraire et sympathique Ricciotti, le général Bossak-Hauké-Lobbia. Ajoutons à cette liste, qui devait être complète, le docteur Ferrari, tué devant Dijon (1) ; Novara, fils du percepteur, qui sauta par une fenêtre du collége pour venir s'engager, à 17 ans, et revint invalide pour sa vie ; le jeune marquis de Saint-Georges, son cousin Javio, Campora, Quaglia : tous brillants jeunes gens, qui n'écoutèrent que la voix de la reconnaissance et leurs opinions démocratiques. Malgré nos revers, ils suivaient sans iuquiétude l'étoile de la France. Jamais ils ne désespèrent du salut de notre pays. Ils avaient vu à l'œuvre notre nation en Italie, et ils étaient loin de soupçonner notre détresse et notre dénûment.

Marseille, regorgeant de volontaires et de corps-francs, nous envoya 300 volontaires, qui furent logés dans le bâtiment occupé par les Frères ignorantins. Il nous souvient d'avoir vu défiler dans nos rues ces volontaires de la liberté, la plupart ouvriers piémontais ou du midi de l'Italie. Leurs figures basanées et sèches, les vêtements légers qui les recouvraient et l'état pitoyable de leurs chaussures nous serraient le cœur. C'était donc là ce que l'Italie nous rendait en échange des zouaves de Palestro, de l'héroïque garde de Magenta, de ces deux cent mille français qui s'étaient battus pour elle à Solférino. Dès le lendemain de leur arrivée, le préfet leur faisait distribuer à l'Hôtel-de-Ville 8,000 fr. environ, prélevés sur le 1er crédit de 100,000 francs

(1) Turin, sa ville natale, lui a élevé un monument.

que venait d'accorder le gouvernement de Tours pour l'organisation de ce corps.

La plupart d'entre eux paraissaient reconnaissants de notre hospitalité et heureux de recevoir ce premier secours. Ils protestaient dans un langage imagé de leur dévouement à la France et de leur haine contre la Prusse. L'un d'eux, en recevant sa sòlde, joignant la pantomime aux paroles, se prit à déchirer son chapeau à belles dents, en disant : « *Cosi Faremo dei Prussiani.* » Ce pauvre diable nous parut vraiment avoir un appétit et des dents à dépecer un prussien, comme il avait fait de sa coiffure.

Au bout de quelques jours, ce bataillon, qui nous inspirait à son arrivée une pitié si profonde, était métamorphosé en un splendide corps de volontaires garibaldiens, manœuvrant sans d'autres armes que des bâtons (1).

Ces auxiliaires, qu'à première vue on aurait pu prendre pour une bande de Bachi-Bouzougs désordonnés, ne croyant ni à Dieu ni à diable, obéissaient cependant sur un simple signe à ces officiers à camisole rouge et à bottes molles, qui s'étaient donnés la mission de les conduire au feu.

C'est qu'il y avait dans leurs rangs de vieilles connaissances de Marsala, d'Aspromonte et de Mentana, dont ils connaissaient les qualités aussi bien que les défauts. L'état-major, logé en grande partie à l'hôtel des Princes, sans avoir la prétention de

(1) Il ne reçut des armes de précision qu'avant de marcher à l'ennemi.

former un couvent de petits saints, n'était pas cependant une collection d'affreux vauriens, tels que des écrivains trop passionnés ont essayé de nous les dépeindre à Autun et à Dijon.

A la veille de donner leur sang à la France et dans l'intervalle des exercices, ces jeunes gens, dont plusieurs appartenaient à d'excellentes familles italiennes, jetaient l'or italien ou français à pleines mains, mettant jour et nuit sur les dents le nombreux personnel de l'hôtel. Ce n'était pas non plus une bande d'oiseaux de proie qui venait de s'abattre sur notre pays, attirés par l'odeur du carnage. L'équipement des Garibaldiens, qui ne s'était pas trop fait attendre, était irréprochable sous le rapport de la qualité (il ne coûtait pas plus cher que celui des autres corps). Dans le marché conclu avec les fournisseurs, on avait, en outre, pu obtenir, pour le même prix et pour chaque militaire, une ceinture de flanelle rouge et une paire de caleçons. L'initiative et l'intervention de l'honorable colonel Frapolli dans ces marchés, avaient sans doute produit leur fruit. Aussi, grand fut notre étonnement, en lisant le discours du député Ordinaire, de voir tomber imprudemment de sa bouche les paroles suivantes :

« Le général Garibaldi a destitué Frapolli, qui « n'avait rien fait de bon. »

A cette affreuse calomnie, il n'y avait pas d'autre réponse à faire que celle qu'écrivait de Rome l'ingénieur Frapolli, que nous avons vu entouré d'un respect unanime dans notre pays, donnant

sa fortune et son intelligence à la cause qu'il était venu défendre.

Voici la protestation du général Frapolli adressée au président de l'Assemblée française :

« Rome, 6 février 1873.

« Après avoir lu le *Journal Officiel* français des « 31 janvier, 1er et 2 février, plein d'affection pour « la France et de respect pour son gouvernement, « je proteste contre les assertions calomnieuses du « député Ordinaire. Je demande une enquête. »

En attendant cette enquête, dont le résultat ne saurait être douteux pour nous, disons bien vite qu'il est à regretter que l'ingénieur Frapolli n'ait pas été nommé à un commandement actif sous les ordres de Garibaldi. Son caractère grave et positif, ses connaissances étendues, auraient été au moins aussi utiles à la France que celles du chef d'état-major de l'armée des Vosges.

Son nom, entouré d'estime en Italie, où on pouvait mieux l'apprécier, aurait rallié autour de Garibaldi un grand nombre de volontaires, qui, d'après ce dernier, n'ont jamais dépassé le chiffre de 2,000 combattants italiens (1).

M. Frapolli, que l'opinion publique désignait comme le chef d'état-major de Garibaldi, n'a jamais été appelé à l'armée des Vosges, d'où ses dissentiments avec Bordone, qu'il avait été un mo-

(1) Voir la lettre de Garibaldi au député Fabrizzi.

ment si près de remplacer, devaient fatalement le tenir éloigné; et il n'a pu se montrer sur aucun champ de bataille, malgré son ardent désir. Son concours désintéressé a contribué du moins à l'organisation de quelques corps, qui allèrent grossir les rangs de l'armée garibaldienne.

Revenons à nos garibaldiens, qui n'ont pas vécu en bonne intelligence avec la garnison de Chambéry.

C'était sur l'uniforme des chasseurs à pied que se concentrait surtout leur rancune. Ces braves soldats, qui se battirent si bien à l'armée de la Loire et de l'Est, leur rappelaient les souvenirs de Mentana. De leur côté, les soldats employaient leurs courts loisirs à chercher noise aux volontaires en formation dans notre ville.

C'était un triste spectacle que celui de ces deux corps se provoquant souvent dans nos rues à la façon des héros d'Homère. Plus d'une fois, notre garde nationale fut appelée à intervenir entre les deux partis, que nous aurions voulu voir oubliant le passé pour ne songer qu'à l'ennemi. Un soir, les garibaldiens, après s'être pris de querelle avec quelques chasseurs, attaquaient le poste de ces derniers, qui bientôt venaient à leur tour à la rescousse, à deux heures du matin, faire le siége de l'école des Frères, transformée en caserne garibaldienne.

Les Italiens, sans d'autres armes que des revolvers, se défendirent assez vaillamment, et sans l'intervention de leurs officiers accourus à la hâte, le sang français et italien, qui devait se mêler sur

d'autres champs de bataille plus glorieux, aurait coulé abondamment dans cette lutte insensée. Le matin, on transportait à l'hôpital quelques blessés des deux camps. Un garibaldien succombait le lendemain, rendant son âme entre les mains du curé de la Métropole, qu'il avait fait appeler. M. Tournier ne put parvenir auprès de ce malheureux que grâce à l'intervention d'un officier italien, qui fit respecter sa dernière volonté. Un autre jour, une scène moins violente, mais aussi triste, se passait à l'hôtel des Princes. Quelques officiers, ce soir-là en goguette, véritables mousquetaires gris, veulent, à deux heures du matin, réveiller le personnel de l'établissement, qui se refuse à dresser le couvert à cette heure avancée. Le guet, c'est-à-dire la garde nationale requise par les sommeliers de l'hôtel, est désarmée et renvoyée. Bientôt les chasseurs, requis à leur tour, arrivent et mettent fin à cette scène de désordre en tuant Scaglioni, un de ces officiers. Cette manière de se faire la main, en attendant d'autres combats, n'était rien moins que réjouissante pour nous.

Dans une autre sphère, M. Beaussard, du *Courrier des Alpes*, rompait des lances contre Garibaldi, que ses officiers prétendaient défendre l'épée à la main. Ce duel impossible et ridicule est empêché par un jury d'honneur, composé de MM. Lanfrey, Forest, Guillermin (Charles) et Dénarié, qui estiment que le droit de l'écrivain doit rester entier et sacré. De son côté, le *Patriote savoisien* prend pour objectif M. Lanfrey, l'écrivain le plus distingué,

le caractère le plus loyal de notre pays, le digne émule de M. Thiers (1).

Pour défendre à tout prix Gambetta, vivement attaqué dans ses erreurs, on calomnie tout bas l'auteur des lettres d'Everard, en accusant d'orléanisme celui que, jeune encore, nous avons entendu si souvent rêver de République et de régénération sociale. Tout haut, on essaie de ravaler et de nier le mérite incontestable de notre historien national, qui a écrit son nom au premier rang des contemporains.

(1) En rappelant la polémique de M. Lanfrey avec le *Patriote*, polémique qui fait aujourd'hui partie du domaine de l'histoire, nous n'avons pas l'intention de raviver des colères éteintes avec des souvenirs irritants.

MM. Gambetta et Lanfrey, dont le patriotisme n'est douteux pour personne, voulaient, nous le croyons, chacun à leur manière, le salut de leur pays. Mais nul n'a le droit de s'arroger le monopole exclusif du patriotisme.

A peine délivrés d'un gouvernement despotique, vite on nous impose un nouveau et seul maître, au nom de la patrie en danger.

Les élections, faites alors librement, comme elles l'ont été plus tard, selon M. Thiers lui-même, auraient eu l'avantage d'activer la résistance et de la légaliser aux yeux de l'Europe.

Dans le cas contraire, elles nous auraient montré le gouffre qui allait s'élargissant chaque jour. Le pays avait donné la mesure de son énergie et de sa vitalité, et suffisamment expié ses fautes.

Les éloges décernés dernièrement à M. Lanfrey par toute la presse et par le rédacteur actuel du *Patriote* confirment notre appréciation.

Des pygmées (1) osent contester et ravaler l'incomparable talent dont toute la France s'honore ! Heures violentes et troublées, heures maudites, vous êtes loin de nous ! Au-dessus de vos folles clameurs surnagent des souvenirs plus précieux : ceux du dévoûment et de la bravoure de nos compatriotes. Bientôt, notre cher historien, dépouillé de son grade de capitaine, partait comme simple volontaire dans nos dernières légions, après avoir refusé, comme part de la curée, la préfecture de Lille.

A son retour, l'acharnement d'un parti, égaré par ses chefs, lui disputait encore le terrain des élections. Grâce à ces manœuvres, il manquait au plus beau talent de la Savoie quelques centaines de votes pour arriver à l'Assemblée. Si Marseille n'avait pas réparé cette erreur du suffrage universel en le nommant, nous désespérerions de l'avenir de notre pays. Ce serait à briser les urnes électorales, comme on cassait autrefois, à Rome, les assiettes sur la tête des parasites, à la fin des orgies.

Pour compléter la physionomie politique de Chambéry pendant la guerre, il nous reste à esquisser les traits des généraux de Rolland et Cremer, ainsi que ceux moins connus du colonel Poullet, le modeste chef d'état-major de Cremer.

(1) L'épithète de pygmée ne peut pas s'adresser à l'ancien directeur du *Patriote*, qui, dans ses relations et dans son for intérieur, avait pu apprécier le talent de l'auteur des lettres d'*Everard* et le caractère indépendant de l'historien de Napoléon Ier. Nous avons voulu désigner ces électeurs inconscients, ignorant jusqu'au titre et à l'esprit des œuvres de M. Lanfrey, qui s'acharnaient alors autour de ce nom si pur.

Dès le commencement de la guerre, le général de Rolland, ancien officier de la brigade de Savoie, avait été enlevé à sa paisible retraite pour organiser les corps qui se formaient dans notre pays. Après la capitulation de Sedan, il eut le courage de n'écouter que la voix de la reconnaissance et de rester fidèle à l'Empire. Cette opinion, que nous n'avons pas le droit de discuter, mais qui n'était plus partagée par les troupes qu'il commandait et par l'immense majorité de nos compatriotes, le mit dans la nécessité de donner sa démission. Il fut remplacé par le général Mavet, qui arrivait de Strasbourg. Après la retraite de l'armée de l'Est en Suisse, le général Cremer et le colonel Poullet, qui étaient parvenus à éviter de partager son sort, furent désignés par le gouvernement de Bordeaux pour reformer à Chambéry le 24e corps et défendre la ligne du Rhône, depuis son entrée en France jusqu'à Lagnieu.

Nous ne connaissons pas personnellement le général Cremer, dont les excentricités et la verve gauloise paraissent avoir provoqué l'irritation de nos publicistes.

Aussi, nous ne jetterons pas la pierre à un soldat malheureux, qui a perdu depuis la guerre sa brillante position d'officier et sa patrie. (M. Cremer est lorrain.) Sans partager ses opinions politiques, nous croyons qu'il expie assez durement en ce moment son imprudente visite à la Commune et son obstination à refuser le grade de chef d'escadron. Sans craindre de devenir à notre tour la cible des partis, nous n'hésitons pas à dire notre pensée sur

cette carrière si brillante dans ses débuts et sitôt brisée.

Il est triste de songer qu'un des soldats qui se sont assez bien battus à Nuits pour forcer Werder à reculer, que le général, dont la *seule division a eu le bonheur d'enlever les positions de l'ennemi devant Belfort* (1), à Chenebier (bataille d'Héricourt), est peut-être aujourd'hui aux prises avec le besoin. Nous n'avons pas les mêmes craintes au sujet du colonel Poullet, écrivain militaire d'un grand talent et travailleur infatigable. Capitaine adjudant-major avant la guerre, au 71e, il était parvenu comme Cremer à s'évader de Metz au moment de la capitulation ; ses talents le firent bientôt remarquer de Gambetta, qui en fit le chef d'état-major de la division Cremer.

Malgré ses services, il a partagé sans l'avoir mérité le sort du général, et refusé d'accepter son ancien grade de capitaine.

L'histoire de la campagne de l'Est, où M. Poullet a apporté à Cremer son intelligente collaboration, prouvera bientôt que cet obstiné lutteur est un officier d'avenir.

Sa capacité, sa vie toute de travail et de dévouement à son pays, lui ont gagné la sympathie d'amis si puissants et si bienveillants, que nous le croyons à la veille de rentrer dans l'armée.

En lisant son *Essai sur l'armée nouvelle* (2), titre

(1) Dépêche de Bourbaki au ministre de la guerre.

(2) Paris, librairie des célébrités contemporaines, 11, rue Jacob.

aussi modeste que son auteur, on peut, sans être un spécialiste, prédire à ce travail sérieux un succès de longue durée.

Après une étude approfondie sur les défauts et les qualités des principales armées de l'Europe et de l'Amérique, le colonel Poullet, doué d'un jugement supérieur, indique dans son *Essai* les réformes à introduire dans notre organisation militaire. Dans un volume de 328 pages, il a eu le talent d'embrasser les questions les plus délicates et les détails infinis de l'art militaire. Ce livre, écrit dans un style clair et saisissant, reflète en même temps le caractère austère et patriotique de son auteur. En le lisant, on sent renaître la confiance dans son pays et dans l'armée française, et on se prend involontairement à espérer des jours meilleurs.

## CHAPITRE QUATRIÈME

**Départ pour Orléans. — En route. — Arrivée à Orléans. — Nos amis de la Nièvre. — L'évêque d'Orléans. — Le drapeau du bataillon. — Ce qu'était l'armée de la Loire. — Toury. — Arthenay. — Défense et première évacuation d'Orléans.**

Le 23 septembre, le général de Rolland reçut l'ordre d'envoyer à Orléans, où se concentrait l'armée de la Loire, le 1er bataillon de Savoie, dont l'organisation, toute incomplète qu'elle était, paraissait plus avancée que celle des autres bataillons. Il fallait partir le 24. La maladie du capitaine Monteils força la 1re compagnie à rester au dépôt ; la 8e, commandée par de Cordon, partit à sa place, à la grande joie de son capitaine, qui sollicita lui-même et obtint cette faveur. Le premier train, qui n'emmenait que la moitié du bataillon, partit à onze heures du soir, le second à minuit. Au moment où il s'embarquait, les rues étaient pleines de monde. Les adieux et les larmes des parents et des amis accompagnaient notre cher bataillon ; nous lui souhaitions un heureux retour. Dans la foule, quelques figures sinistres cherchaient à exciter des désordres parmi les hommes du bataillon, en leur disant qu'on les envoyait à la boucherie avec de mauvais fusils. L'éternel refus des chassepots en-

tassés dans des magasins imaginaires était exploité au moment du départ pour amener une révolte. Grâce à Dieu, pour l'honneur et l'intelligence de notre pays, nos mobiles ne voulurent rien entendre ; on fut même obligé de les contenir au moment où un *voyou* (qu'il nous permette de l'appeler de ce nom) insulta de Cordon ; notre capitaine répondit à l'injure par un formidable coup de poing qui fit rouler le malheureux à terre. Ses amis voulurent prendre fait et cause pour lui, mais, devant les baïonnettes et l'attitude énergique des soldats de Cordon, ils se calmèrent bientôt.

L'état-major du régiment était allé prendre congé du préfet, qui sut trouver, en cette circonstance comme toujours, de bonnes et patriotiques paroles parties de son cœur. Nos soldats, malgré des libations répétées dans la journée aussi souvent que les adieux, faisaient bonne contenance quand même. Ils partirent en chantant. Une fois en wagon, nos Savoyards se mirent à pousser des cris à réveiller la vallée tout entière, et à tirer des coups de fusil à travers les portières. A peine le train cheminait-il que la fusillade s'engagea sur toute la ligne ; les noces savoyardes se célèbrent ainsi, et c'est à coups de pistolet que l'on reconduit les mariés.

Le correspondant de Mâcon du *Journal de Genève* n'eut pas trouvé le moindre « cœur saignant accroché en dehors des portières, » et mal lui en eut pris sans doute de venir s'y frotter de trop près ; c'est ce que pensait, sans doute, le commandant du bataillon, qui fit passer bientôt l'inspection des

fusils et enlever tous ceux dont les canons étaient sales, annonçant aux coupables qu'ils iraient à l'ennemi sans armes. En traversant la Bresse, il y eut bien encore quelques poules tuées, mais l'ordre était rétabli et nos hommes dégrisés en arrivant à Màcon.

A Décize, des tonneaux de vin avaient été mis à la disposition des mobiles, sur le quai de la gare; des femmes charmantes y versaient à boire; l'ordre de passer à côté de ces bonnes et belles choses sans y toucher resta sans effet sur nos gaillards. Ces pauvres gosiers altérés par les adieux de la veille ne pouvaient refuser de faire honneur à ce qui leur était offert si gracieusement. Notre bataillon semblait se multiplier autour des tonneaux; on fut réduit à faire pousser à la machine ses sifflements les plus aigus et ses appels les plus désespérés, et, enfin, à faire faire quelques pas au train. En passant sous un tunnel, un de nos hommes, Lambert, tomba en faisant de la gymnastique intempestive; mais, revenu de son étourdissement, il se releva sans grand mal. De Chagny, on prit l'embranchement de Nevers. A la bifurcation de Saincaise, le propriétaire du buffet voulait fermer les portes de son établissement. Le commandant lui enjoignit de les laisser ouvertes, sous peine de les voir prendre d'assaut. Enfin, vers quatre heures du matin, on arrivait à La Motte-Beuvron, où s'arrêtait l'ordre de réquisition.

On ignorait à Chambéry si l'ennemi s'était avancé jusque-là. Une fois mieux informé, on obtint facilement de continuer jusqu'à Orléans, où on était

attendu par la première colonne rangée en bataille dans la cour du chemin de fer. Cordon, qui faisait partie du premier train, avait obtenu à la mairie des billets de logement pour les officiers, et des cantonnements pour les troupes au séminaire et dans les couvents de la ville.

Après un dîner assez gai, nos officiers rencontrèrent, pour la première fois, sur la place de Jeanne-d'Arc, les officiers du 12e mobile (Nièvre) et firent la connaissance des camarades avec lesquels ils devaient affronter les fatigues, les neiges et les balles. « Parmi eux se trouvèrent Pracomtal, Certaines, « Savigny, Chambières, les deux d'Assigny et tant « d'autres qui, à la longue, devinrent Savoyards, « comme les nôtres Nivernais par le cœur. »

On concentrait quarante mille mobiles à Orléans; nos montagnards étaient bien pour le moment les plus beaux des futurs hôtes de la forêt, où ils devaient dès le lendemain aller occuper des tranchées. Mais il leur manquait un aumônier (1) et un drapeau; on demanda l'aumônier à l'évêque d'Orléans, qui nomma l'abbé Juteau, dont le bataillon a pu admirer bien souvent le dévoûment et le courage. Pour le drapeau, une agréable surprise leur était ménagée.

Notre compatriote, Mgr Dupanloup, le patriotique et éloquent écrivain que le reste de la France nous envie, invita tous les officiers de Savoie à dîner,

(1) La Prusse, sous ce rapport, — comme sous tous les autres, — nous est encore supérieure. Le service des aumôniers est largement organisé et ne laisse rien à désirer.

et, à la fin de cette réception, il offrit au bataillon un petit fanion tricolore. Dorlut s'en empara, et la 5e compagnie fut celle du porte-drapeau jusque sur le champ de bataille d'Héricourt (1).

Le commandant venait de prendre ses dernières dispositions pour se rendre aux avant-postes dans la forêt, lorsqu'à minuit il reçut l'ordre de mettre son bataillon en retraite sur la route de Beaugency. Un officier d'état-major mobile avait, dit-on, déclaré avoir aperçu, du haut des tours de la cathédrale, d'innombrables prussiens. D'aucuns prétendent que c'étaient les buissons, jetés en tirailleurs en avant de la forêt, qu'il avait pris pour des avant-gardes ennemies ; on ajoute même, pour excuser l'erreur d'optique de cet officier, que le vent était violent et agitait bruyamment les branches. Il n'en est pas moins vrai que, tandis que le vent se calmait dans la forêt, où les avant-postes n'étaient pas le moins du monde inquiétés par les Prussiens, notre bataillon défilait sans bruit, à quatre heures du matin, sur la rive droite de la Loire, suivi par ses amis du Loiret.

Cette première marche de flanc, tout près de l'ennemi, fit une singulière impression sur le bataillon. Nos hommes espéraient à chaque pas rencontrer les Prussiens ; jamais ils ne se trouvèrent mieux disposés à les bien accueillir. En route, le bataillon ne rencontra qu'un régiment de marche de dragons, auquel il apprit qu'Orléans était sans trou-

(1) Nous sommes forcés d'ajouter, avec regret, qu'il ne fut jamais déployé.

pes. Dès le lendemain, après une marche forcée, on lui expédiait l'ordre de revenir sur ses pas.

« Merrey, 29 septembre.

« Nous venons d'avoir une alerte. Nos hommes ont bravement sauté sur leurs fusils et s'en sont allés à toutes jambes du côté de l'ennemi. Nous en avons été pour notre bonne volonté et une mercuriale du général Michel, plus étonné qu'il ne voulait le paraître de voir des mobiles s'emporter ainsi aux Prussiens. Tout est calme à présent ; les conversations si animées s'allanguissent et les feux vont s'éteignant. La nuit est superbe d'étoiles ; les soldats dorment tranquilles . . . . . . . . . . .

« Qui peut répondre de toutes ces existences si chères et si utiles ?

« Un jour peut mettre notre pays en deuil. Une faute peut nous perdre d'honneur et de réputation. Une faute ! elle ne viendra pas de nous. Nos soldats sont de cette race qui ne s'est jamais démentie. Ils savent qu'ils ont le nom de la nouvelle brigade de Savoie à faire respecter, et ils se battront bien.

« Depuis qu'ils ont quitté leur pays et qu'ils sont en face de l'ennemi, leur nature foncièrement bonne et religieuse se retrouve ; ils encombrent les églises. Quelques-uns parmi eux ont l'air triste, mais ils ne cherchent point à s'étourdir. Il ne faut pas chercher ailleurs que dans le sentiment chrétien cette résignation qui fait le vrai soldat. Les paysans, chez nous, savent mourir. Il est rare de leur entendre exprimer un regret ; leur physionomie ne trahit aucune crainte. Ils s'en vont à Dieu, espérant dans

sa bonté, persuadés que les souffrances de leur vie passée sont une expiation suffisante de leurs fautes. . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . »

« Merrey, même jour.

« Il fait une horrible chaleur, nous sommes haletants : marches, contre-marches, nuits à la belle étoile, ordres, contre-ordres, poussière, gourmades, tout ce qui peut faire la joie d'un général et le désespoir d'un pauvre soldat est notre partage.

« On ferait bien mieux, puisqu'on frappe la terre pour en faire jaillir des armées, d'en faire sortir des intendants sachant leur métier, ou tout au moins des boulangers pour nous donner du pain ; car, jusqu'ici, nous avons fait la guerre à nos frais, comme au bon vieux temps. Nous mourrons de faim, au cœur de notre pays si riche et si fertile, et cela au commencement de la guerre, quand les Prussiens nagent dans l'abondance.

« Nos hommes souffrent, car ils ne sont point encore rompus à la fatigue et aux privations. Ils boivent, hélas ! pour se soutenir, et ne se soutiennent plus quand ils ont bu . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Notre stratégie se perd dans les va-et-vient continuels de Beaugency à Orléans. . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . »

« Orléans, 1er octobre.

« Nous sommes revenus à Orléans depuis deux

jours, notre cher bataillon de Savoie tient le haut du pavé au milieu de tous les bataillons concentrés ici ; Dieu sait s'il y en a ; nous sommes dix ou douze mille hommes de mobile ; pas mal de ces messieurs ont déjà été engagés ; notre tour était venu, quand les Prussiens, pour une cause inconnue, se sont repliés ; donc, nous n'avons pas encore été homicides. Bientôt, pour la première fois, Savoie figurera sur un champ de bataille français. Puissions-nous être à la hauteur de notre bonne volonté. Oui ! j'espère que nos hommes se conduiront bien au feu ; en attendant, ils sont irréprochables, manœuvrent, tirent et marchent comme de vieilles bandes. Hier, au moment où nous défilions, nous avons été acclamés sur la place de Jeanne-d'Arc par des officiers de la ligne, qui ont crié : Vive Savoie ! J'ai eu la fibre remuée, j'avoue. »

Oublions un instant notre bataillon, pour dire ce qu'était réellement l'armée de la Loire au moment de l'arrivée de nos mobiles à Orléans. Dans la deuxième quinzaine de septembre, la délégation du ministère du 4 septembre, établie à Tours, avait commencé à Orléans l'organisation du 15e corps. Le général de Là Motte-Rouge, qui le commandait en chef, avait sous ses ordres un noyau de 25,000 hommes. Le 5 octobre, il détacha le général Reyau, à la tête d'une partie du 15e corps ; ce dernier se porta à Toury, où il attaqua la cavalerie allemande qui fourrageait sur la route d'Orléans à Paris; à la suite d'une lutte assez vive, l'ennemi se replia. Après cet échec, *notre cher Fritz* détacha

de l'armée de siége 40,000 hommes, sous les ordres de Von der Than, et les envoya contre Orléans, où se formait l'armée de la Loire. Le 10 octobre, Von der Than nous attaqua à Arthenay, nous battit, ainsi qu'à Chevilly, et s'empara d'Orléans, après avoir bombardé et pillé le faubourg Saint-Jean. Les zouaves pontificaux, à peine arrivés de Rome, ainsi que la légion étrangère, placés à l'arrière-garde, défendirent héroïquement ce faubourg. Le général de La Motte-Rouge, battu, se retira dans la Sologne; aussitôt après sa destitution, il fut remplacé par le général d'Aurelle de Paladines, qui fut chargé de réorganiser l'armée de la Loire. Les dépêches officielles qui suivent résument ces événements; nous les citerons avant de reprendre notre récit.

« Orléans, 6 octobre.

« A la suite d'une déroute d'un corps prussien à Toury, et de l'occupation de cette ville par les Français, l'ennemi a évacué Pithiviers en toute hâte, laissant derrière lui un convoi de bestiaux. »

« Tours, 11 octobre 1870.

*Le commandant en chef du 15e corps au ministre de la guerre.*

« Dans la matinée, Arthenay, où se trouvait la brigade Longuerue et quelques compagnies de chasseurs, a été attaqué par des forces considérables et occupé par l'ennemi.

« Le général Reyau s'est porté au secours de la

brigade Longuerue avec 5 régiments et 4 bataillons, plus une batterie de 8. Après avoir résisté jusqu'à deux heures et demie du soir, nos troupes ont été repoussées dans la forêt, que nous occupons toujours et que nous défendrons à tout prix. Dans cet engagement, l'ennemi était supérieur en infanterie, en cavalerie et surtout en artillerie. Une partie du pauvre 15e corps venait d'avoir sur les bras le corps prussien battu à Toury, renforcé des 40,000 hommes commandés par Von der Than. »

Le 11 octobre, on télégraphiait de Versailles à Berlin :

« Un corps, sous le commandement de Than, de l'armée du prince royal de Prusse, a défait hier une partie de l'armée de la Loire. 1,000 prisonniers et 3 canons sont tombés entre nos mains. »

En reprenant avec l'aide de notre fidèle correspondant le récit de la marche en avant et de la retraite de notre 1er bataillon, nous aurons une idée à peu près complète des opérations autour d'Orléans, de sa première évacuation et de la retraite sur Bourges.

« Orléans, 3 octobre.

« Nous marchons en avant si vite et d'une manière si continue, qu'il m'est difficile d'écrire ; nous suivons une colonne de cavalerie et sommes sur les dents. Les Prussiens semblent vouloir se retirer sur Paris ; nous reprenons l'offensive ; à l'heure qu'il est, on tente un coup de main sur Loury. Si le bon

Dieu voulait nous aider, tout pourrait encore se réparer . . . . . . . . . . . . . . . . .

« 5 octobre.

« Nous sommes rendus de fatigue ; voilà huit nuits que je couche sur la terre ; nos hommes n'en peuvent plus. Nous sommes arrivés hier une heure après une petite affaire, à laquelle nous devions prendre part.

« Il faut repartir ce soir dans une autre direction. ..... Bagages perdus..... »

« Patay, 6 octobre.

« Nous recevons l'ordre de partir immédiatement pour Pithiviers ; les coups pressent, paraît-il, car nous partons en voiture. Notre corps d'armée marche sans intendant, rien n'est prévu ici, comme partout ; le désordre est à son comble. Le commandement change tous les jours de main : nous avons eu affaire successivement aux généraux Polhès, Longuerue, Michel. — Le diable ne reconnaîtrait pas les siens au milieu de la confusion morale, physique, matérielle où nous nageons. »

« Pithiviers, 8 octobre.

« Nous sommes entrés triomphalement dans Pithiviers, d'où les Prussiens étaient partis la veille. Si nous ne les avons pas vus, ce n'est pas notre faute, nous avons marché depuis une heure du matin jusqu'à quatre heures du soir. Nous repartons pour Malesherbes, pluie battante ; les boues de

la Beauce ne sont pas plaisantes ; nous coucherons dans l'eau sans tente, sans abri..... Nos hommes ne murmurent pas trop encore. On s'attendait pour hier à une vraie bataille, comptant que Pithiviers serait défendu par les Prussiens . . . . . . »

« Chateloy, 15 octobre.

« Nous sommes en pleine débâcle. — Hier, pour la première fois, pourtant, nous avons échangé quelques coups de fusil avec les Prussiens ; nous étions sous bois, et toute notre science consiste à n'en sortir que le moins possible.....

« A l'heure qu'il est, nous retraitons sur Bourges. ..... Cette retraite de 1,200 hommes s'opère difficilement. Au moment où nous partions pour Arthenay, nous retirant de Pithiviers, contre-ordre nous est arrivé, nous avons été couchés pêle-mêle avec les Prussiens à Chilleurs, tandis que la colonne d'Arthenay était surprise et hâchée ; attaquée par l'armée prussienne, elle fut écrasée, et il n'en serait rien resté, sans un renfort de 15,000 hommes envoyés d'Orléans. Nous étions 25,000 Français, avec 24 canons, luttant contre 70,000 Prussiens et plus de 160 canons. Les Prussiens nous ont fait 2,000 prisonniers. »

Dans le combat d'Arthenay, 2 compagnies de tirailleurs algériens, débris de Sedan, et un bataillon de chasseurs, sous les ordres du commandant Antonini, opposèrent une vive résistance à l'ennemi. Le régiment de la Nièvre qui, plus heureux que nos Savoyards, venait de recevoir des chassepots, fut en-

gagé pour la première fois. Il soutint vaillamment plusieurs charges de cavalerie. Le commandant Pracomtal, les capitaines Chartenet et de Noury se distinguèrent particulièrement dans ce rude combat.

Après cette victoire, Von der Than marcha sur Orléans et obtint encore un avantage à Chevilly, sur l'arrière-garde, qui ne cédait le terrain que pied à pied, et faisait, en le défendant, éprouver des pertes graves aux Bavarois.

Le régiment du Cher, laissé dans la forêt avec la compagnie de zouaves du capitaine Le Gonidec, pour protéger la retraite, fut forcé de se replier après y avoir laissé un grand nombre de morts et de blessés.

La compagnie de zouaves (120 hommes), arrivée depuis deux jours seulement de Rome, perdit un tiers de son effectif. Ces braves volontaires, dès leur première apparition sur le champ de bataille, montrèrent une énergie sans égale. Presque seuls, ils arrêtèrent pendant une heure, aux Quatre-Chemins, l'avant-garde bavaroise, qui mit tout ce temps à parcourir 2 kilomètres de terrain, semé de ses cadavres. Embusqués derrière les taillis qui bordent la route des deux côtés, ils reculaient lentement, après deux ou trois décharges, sans se laisser entamer, faisant croire par leur ténacité à la présence d'un régiment. Dans les faubourgs, même tactique et même résistance acharnée.

Bien que notre bataillon n'ait pu, comme nous le verrons, prendre aucune part à cette défense et à cette première évacuation d'Orléans, nous croyons

devoir compléter notre récit avec l'aide du journal de marche de la Nièvre.

Tandis que la petite armée du général La Motte-Rouge évacuait Orléans devant les forces imposantes de l'ennemi, les 2e et 3e bataillons du 12e mobile (Nièvre), qui avait montré sa vigueur au combat d'Arthenay, furent chargés de protéger la retraite. Le 1er bataillon avait reçu l'ordre de partir en avant.

Le général Borel demande à l'arrière-garde un nouvel effort pour permettre à l'artillerie de passer la Loire.

« Le 2e bataillon, dit M. d'Assigny, retourna jusqu'à la gare des Aubrais, et là, soutenu par deux bataillons de la légion étrangère (colonel de Jouffroy), il supporta, de trois à sept heures, tout l'effort de l'infanterie bavaroise. Le commandant Arago, de la légion étrangère, y fut tué, ainsi que le capitaine Josserand, le lieutenant de Couvelaire, de Rougeville, l'adjudant Bramard, le sergent-major Ollier, du régiment de la Nièvre.

« Les capitaines Pétry, Paul et Ludovic Tiersonnier, les lieutenants Soucques et Du Colombier se firent particulièrement remarquer dans ce combat, qui fit le plus grand honneur au 2e bataillon et à son commandant de Savigny.

« Ce bataillon partagea avec la légion étrangère l'honneur de quitter le dernier la ville. Il n'abandonna la gare des Aubrais, toute en flammes, qu'à la nuit tombante et quand toute résistance fut devenue impossible.

« Pendant ce temps, le 3e bataillon occupait la

porte Bannier : le chemin de fer d'Orléans à Blois lui servait de ligne de défense. Un bataillon de chasseurs et un bataillon d'infanterie furent envoyés dans les vignes par le général de La Motte-Rouge, qui se porta à la porte Bannier avec tout son état-major.

« Bientôt, les premiers tirailleurs allemands parurent dans les vignes ; le feu de l'artillerie se rapprocha. Un obus, dirigé probablement sur l'état-major, éclata en tête de la 4e compagnie ; quatre hommes roulèrent ensanglantés aux pieds du général. Une certaine émotion se manifesta dans les rangs ; mais, grâce à l'énergie et au sang-froid du lieutenant de Thé, l'ordre fut bientôt rétabli ; les hommes furent déployés en tirailleurs et abrités derrière le talus du chemin de fer.

« Les blessés furent enlevés et transportés à l'hôpital par les soins de M. Genty, ancien préfet de la Nièvre, spectateur du combat. Ils succombèrent tous les quatre ; les obus ennemis, passant par-dessus nos têtes, commençaient à éclater sur Orléans ; plusieurs projectiles étaient tombés sur le Mail, sur l'hôpital Saint-Aignan et sur l'église Saint-Paterne.

« Le général La Motte-Rouge, ne voulant pas exposer la ville à un bombardement, ordonna la retraite.

« Le but qu'il s'était proposé était atteint, et nous pouvions partir. On rangea les hommes sur deux files le long des maisons, pour leur épargner autant que possible le danger des obus qui éclataient sur le pavé, et, en suivant le faubourg Bannier, la rue Ban-

nier et la rue Royale, nous évacuâmes Orléans en bon ordre. »

Tels furent les brillants débuts des compagnons d'armes de nos Savoyards (1). Le général La Motte-Rouge se repliait devant des forces trois fois supérieures : 45,000 hommes environ et 160 pièces d'artillerie. Malgré sa belle conduite, il ne tarda pas à recevoir sa destitution.

« Chateloy, 15 octobre.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Trois jours cette armée a lutté en brave ; le troisième jour, à huit heures, elle se défendait, maison par maison, dans les faubourgs d'Orléans, qui a subi un jour de siége. Pendant ce temps-là nous gardions la forêt, nous tirions sur quelques uhlans et nous défendions les barricades élevées dans la forêt, avec nos fusils à piston. Nous aurions fait, je crois, une triste figure avec ces armes en rase campagne.

« Nos hommes ont cependant échangé quelques coups de fusil avec l'ennemi à l'arrière de la colonne. Le brave Balmonay, de Saint-Genix, est revenu de cette escarmouche tout joyeux d'avoir eu son képi troué par une balle : « Mon commandant, dit-il en passant devant notre chef, une balle !..... la première balle !..... un courant d'air

(1) Les trois bataillons de la Nièvre formaient une partie de la brigade Minot, dans laquelle se trouvait le 1er bataillon de Savoie.

dans mon képi et pas touché, » et, d'un geste superbe, il indiquait le trou fait par la balle dans sa coiffure.

« Le matin de la prise d'Orléans, nous ne reçûmes, dans les bois, que vers deux heures l'ordre de nous replier en toute hâte vers Lorris. Il est miraculeux que, tournés par l'armée prussienne, cette dernière n'ait pas envoyé une colonne contre nous. Enfin, nous voici hors de la forêt. Après une marche forcée de 50 kilomètres, nous arrivons dans la nuit à Ingrann ; nous sommes incapables de faire un pas de plus, et cependant la cavalerie prussienne n'est pas loin : des éclaireurs ont été signalés à quelques kilomètres dans la journée. Allons-nous réveiller les braves gens du village, qui dorment depuis deux heures, et leur demander l'hospitalité pour cette nuit? Mieux vaudrait continuer notre route, si nous n'étions pas tous si éreintés.

Nous cheminions sans bruit dans les rues du village, lorsqu'à la vue de l'église, une idée lumineuse traverse la tête du commandant. Il fait masser le bataillon sur la place et nous quitte un instant, en recommandant le plus profond silence. Au bout de quelques minutes, il revient avec un air triomphant, tenant à la main la clef de l'église, qui s'ouvre toute grande devant nous : voilà notre hôtel pour cette nuit. Cela vaut encore mieux que les halliers et les grands arbres que nous avions sur la tête tout à l'heure. De souper, il n'en est pas question, il faudrait pour cela réveiller le village et donner l'éveil aux éclaireurs ennemis, qui ne manqueront pas de pousser une reconnaissance dans la

nuit. Donc, il est convenu que chacun grignotera son biscuit, s'il lui en reste, et, à défaut, s'arrangera de son mieux pour dormir. Qui dort, dîne ; le couvert, comme bien vous le pensez, fut lestement dressé, c'est-à-dire qu'au bout d'un quart d'heure, les trois quarts de nos hommes ronflaient : les heureux, couchés sur les bancs de l'église, les autres allongés sur le sol. Le commandant nous voyant en si bonne disposition, referma tout doucement la porte sur nous, mit la clef dans sa poche et se promena toute la nuit dans le village, nous servant à la fois de grand'garde et de sentinelle avancée. Comme on l'avait prévu, les coureurs prussiens traversèrent le village dans la nuit et, n'apercevant aucune trace du bivouac et du passage du bataillon à Ingrann, retournèrent sur leurs pas sans pouvoir donner de nos nouvelles ; nous étions sûrs de ne pas être harcelés le lendemain ; nous étions sauvés.

« Le lendemain, grand fut l'étonnement des braves gens du village, en apprenant que leur église avait été si bien gardée. Quant à nous, nous nous empressâmes avant de partir de nous procurer des vivres, sur le choix desquels le jeûne forcé de la veille ne nous rendait pas difficiles. »

## CHAPITRE CINQUIÈME

**Première entrée des Prussiens à Orléans. — Châteaudun. — Réorganisation de l'armée de la Loire. — D'Aurelle de Paladines. — Coulmiers. — Madame Lucifer.**

« Gien, le 16 octobre.

« Nous marchons à 40 et 45 kilomètres par jour. Marcher et se battre est un métier, mais mourir littéralement de faim n'en est pas un, et c'est ce qui nous arrive depuis trois jours que nous venons de passer sans pain. Nos soldats sont bons et braves autant que possible, mais n'entendent personne quand l'aiguillon de la faim s'empare d'eux.

« Jamais, pour ce qui est de moi, je ne me suis si bien porté. Les privations ne m'éprouvent point, même celle du sommeil..... Nous n'arrivons pas une fois par quinze jours à coucher dans un lit ; la paille fraîche vaut autant ; la seule chose douloureuse, c'est la paille mouillée par la pluie...

« Si nous parvenons à Bourges, dont nous sommes à trois étapes, nous finirons par avoir des chassepots, ce qui remontera le moral de nos hommes.

« Dans la retraite précipitée que l'on nous fait faire, nous sommes obligés d'abandonner, aux bonnes âmes des villages que nous traversons, nos pau-

vres soldats malades ; nous en avons semé sur ce chemin de douleurs un grand nombre ; déjà plusieurs nous ont rejoints ; quelques prisonniers qui nous ont été faits se sont échappés ; enfin, nous sommes à peu près au complet. Je ne sais absolument rien de ce qui se passe ailleurs qu'ici ; notre pauvre 15e corps est battu partout, voilà ce que je sais, et ce qui me fait pleurer de chagrin.

« Pauvre pays ! pauvres soldats ! tous sont éreintés, morts de faim, sans abri, sans souliers, sans vêtements ! Mon Dieu, faut-il qu'un seul homme ait plongé 35 millions de ses semblables dans cette mer de douleur et de sang ! Qu'il est coupable et combien sont coupables ceux qui ont spéculé sur les vices de cet homme ! Il fume sa cigarette bien tranquillement sous la haine qui monte comme les eaux du déluge, et il trouvera une arche pour se sauver seul au milieu du cataclysme. Si on n'avait pas au cœur la certitude de voir un jour l'iniquité punie, on blasphémerait Dieu devant un tel spectacle !... »

« Bourges, 22 octobre.

« Nous venons enfin de recevoir des chassepots, notre commandant nous a quitté aujourd'hui pour aller à Bourges acheter des effets aux plus dépourvus d'entre nous, souliers, caleçons, flanelles.

« La paye est légère pour suffire à tant de misères, et nous sommes ici tant de monde qui avons besoin de tout. »

« Gien, 27 octobre.

« Tout passe en ce monde, les bons comme les mauvais jours, et nous voici, les tentes roulées sur

les sacs, prêts à reprendre notre vie de Juif-Errant. Je ne puis dire la direction que nous allons suivre, mais le mouvement est général pour toute l'armée de la Loire. Il pleut à verse et nous avons de la crotte jusqu'aux yeux; nos pauvres soldats grelottent, mais ne murmurent pas.

« Combien ces gens-là valent mieux que nous! Leur patience en ferait des saints s'ils ne juraient pas à l'occasion comme des parpaillots; tels qu'ils sont cependant, ils valent mille fois mieux que ceux qui les entourent.... »

« Gien, 31 octobre.

« Ma lettre d'il y a deux jours annonçait une marche en avant. Nos ordres étaient formels, nous devions aller occuper Orléans et, de là, balayer tout devant nous jusqu'à Paris. Nos généraux nous avaient fait leurs suprêmes recommandations avant le combat; nous marchions 35,000 hommes (le 15e corps) et 52 bonnes pièces de canon; enfin tout semblait cette fois nous sourire, quand, après une marche forcée de huit heures et une pluie diluvienne, et sans que nos hommes aient mangé, l'ordre de camper nous arrive et bientôt après l'ordre de regagner nos cantonnements. Jugez de l'effet d'un pareil ordre coïncidant avec la nouvelle de la capitulation de Metz. Arrivés de nouveau au camp, nous avons eu à dresser nos tentes dans un marais et à coucher dans l'eau; point de bois, point de vivres, point de paille; il était près de sept heures du soir, impossible de se procurer un morceau de pain. C'était à

pleurer de désespoir de voir nos pauvres hommes. Certes, c'est bien là une de nos plus mauvaises journées. Nos soldats ne résistent pas comme on pouvait l'espérer ; ils commencent à faire les capucins de carte. — La dyssenterie, la fièvre les envoient par bandes à l'hôpital, où malheureusement il n'y a plus de place. Le commandant a loué une maison qu'il a fait remplir de paille ; nos pauvres malades sont au moins à l'abri et soignés par leurs camarades.

« Quelle détresse que la nôtre ! Depuis bientôt deux mois nous sommes à la pluie, au vent ; nous avons des culottes en loques, des vareuses en lambeaux, et on nous refuse une pauvre capote, qui nous sauverait. Le préfet nous télégraphie les choses les plus aimables et ne peut rien promettre à jour fixe. Pourtant, quels braves gens que nos Savoyards dépaysés et surtout désargentés par un mois et demi de campagne. Ils ne frayent avec personne et, dans leur isolement, n'espèrent qu'en leurs officiers.

« Nous sommes encore pourrissant à Gien, et avec nous pourrit l'armée de la Loire tout entière ; cela pendant que les Prussiens se renforcent à Orléans, prennent Châteaudun, Dijon et marchent sur Nevers. »

Maîtres d'Orléans, les Prussiens marchèrent sur Châteaudun, où ils arrivèrent le 18 octobre, à midi. Ils comptaient entrer dans cette ville ouverte sans coup férir. Ils se trompaient. Une poignée de braves, 1,200 hommes, gardes nationaux de cette immortelle cité

ou francs-tireurs (1), eurent le courage de disputer l'entrée de la ville à un corps de 12,000 Prussiens appuyés par 24 pièces de canon; un contre dix, avec de mauvais fusils ; les feux croisés de cette vaillante troupe, abritée derrière les barricades, décimèrent jusqu'au soir les bataillons ennemis. Les obus qui pleuvaient sur la ville furent impuissants contre cette résistance. Il fallut tourner et prendre à revers ces positions; et quand, à la nuit tombante, l'ennemi put occuper la place, ces gardes nationaux, qui voyaient le feu pour la première fois, se ruèrent en désespérés sur la masse noire des Allemands, qu'ils obligèrent encore à reculer devant cet élan héroïque. Après un massacre horrible, où 30 officiers et 2,000 soldats prussiens environ avaient trouvé la mort, les derniers défenseurs de Châteaudun purent se replier sur les hauteurs du faubourg Saint-Jean. Comme à Bazeilles, le feu fut mis partout. Ce n'est qu'après deux jours que le commandant prussien permit de travailler à l'éteindre. Le général La Motte-Rouge se retira, avec les débris de son armée, dans la Sologne. Il fut relevé de son commandement et remplacé par d'Aurelle de Paladines, qui prit le commandement à la Ferté-Saint-Aubin, à 24 kilomètres au sud d'Orléans. Relever et disci-

(1) Au moment de l'attaque de cette ville, sur laquelle le premier coup de canon fut tiré à midi, elle ne contenait que 1,200 hommes de troupes solides et éprouvées; entre autres, 700 francs-tireurs parisiens, colonel Lipowski, 120 francs-tireurs nantais, 50 du Var; le reste appartenait à différents corps et à la garde nationale.

pliner une armée battue et démoralisée, était une lourde tâche à remplir à deux pas de l'ennemi.

Il suffit cependant d'un mois au général d'Aurelle pour réunir, organiser et mettre en campagne une armée de 75,000 hommes, composée des 15e et 16e corps, à la tête de laquelle il passa la Loire à Beaugency; et, le 7 novembre, il battait l'ennemi à Saint-Laurent-des-Bois.

Ce combat, qui fut le prélude de la bataille de Coulmiers, fut livré par une colonne d'infanterie bavaroise appuyée par 1,000 cavaliers prussiens et 10 pièces de canon. L'ennemi, qui se portait en avant de la forêt de Marchenoir, fut arrêté à Saint-Laurent-des-Bois par un bataillon de chasseurs à pied et les mobiles du Loir-et-Cher, qui se précipitèrent sur l'ennemi avec la même énergie que les défenseurs de Châteaudun. Après deux heures d'une fusillade acharnée, la brigade Bourdyllon et un escadron de cuirassiers, arrivant sur le champ de bataille assez tôt pour rétablir l'équilibre, décidèrent la première victoire de cette jeune armée.

Encouragée par ce premier succès, l'armée de d'Aurelle de Paladines se déploya, le 9 novembre, avec un ordre parfait dans l'immense plaine qui s'étend entre la forêt de Marchenoir et le bois de Bucy, laissant la Loire à sa droite. Le 15e et le 16e corps étaient disposés sur deux lignes ; en avant de Buzons, la division Peytavin occupait la première ligne, appuyée à droite par la division Martineau et à gauche par le 16e corps d'armée commandé par Chanzy.

Résumons le récit du général d'Aurelle de Paladines, le héros de cette journée :

« Le mamelon situé près du hameau de Champdry, fut occupé successivement par deux batteries de 4 et deux batteries de 8, dirigées par le colonel Chappe; leur objectif était Baccon, situé en face d'elles, attaqué en même temps par le 33e mobiles, qui délogea du village l'infanterie bavaroise, se battant corps à corps avec une furie sans égale. Maître de Baccon, le général Peytavin entraîna ses soldats au château de la Renardière, où recommença une lutte acharnée, soutenue par deux batteries de 4 à la droite de Baccon et deux de 8 à gauche de la ferme des Boynes. Notre infanterie se précipita dans le parc, d'où elle délogea les Prussiens, qui reculèrent sans se débander. Une batterie établie à la ferme de la cour Saint-Christophe fit avorter un retour offensif de l'ennemi, vigoureusement repoussé par nos soldats.

« Après avoir respiré quelques instants, ils enlevèrent également à la baïonnette le château, crénelé comme une forteresse par les Bavarois. De son côté, le 16e corps avait attaqué, mais moins vivement, les troupes de Von der Than à Coulmiers, Rosière et Bois-Buisson. Les neuf régiments de cavalerie du général Reyau, éclairés par les francs-tireurs de Paris du colonel Lipowski, qui avaient reçu l'ordre de se diriger sur Saint-Péravy, allaient se briser inutilement contre l'artillerie ennemie à

Saint-Sigismond, au lieu d'occuper la route de Paris, seul point qui put assurer une prompte retraite à l'armée prussienne, en cas de défaite. Ayant épuisé les munitions de son artillerie et pris par erreur les francs-tireurs de Paris pour des Prussiens, il revint avec ses escadrons décimés reprendre la route de Prénouvellon, laissant les routes de Chartres et de Paris ouvertes à l'ennemi, battu sur le reste de la ligne. Au centre de l'action, Coulmiers était pris par la division Barry, qui réparait le temps perdu le matin en enlevant à la baïonnette, comme à Baccon, le village en flammes ; deux batteries de 8, placées derrière le parc du Grand-Lus, firent taire celles de l'ennemi et enfilèrent la route de Bucy-Saint-Liphard à Coulmiers, suivie par les Bavarois en retraite. La brigade d'Arriès concourait vaillamment à l'enlèvement du village ; le parc, les jardins du château, les premières maisons du village de Coulmiers, surtout, où se trouvait l'artillerie bavaroise, furent enlevés successivement par ces deux divisions. L'ennemi se mit en fuite sur Saint-Sigismond et Rosière. La brigade Déplanque s'empara de ces deux villages avec une égale énergie. La division Jaurréguiberry se rendit maîtresse de Champs et d'Omerteau avec d'assez grandes pertes. La brigade Bourdyllon, réserve du 16e corps, attaquant à son tour Saint-Sigismond, contre lequel le général Reyau avait échoué, put compléter la journée en s'emparant de cette position. »

Si le général Reyau avait obéi en occupant à

temps Saint-Péravy (1), le corps de Von der Than, dont la retraite devenait impossible, aurait été anéanti le lendemain par notre armée victorieuse. Dans sa retraite, l'armée de Von der Than, atteinte près de Chevilly par le général Martin des Pallières (15e corps), subit encore un échec et laissa entre ses mains 2,000 prisonniers, des canons et des bagages. Nos pertes s'élevaient à 1,500 hommes hors de combat ; celles de l'ennemi, à plus de 2,000 tués ou blessés, sans compter les prisonniers.

Notre 1er bataillon, que ces événements importants nous ont fait perdre de vue, avait assisté à cette bataille l'arme au bras.

« 10 novembre.

« Le lendemain de la bataille de Coulmiers, le 15e corps s'était avancé jusqu'à Fleury-aux-Choux, à un kilomètre et demi d'Orléans. Les Prussiens avaient abandonné la ville dans la nuit. Le bruit de leur départ courait vaguement dans le corps ; toutefois, on ignorait si Orléans était complètement délivré de leur présence, car, dans la nuit, nos avant-postes touchaient presque ceux de l'ennemi. A huit heures du matin, le commandant, impatient de revoir une de ses parentes, dangereusement malade, obtint du général la permission de se rendre immé-

(1) La belle manœuvre de Coulmiers a échoué, dit le colonel Poullet, par le fait du général Reyau, qui, à cause de son âge, n'a pu exécuter au galop le mouvement dont il était chargé. Avec un jeune général de cavalerie, l'armée de Von der Than était gravement compromise. (*Essai sur l'armée nouvelle*, page 173.)

diatement et seul à Orléans. Le général n'a cédé qu'avec peine à ses instances, craignant un retour offensif des Prussiens. Malgré la perspective de se trouver nez à nez avec les uhlans, notre commandant, transformé en éclaireur du 15e corps, s'avance, le revolver au poing, au petit trot de *Mme Lucifer*, sur la route d'Orléans. Arrivé dans le faubourg de Saint-Jean, il redouble de précautions et n'avance plus que lentement, l'oreille au guet, et sondant du regard la rue déserte. Le faubourg est silencieux ; les portes des magasins sont encore fermées. Il continue son chemin pour avoir le mot de cette énigme ; mais voici qu'une porte s'ouvre, et donne passage à une bonne femme, qui vient au devant du cavalier. On a enfin reconnu son uniforme...

— Ah ! c'est vous, mon bon monsieur ; ils sont partis cette nuit les autres. Allez seulement, mon bon monsieur, que le bon Dieu vous protége. Ah ! mais c'est que vous êtes là tout seul ; et votre régiment, où donc *qu'il est ?*

— A Fleury-aux-Choux, à deux pas d'ici, ma bonne femme.

— Ah ! tant mieux, mon brave monsieur.

Et pendant cette conversation, toutes les portes de s'ouvrir une à une comme par enchantement. Une seconde commère, plus hardie, se joint à la première, et puis une troisième, une quatrième et, enfin, toutes les bonnes femmes du quartier s'empressent autour du commandant et entourent sa jument, qui ne comprend rien à la joie de ces dames, mais ne reste pas cependant tout à fait insensible aux frian-

dises qu'on lui prodigue. Aussi se laisse-t-elle orner la tête et la housse de buis bénit. Quand le commandant voulut continuer sa route, la robe noire de Mme *Lucifer* disparaissait littéralement sous la tapisserie de verdure dont on l'avait recouverte, ne sachant sans doute comment fêter l'entrée du premier cavalier français (1). Le passage du commandant à travers le reste du faubourg et de la ville jusqu'à la porte de Mme *** fut un véritable triomphe, dont il riait de bon cœur le soir avec nous.

(1) Pour rassurer le lecteur sur l'exactitude de nos renseignements, nous le renvoyons à la page 22 du journal d'un officier du 12e mobile. Voici comment M. Henri d'Assigny fait allusion à l'aventure du commandant Costa :

« A la pointe du jour, le commandant Costa, des mobiles de la Savoie, entra *seul de sa personne* dans Orléans. C'était le premier uniforme français vu depuis un mois. L'enthousiasme fut grand ; le cheval et le cavalier furent littéralement couverts de fleurs. »

## CHAPITRE SIXIÈME

**L'armée de Metz entre en ligne. — Beaune-la-Rollande. — Le général Aube. — Le commandant Dubois. — Le capitaine Rey. — Allons ! la Savoie ! Passons devant ! — Le 3e zouaves. — Morts pour la patrie.**

Après cette victoire, le général d'Aurelle n'osa pas marcher immédiatement sur Paris et laissa échapper la seule occasion, la seule chance que nous ayons eue pendant la guerre, de ressaisir la victoire.

Le prince Frédéric-Charles était encore à dix ou douze jours de marche. Von der Than était incapable de résister à lui seul. Malheureusement, on se contenta de se concentrer à Orléans, de s'y fortifier, au lieu de marcher sur Paris. On donna ainsi le temps au prince Frédéric-Charles d'arriver au secours de Von der Than. A l'arrivée de l'armée de Metz, au lieu de se concentrer et de livrer bataille sur les lignes qu'on avait eu le temps de fortifier, on commit encore la faute d'éparpiller cette armée et de la laisser battre en détail :

A Dreux, 17 novembre.
A Nogent-le-Rotrou, 21 novembre.
A Brétonvelles, 21 novembre (même jour).
A Bélesme, le 22 novembre.

Le 24, le général Crouzat, à la tête du 20e corps, isolé en ce moment, fut aussi battu à Ladon, après une résistance acharnée. Le 18e corps, cantonné alors à Gien, et ayant provisoirement à sa tête le général Billot, reçut l'ordre de marcher au secours du général Crouzat, qui attaqua avec résolution le général Vorgt-Rhetz, qui s'était fortifié à Beaune-la-Rollande. Arrêté par les combats de Maizières et de Juranville, le général Billot n'arriva que le soir sur le champ de bataille de Beaune-la-Rollande, dont les Prussiens restèrent les maîtres après de sérieuses pertes.

Avant de raconter les différents épisodes qui se rattachent à la bataille de Beaune-la-Rollande, et qui intéressent notre pays plus particulièrement par la part glorieuse prise par notre deuxième bataillon de Savoie à cette bataille, nous allons laisser la parole à un des principaux acteurs de ce drame, le général Aube, marin et écrivain distingué (1). C'est, nous le croyons, la meilleure manière de présenter notre 2e bataillon à nos lecteurs, que de lui laisser faire son entrée sur la scène au bruit du canon.

« Le 24 novembre, vers neuf heures du matin, le 18e corps attaquait les villages de Maizières et de Ladon. Ce mouvement offensif donnait lieu à des engagements divers, auxquels le 20e corps ne prit part qu'à l'affaire peu importante d'ailleurs où le général

(1) Le général Aube, qui commandait la 1re brigade où se trouvait notre 2e bataillon, sortait de la marine, où il occupait le rang de capitaine de vaisseau.

Girard trouva la mort, et, le premier jour, par sa deuxième division, lancée contre une colonne ennemie, qui, descendant de Beaune-la-Rollande, menaçait le flanc gauche de nos troupes engagées sur la route de Bellegarde à Maizières. Les bataillons du Haut-Rhin, dans une charge impétueuse, y montrèrent l'aplomb et l'entrain de vieilles troupes. Au chant de la *Marseillaise*, musique en tête, bannières déployées et sur les pas de leur vaillant commandant Dolfüs, le chef du bataillon, ils coururent à l'ennemi et le refoulèrent victorieusement. La nuit, nos troupes couchèrent sur le champ de bataille. Néanmoins, ni Ladon, ni Maizières, ni Juranville n'étaient tombés en notre pouvoir. Quelque sérieux qu'ils fussent, ces engagements n'étaient que les préliminaires d'une action décisive ; mais ils justifiaient, par la bravoure des soldats, la confiance des généraux qui venaient de prendre l'offensive. En effet, ce mouvement en avant de notre aile droite se continua en s'accentuant davantage.

« Le 27 au soir, la 1re brigade de la 2e division du 20e corps vint occuper le village de Saint-Loup-des-Vignes, à trois kilomètres de Beaune-la-Rollande, qu'il domine. Dans la nuit, la 2e brigade se portait sur Montbarrois, à deux kilomètres de Saint-Loup, et, au point du jour, la 1re division, partant de Boiscommun, s'ébranlait à son tour dans la direction de Batilly, village qui commande le passage de l'antique chaussée connue sous le nom de *Chemin de César*. En même temps, le 18e corps reprenait sa marche en avant, un moment interrompue, sur Ladon, Maizières et Juranville, pour déboucher sur

notre droite. Le village de Beaune-la-Rollande, objectif de l'armée française, allait donc être attaqué à la fois sur la gauche et au centre par le 20e corps, sur la droite par le 18e corps, c'est-à-dire, en évaluant l'effectif de ces deux corps à un minimum, par plus de 50,000 hommes. L'importance stratégique de cette position explique nos efforts pour l'arracher à l'ennemi, ceux de l'ennemi pour la conserver. Les Hanovriens de Voght-Rheiss occupaient le village depuis plusieurs jours. Dans la prévision d'une attaque, ils en avaient fortifié les approches par des fossés profonds, barricadé toutes les rues, crénelé les maisons, ils l'avaient, en un mot, transformé, comme tant d'autres villes françaises tombées sans coup férir dans leurs mains, en une de ces citadelles formidables devant lesquelles nos soldats, luttant poitrine nue contre d'invisibles ennemis, ont vu tant de fois se briser leur audace (1). En évaluant à 25,000 le corps de Voght-Rheiss, à 15,000 les divisions de renfort qui lui furent envoyées de son quartier-général par le prince Frédéric-Charles, avec une nombreuse artillerie, on voit que 90,000 hommes allaient se heurter, sur une ligne de moins de deux lieues d'étendue, pour se disputer la possession d'un de nos plus obscurs villages.

« A huit heures du matin, le canon de la 1re division se fait entendre du côté de Batilly. Le signal de l'attaque générale est donné par la batterie de réserve, en position sur les hauteurs de Saint-Loup-

(1) Comme plus tard à Béthoncourt.

des-Vignes ; les bataillons du Haut-Rhin, musique en tête, comme à Fréville ; le régiment des Deux-Sèvres, au chant de la *Marseillaise,* s'élancent sur les pas de leurs colonels (Dimmay, Dolfüs, du Haut-Rhin, Rougé, des Deux-Sèvres) et balaient les Prussiens devant eux. Le bataillon de Savoie (commandant Dubois), accueilli par une fusillade terrible sur la lisière des bois qui défendent le village au sud, hésite et recule un moment ; mais bientôt il est ramené au feu sous une grêle de balles par le commandant de la brigade, suivi de tout son état-major ; les zouaves du brave général Vivenot, débouchent sur la gauche ; ils abordent l'ennemi avec leur élan d'autrefois, et sur toute la ligne le refoulent vers le village. Les positions extérieures sont enlevées. Nos batteries prennent position à 400 mètres sur la hauteur à laquelle aboutit la route de Saint-Loup, et couvrent de leurs obus l'église et les grandes maisons qui l'entourent, mais sans pouvoir entamer leurs fortes murailles. Leurs projectiles, trop faibles, sont également impuissants contre les barricades qui forment l'entrée de toutes les rues ; devant ces barricades, devant les fossés qui les entourent, l'élan victorieux de nos troupes s'arrête brisé. Cependant, chaque maison, chaque pan de mur, chaque arbre devient un point d'attaque, derrière lequel se massent nos soldats, prêts à s'élancer par la première brèche que leur ouvrira l'artillerie. Un moment l'intrépide commandant de Verdière, chef d'état-major de la 2e division, croit une des rues abandonnée par l'ennemi. Faisant franchir, par un bond énorme, à son cheval les

obstacles qui en ferment l'accès, il y pénètre, et la parcourt dans presque toute sa longueur, sans essuyer un coup de feu. Revenant alors sur ses pas, il appelle à lui les soldats voisins, zouaves du 3e régiment, mobiles des Deux-Sèvres, de la Savoie et du Haut-Rhin, francs-tireurs de Keller, et en forme une colonne d'assaut. Lui-même, suivi du colonel Rougé, du commandant Dubois, la guide à l'attaque. Soudain, à 20 mètres du fossé extérieur, une décharge meurtrière, véritable ouragan de plomb et de fer, part de ces maisons naguère silencieuses et en apparence abandonnées. Le commandant de Verdière échappe comme par miracle, le colonel Rougé, le commandant Dubois ont leurs chevaux tués et se relèvent avec peine. Tous, néanmoins, restent, prêts à recommencer leur héroïque tentative, à ce poste périlleux, où ils reçoivent les félicitations du général en chef, accouru de sa personne pour seconder leurs efforts. Jusqu'au soir, la lutte se continue aussi ardente, aussi acharnée.

« Ces épisodes de cette sanglante affaire, montrent quelles furent la persévérance, la bravoure de nos soldats et de nos officiers. Dans tous les corps, partout ils se montrèrent dignes les uns des autres, et *pourtant, non-seulement Beaune-la-Rollande ne fut pas occupé par nos troupes, non-seulement nous n'enlevâmes pas un canon à l'ennemi*, mais encore, devant les renforts qu'il reçut de Pithiviers et qui, à quatre heures, faisaient leur apparition sur le champ de bataille, l'armée française recula jusqu'à Bellegarde et à Boiscommun. »

Comme on vient de le voir dans l'émouvant récit du général Aube, notre 2e bataillon, à peine réuni au 20e corps, était immédiatement entré dans la lice. Faute d'équipement, il n'avait pu partir d'Albertville que le 2 novembre. Dirigé d'abord dans l'Est, sous les ordres du général Crouzat, il est bientôt appelé à faire, avec cette division, partie de l'armée de la Loire (20e corps).

Au moment de partir pour Gien, il échange ses fusils à tabatière contre des chassepots, avec un autre bataillon que nous ne nommerons pas. Cet échange eut lieu au milieu des quolibets et des lazzis les plus piquants ; on faillit même en venir aux mains. Fiers de l'honneur qui venait de leur être fait, nos Savoyards furent bons princes et arrivèrent à l'armée de la Loire bardés de bonne volonté.

Le 24 novembre, ils campent dans la boue, autour d'une pauvre maison du village de Quiers, sur les collines de Fréville.

Le 25, ils assistent avec impatience à une brillante charge faite par des bataillons du Haut-Rhin, qui repoussent l'ennemi près de Maizières. Dans les positions qu'ils occupent pendant la nuit, ils entendent la courte fusillade qui s'échange à l'avant-garde. Le colonel Girard, voulant enlever des canons prussiens embourbés, s'était fait inutilement massacrer avec 300 hommes de son régiment.

Le commandant Dubois eut un moment l'idée de tenter le hardi coup de main tenté par le colonel Girard. Il réunit même ses officiers pour leur faire part de son projet ; mais, en l'absence d'ordres supé-

rieurs et ayant des raisons de croire l'ennemi sur ses gardes, il décida le contraire.

Le 26 et le 27 on conserva les mêmes positions ; une action générale est imminente.

Le 28, le bataillon reçoit l'ordre de se porter sur Saint-Loup, où il se rend au pas de course. Là, les deux premières compagnies sont placées en grand'-gardes sur la lisière d'un bois, d'où elles envoient quelques coups de fusil aux patrouilles prussiennes qui se replient.

Les cinq autres compagnies se portent en avant, et vers dix heures du matin elles entrent en ligne de bataille, bannière déployée (1). Arrivées sur la lisière d'un bois situé à 1,500 mètres environ au sud-ouest de Beaune, elles essuient une fusillade des mieux nourries, qui arrête un moment leur mouvement offensif. Mais, bientôt, l'exemple de leur commandant et de leurs officiers les ramènent plus près des fortifications extérieures de Beaune, qui sont emportées. C'est là que le capitaine Brunet, de la Motte, fut tué au moment où il s'élançait à l'assaut à la tête de sa compagnie.

Le lieutenant Maréchal, blessé au genou, continue à combattre. La 4e compagnie s'était, un moment, embusquée dans l'angle sud-est du bois ; de là, sous

(1) Le drapeau a été brodé et offert au bataillon par les dames d'Albertville. Le sous-lieutenant Sanguet le porta vaillamment jusqu'aux abords de la grande barricade de Beaune. M. Sanguet ayant été promu à un grade supérieur, après cette bataille, le drapeau fut confié à M. Carquet, fils du député. Ce drapeau est déposé à la mairie d'Albertville.

le feu de l'ennemi, en traversant un champ pour se rapprocher du centre de l'action, elle laisse deux mobiles morts et un sergent grièvement blessé. Arrivée dans un bois situé en face du premier, occupé par l'ennemi, elle respire un instant. Mais, bientôt, 20 hommes de bonne volonté et un sergent, entraînés par le fourrier Frayssard, de Moûtiers, s'élancent en tirailleurs et vont se joindre au 3e zouaves, revenu à l'assaut du village. Cette poignée de braves parvient jusqu'au bas du clocher de Beaune, occupé, comme on le sut plus tard, par une partie de l'état-major prussien. A quelques pas de là, le commandant de Savoie, à la tête des autres compagnies, se dégageait avec peine de ses étriers, son cheval roulait à terre la tête criblée de balles. A ses côtés tombaient inutilement, pêle-mêle, des rangs entiers de zouaves et de mobiles, sous les mitrailleuses de l'ennemi démasquées brusquement. Au même moment, le général s'écriait : Beaune est à nous! Espérant sans doute l'enlever par un suprême effort, notre 2e bataillon, qui pouvait se compter quelques jours après, voyait son effectif diminué d'environ 200 hommes, morts ou blessés. Il nous reste à raconter un intéressant épisode de ce combat :

Les deux premières compagnies, que nous avons laissées en grand'gardes loin du centre de l'action, remplacées par des compagnies de zouaves, s'étaient aussi portées sur le champ de bataille vers trois heures de l'après-midi.

Arrivées à 150 mètres environ de Beaune, elles se réunissent aux compagnies de zouaves déjà déci-

mées par la lutte et groupées derrière quelques maisons.

Vers quatre heures, les clairons des zouaves sonnent la retraite. Nos deux compagnies, qui devaient appuyer et suivre les zouaves, sont surprises de cette sonnerie.

— Pourquoi battez-vous en retraite ? demande un de nos officiers de Savoie à un de ses collègues du 3e zouaves.

— Je n'en sais rien.

L'adjudant s'adresse alors à un autre.

— C'est l'ordre, lui répond celui-ci.

Un moment après arrive un nouvel ordre de s'élancer à la baïonnette ; un jeune clairon des zouaves sonne la charge, qui est répétée sur toute la ligne; mais cette foule incohérente, composée des deux premières compagnies de Savoie fraîchement arrivées, des zouaves et des francs-tireurs de Keller, hésite une minute. C'est alors que Pey, capitaine de la 2e compagnie, qui avait pris le commandement en l'absence de M. Dubois, s'écrie :

—Allons, la Savoie, passons devant !

Ce cri d'émulation a réveillé tous les cœurs. Jamais des moblots ne passeront devant nous, répondent les zouaves, qui se précipitent en avant du côté de Beaune, distançant nos deux compagnies de quelques pas seulement. Au bout de ce noble *steeple-chase*, on arrive pêle-mêle aux portes de la ville, où recommence de part et d'autre une fusillade terrible.

Ces deux compagnies, qui voyaient sérieusement

le feu pour la première fois, comme le reste du bataillon, déjà si cruellement décimé, nous rappellent, par leur belle conduite et l'ardeur des officiers qui les commandaient, les beaux jours de la brigade de Savoie. Dès leur premier engagement, ce ne sont plus ces conscrits qui ne connaissaient que de loin, le matin, l'odeur de la poudre, mais de braves soldats, qui nous semblent avoir noblement gagné leurs éperons.

Si la plupart des officiers ne portent pas aujourd'hui l'étoile des braves, ce n'est certes pas faute d'avoir mérité cet honneur; qu'il leur suffise à tous d'avoir bien mérité de leur pays et de se souvenir avec orgueil de cette rude journée si glorieuse pour la Savoie (1).

Toutefois, citons bien vite avec justice les noms des plus dignes : les capitaines Roman, Filippi, Pey, les lieutenants Sanguet, porte-drapeau, l'intrépide Maréchal (2).

C'était pour la troisième fois que les efforts des zouaves et des troupes qui les accompagnaient venaient se briser devant le fossé creusé en avant de

(1) Pendant la bataille de Beaune-la-Rollande, le 1er bataillon, faisant partie de la 1re brigade du 15e corps, avait pu entendre la canonnade de Beaune, sur la route d'Orléans à Pithiviers, et de Chilleux-aux-Bois, qu'il traversa dans la nuit.

(2) Les noms que nous citons sont présentés dans le même ordre que sur le tableau de propositions pour la décoration, établi par le commandant Dubois après la bataille.

Beaune et surtout contre les renforts reçus par l'ennemi.

Le récit de ce combat, que nous tenons de plusieurs témoins oculaires et en particulier du commandant Dubois et de M. le lieutenant Martin, d'Albertville, nous a laissé plein d'admiration pour cet immortel 3e zouaves de marche, débris de Palestro et des premières batailles de cette triste campagne.

Malgré tant de valeur et de sang inutilement versé, il fallut encore reculer. Dans la nuit, la retraite s'effectua sans bruit. Ce n'est qu'alors que les deux premières compagnies purent se réunir au gros du bataillon.

Le commandant Dubois, qui venait d'échapper comme par miracle à une mort glorieuse, était aussi, lui, une épave d'une autre vaillante troupe.

Officier dans la brigade de Savoie, il avait pu la voir écrire son nom sur tous les champs de bataille de l'Italie. Il se rappelait qu'il avait longtemps porté la cravate rouge, insigne accordé en Italie à la seule brigade de Savoie. Les souvenirs de Goïto, de Monzambano, de Milan, de Venise et de Solférino étaient encore vivants dans les rangs de notre bataillon, qui brûlait d'exécuter une de ces terribles charges, où nos robustes Savoyards, dédaignant l'escrime ordinaire, se font une massue de l'arme qu'ils ont entre les mains.

Les soldats de l'Autriche n'ont pas encore oublié nos rudes soldats et leur manière de combattre. Sans les fortifications établies depuis plusieurs jours à Beaune et les renforts qui leur étaient arrivés, à quatre heures, sur le champ de bataille, les

Hanovriens de Voght-Rheiss auraient pu se rappeler longtemps aussi de cette première rencontre.

Le commandant du 2e bataillon, doué d'un solide tempérament, qui lui permettra, nous l'espérons, de reprendre sa place dans les rangs de nos compatriotes, quand sonnera l'heure de la revanche, est l'image vivante de ces souvenirs. Son œil gris et fier, est bien l'expression du mâle courage que sa petite taille ne semble pas révéler au premier abord; de sa forte poitrine, part une voix sonore qui résonne comme un tambour qui bat la charge. Au feu, l'énergie de ses apostrophes enlève les soldats et remplace avantageusement le clairon.

Nous l'avons entendu appeler : le Duguesclin savoyard, par ses mobiles enthousiastes ; nous le croyons plutôt taillé sur la rude étoffe qui fait les Cambronne.

Comme il était convaincu que les sous-officiers sont l'âme d'un régiment, il les avait bien vite pliés à une discipline de fer. Les murmures qui accueillirent tout d'abord cette sévérité, qui paraissait excessive, se changèrent en admiration devant l'ennemi.

Nous le retrouverons plus tard à Villersexel et dans la retraite à Chaffois, à l'arrière-garde, disputant, pied à pied, le terrain à l'ennemi et ramenant fièrement les débris de son bataillon, 300 hommes environ, jusqu'à la frontière hospitalière de la Suisse.

Simple chroniqueur, fidèle à notre promesse, nous allons laisser raconter à M. Martin les pénibles émotions qu'il a ressenties et les fatigues qu'il a par-

tagées avec toute l'armée, après le combat de Beaune-la-Rollande : « Après de si vives émotions, nous étions heureux de pouvoir serrer la main à la plupart de nos amis. A peine réunis aux débris des cinq autres compagnies, nous allons jusqu'à Saint-Loup, où nous nous arrêtons une demi-heure pour recevoir des ordres. De là, nous regagnons notre cantonnement du Quiers ; depuis six heures du matin nous n'avons pas mangé ; la marche, les émotions de la lutte, la faim, le désespoir de nous voir encore battus, nous rendaient tellement faibles, que les plus forts et les plus courageux se laissèrent tomber en arrivant, sans avoir la force de préparer leur repas.

« Nous ne pûmes connaître nos pertes que quelques jours après, lorsque les retardataires eurent rejoint le corps. Cette journée avait coûté la vie à 70 hommes environ, au capitaine Brunet, mort bravement en s'élançant le premier à l'attaque à la baïonnette. Sa perte était d'autant plus grande que chacun de nous l'aimait comme un frère d'armes et un brave cœur. Le nombre des blessés dépassait celui des morts. C'est le lendemain de cette sanglante journée que nous vîmes arriver un jeune lieutenant d'Albertville, M. Faure, qui était venu nous apporter des nouvelles, de l'argent et du linge. Cependant, nos positions de Quiers ne sont plus tenables ; il faut encore battre en retraite. Mais, que de péripéties dans cette malheureuse marche ; l'ennemi nous suivait pas à pas, nous harcelant sans cesse.

« Le 30 novembre, les 1re, 2e et 3e compagnies vont camper dans la forêt de Nibelle. Un soir, notre

amour-propre fut satisfait (les soldats comme les dames ont leur coquetterie). De là, ces trois premières compagnies sont envoyées de grand'garde vers le village de Nibelle, où se trouvait déjà un bataillon corse et où était cantonné le général. A la nuit tombante, le capitaine de la 3e compagnie, qui commandait le détachement, va demander au général si nous pouvions nous retirer et rejoindre le bataillon.—Mais qui donc nous gardera? répondit-il, si le bataillon de Savoie s'en va? J'ai confiance en lui.

« L'ennemi, en effet, nous entourait ; toute la journée nous avions vu les uhlans se promener à quelque distance de nous, hors de portée cependant de nos fusils. Nous nous sentions cernés. Le soir, il fallait battre en retraite, mais une retraite dans laquelle il fallait éviter de faire le moindre bruit; pas un mot ne s'échangeait entre soldats; nous comprenions notre position.

« Le lendemain, nous occupions encore la forêt; les uhlans s'étaient rapprochés ; le commandant se porte en avant avec la 1re section de la 1re compagnie; il l'installe dans une maisonnette, sur le bord de la route, et lui ordonne, en cas d'attaque, de se défendre à outrance.

« Vers quatre heures, il nous fait encore avancer jusqu'à la lisière d'un bois ; nous recevons une décharge, à laquelle nous ripostons vivement. Le soir, nous avons le plaisir d'apprendre par les gens de l'endroit que nous avions mis sept hommes hors de combat.

« Mais quelle nuit que celle qui suivit ! La neige

tombait ; pour la première fois nous étions en tirailleurs, avec ordre de ne faire aucun mouvement. Nous entendions les Prussiens rire et parler à cent mètres de nous; j'ai vu là des soldats, et des meilleurs, pleurer de froid et de faim. Ils ne savaient comment faire pour dégourdir leurs membres à moitié gelés.

« Toute la journée du lendemain se passa de la sorte. Le soir, à huit heures, nous fûmes relevés par deux compagnies du 47e, je crois, qui arrivaient d'Afrique, et auxquelles il fallut désigner les postes. »

Quittons maintenant quelques instants notre 2e bataillon pour jeter un dernier coup-d'œil sur le champ de bataille de Beaune-la-Rollande ; nous raconterons ensuite sa retraite sur Bourges, avec l'aide de notre fidèle guide.

Après cet effort infructueux, le 20e corps se retirait sur Bellegarde et la forêt d'Orléans, démoralisé par cet échec.

La trahison du zouave Jacob, du 3e zouaves, que le colonel Vivenot surprenait, le 28 au matin, revenant des avant-postes ennemis, frappait au cœur les débris de cet héroïque régiment. Ce misérable transfuge avouait, avant de mourir, les courses quotidiennes qu'il faisait depuis deux mois pour rendre compte de nos mouvements à l'ennemi. A chaque instant, il rentrait aussi, au camp, des soldats du Haut-Rhin faits prisonniers par les Prussiens, et remis en liberté par eux, dans le but évident de semer le découragement dans les rangs de leurs

compatriotes. Le machiavélisme infernal de la Prusse, qui avait trouvé là un élément de dissolution, ne nous épargnait aucune douleur. Le commandant Dolfüs, désespérant de pouvoir ramener ses bataillons au feu, donnait sa démission, retirée plus tard inutilement. Pour compléter son œuvre, le véridique Guillaume envoyait la dépêche suivante à Berlin :

« Berlin, 30 novembre.

« *Guillaume à Augusta.*

« Télégramme de Versailles, du 29 :

« Le prince Frédéric-Charles annonce que le combat d'hier a été une véritable défaite d'une très grande partie de l'armée française de la Loire, dont le 20e corps tout entier, et probablement aussi le 18e, et quelques troupes des 15e et 16e corps, étaient engagées. D'après les rapports français, il y avait là 70,000 hommes. L'ennemi a laissé 1,000 morts sur le champ de bataille; on dit qu'il y a plus de 4,000 blessés. Les prisonniers non blessés sont au nombre de 1,600 et ils augmentent d'heure en heure. On assure que le général d'Aurelle de Paladines serait blessé. Nos pertes sont de 1,000 hommes, parmi lesquels peu d'officiers. »

Sur les 63,000 hommes engagés de notre côté, nous n'avions réellement que 3,000 hommes hors de combat ; et si nous avons reculé, c'était surtout devant les renforts arrivés sur le champ de ba-

taille à l'ennemi. Ceux qui arrivèrent de notre côté, par une cruelle méprise, nous furent plutôt fatals. Le 18e corps, vainqueur à Juranville, s'était avancé près du village de Beaune sans reconnaître le terrain ni ses adversaires. Ses premières décharges n'avaient été meurtrières que pour nos soldats qui luttaient autour du village.

Avant de quitter le champ de bataille où reposent nos compatriotes, nous sommes heureux, en devançant les événements d'une année, de pouvoir dire à nos lecteurs qu'ils ont, à Beaune-la-Rollande, un monument digne de leur courage.

Le 28 novembre 1871, avait lieu l'inauguration solennelle de deux pyramides commémoratives, dressées aux deux extrémités de la ville, pour perpétuer le souvenir du combat du 28 novembre 1870. L'une porte l'inscription suivante :

A LA MÉMOIRE DES BRAVES SOLDATS
MORTS POUR LA PATRIE
LE 28 NOVEMBRE 1870
LA VILLE DE BEAUNE RECONNAISSANTE

Elle mentionne les noms des régiments qui ont pris part à la bataille : 85e, 22e, 99e de ligne, 1er bataillon d'Afrique, 18e et 20e corps, gardes mobiles des Deux-Sèvres, Haute-Loire, Haut-Rhin, Haute-Garonne, Jura, Loire, Saône-et-Loire, Savoie, francs-tireurs d'Alsace.

L'autre porte la mention :

« ARMÉE DE LA LOIRE »

Puis une inscription latine :

« *Sta Viator et detecto capite, aspice hic et undique circa*
« *jacent, qui ceciderunt pro patria ; antiquam transeas, gra-*
« *tam illas ad Dominum mitte precem.* »

« Passant ? Arrête-toi, tête nue ; regarde ceux qui repo-
« sent ici, dans tous les champs environnants, et qui ont
« succombé pour la défense de la patrie. Avant de poursui-
« vre ta route, adresse pour eux une prière au Seigneur. »

« *Gloriose, si non patriam saltem patriæ decus salvavit.* »

« Si leur mort glorieuse n'a pas sauvé la patrie, elle a, du
« moins, sauvé l'honneur de la patrie. »

Le cadre étroit dans lequel nous nous sommes volontairement enfermés, nous a forcé de devancer l'ordre chronologique des événements ; nous demandons au lecteur la permission de continuer le récit de la retraite sur Bourges, en rendant la parole à M. Martin :

« Le 4, nous passons à Fay-aux-Loges, à Douvry, lorsque nous voyons les Prussiens rangés en bataille en avant d'Orléans. Un moment, le combat est imminent. Chacun de nous avait déjà sa place de bataille, lorsque nous recevons l'ordre de nous retirer de l'autre côté de la Loire. Mais le passage n'était pas facile ; le pont de Jargeau, qui avait été coupé, n'était pas solide ; il fallait y passer homme par homme sur des ruines. A cinq heures, nous attendions notre tour ; il ne vint qu'à onze heu-

res ; nous étions rangés le long de la Loire, en bon ordre. J'ai rarement vu un froid aussi vif ; heureusement, nous avions nos pipes..., la grande consolation du soldat à de certaines heures.

« Après avoir réussi à traverser la Loire, nous recevons l'ordre d'aller camper dans un champ à quelques distance de Jargeau. Les tentes se dressèrent, mais il ne fut pas possible aux hommes d'y rester, le bataillon aurait été trouvé gelé le lendemain. La plus grande partie alla chercher, dans les maisons voisines, un abri plus hospitalier.

« Le lendemain 5, nous allons camper à Viglain, le 6, au soir, nous nous trouvons à Argent, et, le 7 au matin, nous recevons l'ordre de partir pour Bourges.

« A six heures, nous étions sur pied, mais nous ne partons qu'à huit heures du matin ; nous n'avons de halte que vers sept heures du soir et une heure pour faire le café. Il nous fallut tout d'abord balayer une épaisse couche de neige avant de pouvoir installer nos feux de bivouac. Nos pauvres soldats secouent les glaçons et la neige figée sur les branches, que nous essayons de casser pour faire le feu qui devait servir à dégourdir nos pauvres jambes et à faire le café, sans lequel, je crois, le soldat ne pourrait vivre en campagne. A huit heures, la marche continue jusqu'à minuit. Un peu ranimés par cette bienfaisante boisson, nous reprenons plus gaîment notre marche, en chantant le refrain national :

Allobroges vaillants, dans vos vertes campagnes,
Accordez-moi toujours asile et sûreté,
Car j'aime à respirer l'air pur de vos montagnes,
Je suis la liberté !

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Bientôt, hélas ! nous recevons l'ordre de ne pas faire de bruit. Avec les chants s'en allèrent aussi les forces de beaucoup de soldats. A six heures du matin, à notre arrivée dans un village près de Bourges, nous n'étions guère plus de 150, groupés autour du commandant. Malgré ce petit nombre, nous pûmes encore établir une grand'garde. Nous avions fait dans cette marche plus de 56 kilomètres, marche pénible, surtout si l'on songe qu'un bataillon d'infanterie, avec des haltes forcées et recevant, plus d'une fois, l'ordre d'aller vite ou de ralentir le pas, coupé à chaque instant par l'artillerie ou la cavalerie, marche difficilement et se fatigue bien vite.

« Nous prîmes quelques jours de repos dans les environs de Bourges, et le 19 nous partions pour faire la campagne de l'Est, sous les ordres du général Bourbaki. »

## CHAPITRE SEPTIÈME

**L'armée de la Loire, disséminée, est encore battue. — Coup-d'œil sur les opérations autour d'Orléans. — Chanzy. — Loigny. — De Charette. — Le sergent Bailly. — Bataille autour d'Orléans. — Seconde entrée de l'ennemi à Orléans. — Pertes des Bavarois.**

La droite de l'armée de la Loire, composée des 18e et 20e corps, battue et démoralisée, était hors d'état de combattre.

A l'extrême gauche, et trop éloigné du centre et d'Orléans, se trouvait le général de Sonis, à la tête du 17e corps, qui recevait l'ordre de se replier sur Tours, au lieu de se rallier à Orléans, en cas de défaite.

Cette armée de la Loire, qui eut dû rester concentrée et prête à s'appuyer, était ainsi coupée en quatre morceaux. Le 1er décembre, au moment où elle recevait l'ordre de prendre l'offensive, le 17e corps était à Châteaudun, le 16e à Orléans, le 15e à Chilleurs, et les 18e et 20e corps à Bellegarde, sur une étendue de 90 kilomètres. Malgré cette position désavantageuse, elle reçut l'ordre de prendre l'offensive et de marcher sur Pithiviers, où avait filé le 9e corps prussien, pendant la bataille de Beaune-la-Rollande, pour aller donner la main au prince Frédéric-Charles.

Ce mouvement offensif débuta par une victoire.

Le 1er décembre, Chanzy (1) avec le 16e corps battit les Bavarois à la rencontre de Villepion ; le lendemain, le général d'Aurelle, n'ayant avec lui que le 16e corps et deux divisions du 15e et, à la fin de la journée, une partie de la division Sonis, se trouva en face de 80,000 mille hommes, Prussiens et Bavarois, qui avaient fait leur jonction. Malgré son infériorité numérique, il livra la bataille de Loigny. A gauche, Chanzy (16e corps) ne fut battu à Loigny qu'après avoir enlevé avec vigueur les positions de Guillonville, de Terminiers et de Gommier avec un élan admirable. Le même jour, il culbuta un corps de 20,000 Prussiens et bivouaqua sur les positions de Nonneville, de Villepion et de Faverolles enlevées à l'ennemi.

Le lendemain, 2 décembre, l'armée prussienne, toute l'armée du grand-duc de Mecklembourg, Bavarois et Prussiens, renforcés par des troupes du prince Frédéric-Charles, se déployait d'Orgères à Châtillon ; le 15e et le 16e corps seuls leur faisaient face en ce moment. A neuf heures, la division Barry enlève le village de Loigny et s'avance jusqu'au château Goury, pris par les Prussiens et repris une seconde fois. La 3e division s'empare d'Ecuillon, qu'elle est forcée d'abandonner sous le feu de l'artillerie prussienne. Elle recule sur Terminiers ; alors l'ennemi s'avance à son tour, mais il rencontre la brigade de Planque et les mobiles de la Sarthe, qui arrêtent la cavalerie allemande venant d'Orgères.

(1) Le général Chanzy avait pour aide-de-camp le capitaine Porraz, de Chambéry, blessé à la bataille du Mans.

Le 16e corps, écrasé par des forces supérieures, se replie. On se battait encore à Loigny, lorsque le général Sonis (17e corps) fit son entrée sur le champ de bataille. Il faut à tout prix s'emparer de cette position ; seuls, 800 hommes, zouaves pontificaux, francs-tireurs de Blidah et de Tours, se présentent en volontaires, et vont attaquer une division entière sans être appuyés par le reste de l'armée (1).

Le général de Sonis, qui les suit presque seul pour entraîner le reste de l'armée, a le genou brisé. Les commandants de Troussure, de Monant, sont renversés en même temps que le capitaine Ferron.

Les zouaves marchent toujours l'arme au bras ; enfin ils s'élancent à la baïonnette ; quelques Prussiens se jettent à plat ventre, d'autres se battent avec acharnement. Personne ne vient soutenir cette poignée de braves ; seuls ils s'avancent jusqu'au village, où ils rencontrent les réserves ennemies. En route, étaient tombés Verthamon, les deux Bouillé, Cagenove, Traversay, portant tour à tour l'étendard des zouaves, Boischevalier, Vetch, du Réau, Gastebois. Le cheval du colonel tué, de Charette conduit la charge à pied. C'est dans ce moment que notre jeune volontaire de Chambéry, le sergent Bailly, reçoit quatre blessures : un éclat d'obus à la hanche gauche, un autre à la hanche droite, deux balles, une à la main droite et l'autre au bras, et il tombe entre les mains de l'ennemi. Les premières

(1) Cette journée est une des plus tristes pages de la campagne de la Loire.

maisons du village sont emportées, malgré ces pertes ; nos zouaves s'y retranchent, et ce n'est que devant les masses ennemies et à la faveur de la nuit que les débris de la colonne parviennent à se sauver.

Le colonel Charette, épuisé et découragé, refuse de se laisser emporter. Le général Sonis, qui avait conduit avec de Charette cette charge, plus brillante que celles d'Inkermann et de Palestro, était mourant. Sur 300 zouaves partis le matin, 207 hommes et 11 officiers ne répondaient pas à l'appel du lendemain.

Sur la droite, d'Aurelle, avec deux divisions du 15e corps, était inutilement vainqueur à Poupry ; les efforts de la 1re division Jauréguiberry, la résistance héroïque du 37e de marche, et l'intrépidité des zouaves pontificaux et des mobiles des Côtes-du-Nord, avaient été inutiles devant le nombre deux fois supérieur de l'ennemi. Le général d'Aurelle était donc forcé de battre en retraite le 2 décembre.

Gambetta et Freycinet renonçaient enfin, mais trop tard, à diriger l'armée de leur cabinet de Tours. La Républiqne s'apercevait trop tard qu'elle n'avait plus de Carnot.

Le général Chanzy, 16e corps, et le 17e, commandé par de Sonis, avant sa blessure, se replièrent en désordre sur Beaugency, à l'ouest d'Orléans. Le général Martin des Pallières avait la mission de défendre seul Orléans contre le prince Frédéric-Charles et le grand-duc, qui allaient l'écraser avec 100,000 hommes.

Le 3 décembre, il était battu à Arthenay et à

Chevilly. A la même heure, le 20e corps éprouvait le même sort à Chilleurs-aux-Bois et à Neuville.

Le lendemain, la lutte recommençait à Arthenay, à Chevilly, à Cercottes, avec les mêmes résultats pour nous. Le 5, les Prussiens rentraient à Orléans, qui venait d'être évacué par le 15e corps.

En même temps, l'armée de Paris, un instant victorieuse, était battue à Villers et à Champigny.

Les Prussiens pouvaient enfin respirer à Versailles et rouvrir leurs malles, qui étaient déjà bouclées ; elles n'eussent pas été aussi lourdes en ce moment que plus tard (1).

Malgré les pertes immenses que nous venions de faire dans ces différents combats vraiment acharnés, nous avions vengé les martyrs de Bazeilles et des Vosges. 25,000 Bavarois de Von der Than étaient tués, blessés ou morts de fatigue ; les bourreaux étaient allés rejoindre leurs victimes. Notre jeune armée de la Loire avait été l'instrument de la vengeance céleste, car elle avait vendu chèrement la victoire à l'ennemi.

Arrivés à Orléans et vainqueurs sur toute la ligne, les Prussiens auraient certainement tenté de détruire les débris de notre armée, s'ils n'avaient eu besoin eux-mêmes de repos.

Leurs malades et leurs blessés encombraient les maisons d'Orléans et des villages voisins. En entrant dans cette ville, le corps de Von der Than, composé de Bavarois, à qui les Prussiens avaient

(1) Voir, à l'appui de ces renseignements, les lettres du *Times* et son récent article sur le procès Bazaine.

presque toujours laissé les honneurs et les dangers de l'avant-garde, était réduit à 5,000 hommes, qui allaient se cantonner autour d'Orléans et se remettre de leurs fatigues.

## CHAPITRE HUITIÈME

**Le quinzième corps. — Neuville-les-Bois. — Le 1er bataillon lutte seul contre l'ennemi. — La retraite. — Comment un turco opère la sienne. — Toujours la marine! — Lettres de Neuville.**

Après la bataille de Coulmiers, nous avons laissé le 15e corps à Chevilly à la poursuite de l'ennemi. L'ordre chronologique des événements nous a fait enfin rencontrer notre 2e bataillon sur le champ de bataille de Beaune. Tandis qu'il essaie à Bourges de réparer ses forces et ses pertes, nous allons retrouver notre cher 1er bataillon, que nous verrons protégeant seul, à Neuville, la retraite du 15e corps, battu autour d'Orléans. Nous serons heureux, cette fois, d'enregistrer un succès partiel de ce pauvre 15e corps, dû à nos amis, et surtout de lui voir éprouver des pertes insignifiantes, en raison du mal qu'il fait à l'ennemi.

Nous citerons, sans craindre de fatiguer nos lecteurs, le rapport officiel du commandant, qui décrit ce premier combat avec la vigueur de style d'un vétéran. Forcé de scinder ce document pour compléter ce tableau avec les renseignements recueillis à Neuville et dans le bataillon, nous y reviendrons après avoir donné deux lettres du maire de Neuville, qui viennent à l'appui de ce rapport officiel, auquel la signa-

ture de son rédacteur donne déjà un si grand poids.

Si nous sommes allé si loin recueillir d'autres témoignages que ceux de nos compatriotes, c'est que nous avons craint, en racontant cette page glorieuse, de ressembler à certain avocat du barreau de Rome plaidant pour sa maison.

« Chevilly, 12 novembre, 3 heures du matin.

« Nous sommes toujours sur le chemin de la gloire, mais sans pouvoir la joindre. Nous courons, comme des enragés, au canon, qui fait plus de bruit que de besogne. Toujours est-il que la marche en avant de l'armée de la Loire et l'évacuation d'Orléans qui s'en est suivie, est le premier succès de notre triste campagne. Les Prussiens que nous avons en tête sont profondément démoralisés, et semblent manquer de cartouches et de munitions. Nous avons vu passer hier des convois de prisonniers qui avaient l'air ravi de leur sort. La démoralisation, malgré notre petit succès, est grande ; le fait est que cette campagne est dure. La neige s'en mêle depuis deux jours, les routes et les champs labourés où nous marchons sont de vrais marais. Je continuerais, pour mon compte, bien volontiers, si Gambetta et tous ceux qui nous couvrent de rhumatismes et de dyssenterie partageaient nos nuits et nos jours si humides et si fatigants (1). »

(1) On peut bien pardonner un moment de mauvaise humeur à de pauvres soldats qui souffrent si cruellement et qui sont impatients d'aller à l'ennemi.

« Chevilly, 16 novembre.

« Nous marcherons probablement bientôt en avant, car il semble écrit que les Prussiens ne nous attaqueront pas ; si au moins notre mouvement pouvait se combiner avec une sortie de Paris, dont nous sommes si près, nous ferions la moitié du chemin, Trochu l'autre. Quel beau moment pour nous que celui où nous entendrons le canon de Paris se marier au bruit du nôtre..... Tout ceci est une fallacieuse espérance qui nous soutient au milieu de nos tribulations. »

« Chevilly, 23 novembre.

« L'ordre nous arrive à l'instant de lever le camp et de marcher en avant ; notre première étape est Chilleurs-aux-Bois ; la deuxième Pithiviers, puis l'inconnu, puis Paris. Quelle magnifique chose ! Les larmes viennent aux yeux en pensant à cette entrée, que je regarde, et bien d'autres avec moi, comme possible. »

« Loury, 26 novembre.

« Après être partis comme des énergumènes de Chevilly et avoir marché pendant quatorze heures de suite, nous sommes venus nous échouer, au nombre de 50 à 60,000 hommes, à Loury, où nous sommes, sans rien pouvoir faire, sous une pluie battante. Nous sommes très inquiets de ce qui peut se passer, car, en dehors de la forêt, nous ne communiquons avec personne. Pourvu que Paris ne soit pas rendu ! Il me semble difficile d'expliquer autre-

ment que par un grand événement notre inaction à quelques lieues seulement des avant-postes prussiens. Notre marche d'avant-hier, marche dangereuse s'il en fut, puisque notre colonne défilait par le flanc, a été inquiétée par les Prussiens, qui ont cherché à nous couper en deux..... »

« Neuville, 3 décembre.

« Nous sommes comme de pauvres oiseaux figés sur des branches couvertes de neige ; on ne nous laisse pas une minute tranquilles : changement de campement, de position vingt fois par jour...... Voici qu'il faut encore remettre sac au dos..... »

« Vaubu, 28 décembre.

« J'ai, pour la première fois depuis notre débâcle, papier, plume et temps à discrétion...... Voici le récit fidèle de nos aventures, qui, hélas! ne font que commencer.

« Ma dernière lettre de Neuville, 3 décembre, était écrite au bruit du canon, qui tonnait à environ une lieue de nous ; l'ordre venu au bataillon d'aller occuper le vieux château d'Ausereau, en avant de Neuville, m'a fait clore ma prose. »

Cette lettre ne donnant que des renseignements insuffisants sur le combat de Neuville (bataille d'Orléans), nous donnerons la préférence au rapport officiel du commandant Costa, que nous essayerons de compléter en ouvrant une seconde fois cette lettre, lorsque l'intérêt de notre récit l'exigera :

« Le 1er bataillon de Savoie fut envoyé à Neuville, sous le commandement direct du général Minot.

« Il y arriva le soir du 1er décembre, après une marche qui, de Loury à Courcy et de Courcy à Neuville, avait, sans interruption, duré près de 24 heures. Le lendemain, la nouvelle d'un engagement à Chambon, engagement dans lequel les Prussiens avaient été victorieux, parvint au général Minot, en même temps que l'ordre de prendre les mesures nécessaires pour mettre Neuville à l'abri d'un coup de main.

« Le 1er bataillon de Savoie fournit une grand'-garde au château d'Ausereau, situé à deux kilomètres en avant de Neuville à Chilleurs, sur la route que devait, selon toute probabilité, suivre la colonne prussienne destinée à couper l'armée française de sa retraite sur la forêt d'Orléans.

« Saint-Germain et plusieurs autres points de la route de Neuville à Pithiviers avaient été fortifiés, et les barricades qui avaient servi à repousser l'attaque du 29 novembre étaient défendues par les soldats de l'infanterie de marine.

« La journée du 2 décembre se passa sans événement remarquable ; la plaine était sillonnée seulement par quelques éclaireurs prussiens que l'on fusillait des avant-postes. Un de nos officiers, M. le capitaine Besancenot entre autres, démonta un uhlan à plus de 800 mètres. Tout semblait faire prévoir un engagement prochain.

« Le 3, au matin, le commandant du bataillon de Savoie reçut l'ordre de renforcer sa grand'garde et

de se porter en avant avec une compagnie de tirailleurs pour observer Chilleurs, où le canon commençait à gronder. A onze heures du matin, la cavalerie et l'artillerie prussiennes débouchaient de Montigny et prenaient position sur une éminence qui dominait la ville. Pendant ce temps-là, des charges en fourrageurs étaient poussées dans toutes les directions ; les tirailleurs du bataillon firent quelques coups de feu sur les cavaliers prussiens, qui s'avançaient jusqu'à 300 mètres de leur ligne ; mais l'engagement sérieux était sur Chilleurs ; la cavalerie française se retira rapidement dans cette direction ; deux batteries prussiennes se trouvèrent en ligne comme par enchantement et démontèrent les cinq batteries françaises qui leur étaient opposées. Le feu de la mousqueterie cessa bientôt et le bataillon reçut l'ordre de se replier sur Neuville.

« Le 1er zouaves, le 12e mobiles, le 29e de marche, engagés à Chilleurs, se retiraient en bon ordre sur Orléans, par Loury et par la forêt. La brigade Minot se préparait à suivre le mouvement, quand la fusillade et la canonnade commencèrent en avant de Saint-Germain, où débouchait, par la route d'Ouzouer, une forte colonne prussienne ; la retraite devenait impossible à effectuer pendant le jour, car l'abandon de la plate-forme d'un moulin, sur laquelle les Prussiens n'avaient pas manqué d'installer leur artillerie, eût compromis de la manière la plus sérieuse Neuville et les troupes qui y étaient enfermées. Force fut donc au général Minot d'attendre la nuit pour couvrir sa retraite. Elle commença à quatre heures et demie ; les deux bataillons de ma-

rine abandonnèrent leurs avant-postes en bon ordre; mais, une fois que les tranchées eurent été dépassées, les colonnes prussiennes, qui suivaient ces bataillons pas à pas, les débordèrent et se présentèrent devant Neuville de quatre côtés à la fois; l'entrée du côté nord eût été facilement forcée si le colonel Chopin n'y eut immédiatement envoyé deux pièces d'artillerie, dont la décharge à mitraille, lâchée à 100 mètres, déconcerta les Prussiens et les fit reculer. Après une hésitation de quelques instants, ils reprirent leur mouvement offensif.

« La fusillade faisait rage; les balles pleuvaient, s'aplatissant sur les toits ou ricochant sur les murailles de la place, où étaient accumulées les troupes qui opéraient leur retraite. Le bataillon de Savoie reçut l'ordre de la soutenir; il se trouvait alors engagé dans une ruelle étroite, attendant son tour pour défiler. Nos soldats exécutèrent rapidement, avec un entrain digne de vieilles troupes, leur mouvement par le flanc gauche et se portèrent sur le Mail, à l'est de Neuville, côté qui, alors, était abandonné (1).

(1) Quelques instants avant l'attaque, une découverte singulière avait mis le bataillon de joyeuse humeur. En prenant position sur le Mail, nos mobiles avaient aperçu, à l'entrée du canal qui traverse la route, un point blanc. On s'approche; c'était un turban; on enlève le turban, derrière se trouve une tête noire; on amène un bras, qui ne résiste pas, et puis un autre. Enfin on retire, non pas un cadavre, mais un turco, sain et sauf, qui fait une assez piteuse mine au milieu des éclats de rire de notre bataillon, qui se raconte, de rang en

« Pour prendre position, le bataillon avait défilé à 50 mètres d'une masse noire, que les officiers, tout d'abord, prirent pour un bataillon français qui se repliait sur eux, car la nuit était tout à fait tombée. Au moment où la 4[e] compagnie prenait sa place de bataille, M. le capitaine Besancenot, qui la commandait, vit un officier se détacher de la troupe opposée, s'avancer jusqu'à dix mètres de nous pour nous reconnaître. Il est probable que, trompés par l'obscurité, les Prussiens, de leur côté, croyaient avoir affaire à des troupes allemandes. »

Au même instant, un marin, prisonnier des Prussiens et forcé de marcher avec eux, qui entendit nos mobiles dire : « Ce sont des Français, » mit fin à cette méprise en criant : « Tirez, ce sont des Prussiens. »

Le lendemain, il fut trouvé sur le champ de bataille criblé de coups de baïonnette. Ce trait de courage et de dévouement, si cruellement puni par un ennemi implacable, ne put être relaté immédiatement dans le rapport du commandant. Quatre officiers de Savoie, MM. Sorbon, Delayssus, Besancenot et Dorlut, qui ont entendu distinctement ce cri sublime, nous autorisent à porter ce fait héroïque au dossier déjà si brillant de la marine.

Le pays qui produit à chaque instant de tels

rang, la découverte qu'on vient de faire. Le pauvre enfant du désert, séparé de son corps et pris de ce sentiment que le langage du troupier définit d'une manière si pittoresque (*une venette*), avait prudemment choisi ce poste d'observation, à l'abri des projectiles de l'ennemi.

hommes, n'est pas à la veille d'abdiquer sa glorieuse nationalité. Pauvre d'Assas anonyme! Comment retrouver ton nom, celui de ta compagnie, de ton régiment, de ton pays?

Nous avons interrompu le rapport du commandant pour raconter le dévouement de ce marin; hâtons-nous de reprendre ce récit si palpitant d'intérêt :

« Nous reçûmes en même temps une première décharge. A ce feu, les nôtres répondirent par un feu sur quatre rangs, feu dont, à Neuville, on conservera longtemps le souvenir. Nos hommes étaient couchés ou à genoux, ce qui explique le mal énorme que nous avons fait aux Prussiens et le peu de mal qu'ils nous firent. Nous tirions d'ailleurs de bas en haut, tandis que leur position faisait passer toutes leurs balles au-dessus de nos têtes. Nous n'avons eu que dix blessés, et, si les rapports qui nous sont parvenus depuis sont exacts, nous avons mis aux Prussiens, dans cette fusillade d'une demi-heure, près de 5 à 600 hommes hors de combat (1).

(1) Voici comment M. H. d'Assigny rend compte du combat de Neuville dans son journal, page 32 : « Pendant toute notre marche, le canon n'avait cessé de tonner sur la gauche, dans la direction de Chevilly ; une vive fusillade se fit même entendre, une heure après la nuit, dans la direction de Neuville. Nous ne connûmes que le lendemain le résultat de ces deux affaires à Neuville. Le 1er bataillon de Savoie n'avait évacué le village qu'après une héroïque résistance.

« Cette affaire fit le plus grand honneur au bataillon de

« Voici les noms de ceux qui ont été le plus grièvement blessés : De Blay, sergent de la 4e compagnie, Carroz François, Tasset François et Richard Pierre. »

L'aumônier du bataillon, qui passa la nuit à Neuville auprès des blessés, put s'assurer *de visu* des pertes énormes essuyées par les Prussiens dans cette rencontre. C'est ce qui explique la fin si prompte de ce combat. Avant de reprendre notre récit, nous allons lire, à l'appui de cette assertion, une lettre de M. le maire de Neuville, adressée au capitaine-major du bataillon, M. Sorbon, qui lui demandait des renseignements sur le sort de Carroz, garde mobile de la 6e compagnie, blessé mortellement le 3 décembre 1870.

« Neuville-aux-Bois, le 25 mai 1871.

« Monsieur,

« Je regrette de ne pouvoir vous être utile dans cette triste circonstance ; voici les faits à ma connaissance qui pourront peut-être vous servir d'indices.

« Le 3 décembre 1870, un combat acharné a eu lieu ici ; nous n'avions que de braves défenseurs, et les Allemands, quoi qu'en nombre bien supérieur, (15,000 contre 5,000, nous a-t-on dit), ont été repoussés et obligés de camper dans

« Savoie et à son commandant Costa, ainsi qu'au capitaine « de Cordon ; les pertes de l'ennemi, dans cette échauffourée « de Neuville, ne furent pas moindres de 800. » (Rapports officiels allemands.)

la plaine. Malheureusement, le résultat n'a pas été le même sur les autres points d'attaque, dans les communes voisines, car c'était une bataille générale autour d'Orléans, et les Français ont été obligés de battre en retraite pendant la nuit.

« Le lendemain, 4 décembre, les troupes allemandes sont entrées dans notre pays sans aucune résistance, puisqu'il n'y avait plus de soldats français. Le premier soin des officiers allemands, maîtres de la position, a été de faire inhumer leurs nombreuses victimes et les quelques braves Français morts sur le champ d'honneur. La municipalité a été complètement mise à l'écart par eux, malgré ses instances réitérées de vouloir les aider à rendre le dernier devoir aux morts.

« Nous avons su par quelques habitants, requis par eux à cet effet, qu'un mobile, un seul, avait été tué et inhumé dans cette triste circonstance. Comme il n'y avait alors ici que le 1er bataillon de Savoie, nous devons supposer que l'infortuné Carroz, sur le sort duquel vous me demandez des renseignements, est celui qui a été inhumé avec quelques soldats de la ligne. Voici tout ce que je sais personnellement et tout ce qu'ont pu me dire les habitants de Neuville, auxquels j'ai fait part de votre lettre, et qui s'intéressaient aussi vivement que moi au sort des soldats français.

« Je vous exprime donc mon regret bien sincère de ne pouvoir mieux vous renseigner.

« Veuillez agréer, Monsieur, etc.

« Signé : *Le maire de Neuville,*
« LOISEAU. »

Les renseignements contenus dans la première lettre de M. le maire de Neuville nous paraissant trop vagues, nous avons fait, le 22 février 1873, un

appel direct à sa sincérité et à son patriotisme. Voici la réponse qu'il a bien voulu nous adresser, après une seconde et sérieuse enquête :

DÉPARTEMENT DU LOIRET

Arrondissement d'Orléans.

MAIRIE DE NEUVILLE-AUX-BOIS

« Monsieur,

« J'ai voulu recueillir des renseignements certains avant de vous répondre.

« Voici l'impression générale, ici, fondée sur divers renseignements de cultivateurs dont les habitations étaient au centre et au-delà du combat, et qui ont vu enlever les blessés et emporter les morts, ce que les Allemands faisaient avec beaucoup de célérité et de soins, pour ne point laisser trace des balles françaises.

« Nous évaluons à 500 le nombre des Allemands mis hors de combat à Neuville, trente-un ont été inhumés le 24 novembre, deux le 27, un le 29 et dix-huit le *4 décembre* (1), tous recueillis sur le champ de bataille. Les blessés, très nombreux, ont été transportés à l'ambulance improvisée dans l'église et dans l'école.

« J'espère, Monsieur, que ceci pourra vous suffire, et je vous prie d'agréer l'expression de mes civilités.

« 28 février 1873.

« *Le maire*, H. Loiseau. »

(1) Les 31 Prussiens ou Bavarois inhumés le 24 novembre, représentent les pertes de l'ennemi dans un combat livré à Neuville par le général Martin des Pallières ; — les 18 autres, que l'ennemi n'a pu enlever, sont tombés sous les balles de nos Savoyards, dans la nuit du 3 décembre.

Cette défiance et les précautions prises par l'ennemi pour entourer de mystère ses pertes, devaient sans doute lui rendre plus facile, le lendemain, la rédaction de ses bulletins de victoire. Continuons notre narration avec l'aide du rapport officiel et de notre fidèle chroniqueur :

« Le feu de l'ennemi éteint, Neuville était pour quelques heures à l'abri; le général Minot profita de ce répit pour opérer son mouvement de retraite, et ses troupes s'engagèrent dans la forêt d'Orléans, ayant pour avant-garde le 1er bataillon de Savoie. En débouchant de la forêt sur Loury, village que nous avions à traverser pour gagner Orléans, le général fut prévenu par un paysan qu'un fort détachement prussien, qui, de Chilleurs, s'était porté sur Loury, nous coupait la retraite. Ordre fut donc donné à un peloton de cavalerie de pousser une reconnaissance; le général la fit soutenir par la 1re compagnie du 1er bataillon de Savoie déployée en tirailleurs, sous le commandement du capitaine de Cordon, du lieutenant Hugard et du sous-lieutenant Girod. A l'entrée du village, au qui-vive prussien, le chef du détachement répondit : *France!* et fut immédiatement salué par une volée de coups de fusil, auxquels nos tirailleurs répondirent brillamment. Ceux-ci s'avancèrent dans un ordre parfait, encouragés par la voix et l'exemple de leurs officiers. Leur feu convergeait sur un jardin, dont ils parvinrent à déloger les Prussiens. Le lieutenant Hugard, qui commandait la 2e section de la 1re compagnie, entra alors jusque dans les premières mai-

sons du village, tandis que M. de Cordon, qui commandait la 1re section, tenait en respect les Prussiens, qui venaient de recommencer le feu. Au même instant, un incendie éclatait à Loury et éclairait la scène. A Loury, nous avons eu trois blessés, dont voici les noms :

« Balmonet, sergent, blessé à la poitrine (1); Caron, mobile ; Rey, mobile.

« Grâce à la brillante conduite de nos hommes, conduite à laquelle on ne saurait trop rendre hommage, l'entrée du village eut sans doute été forcée, si on les eût soutenus en engageant une ou deux autres compagnies du bataillon ; mais le général en avait décidé autrement : faisant faire demi-tour à la colonne, il se dirigea sur Orléans à travers la grande allée de Nibelle, laissant encore au bataillon de Savoie l'honneur de soutenir la retraite.

« Celle-ci ne fut point inquiétée. Les bataillons de marine défilèrent les premiers ; puis vint le tour du 29e de marche, auquel succédèrent trois bataillons de la Charente-Inférieure ; puis une interminable colonne de cavalerie, et enfin deux batteries d'artillerie de marine.

« Il était onze heures ou minuit quand, à notre tour, nous nous présentâmes à l'entrée de l'allée de

(1) C'est le brave sergent que nous avons vu dans la forêt d'Orléans, si fier de la première balle, qui avait troué son képi sans effleurer sa tête. Il mourut de sa blessure. Mais le souvenir de sa bravoure ne mourra pas, nous l'espérons.

Nibelle. Le terrain était gelé ; d'affreuses ornières durcies rendaient la marche presque impossible aux bagages, à l'artillerie et à la voiture d'ambulance. »

Ici s'arrête la citation du rapport officiel du commandant, et c'est avec l'aide de notre correspondant que le lecteur pourra suivre la marche de notre 1er bataillon et du 15e corps. Cette lettre, que nous regardons avec raison comme un de nos plus précieux documents, fait un tableau exact, rapide et émouvant de la retraite. Aussi, nous a-t-elle paru mériter la préférence à la suite du rapport officiel, dont la forme sévère exclut les détails intimes.

« A deux heures du matin, nous nous apercevons que l'artillerie qui marchait devant nous était dételée et abandonnée ; Dunoyer s'avance un peu et trouve les artilleurs noyant leur poudre, brisant leurs sabres, criant qu'ils étaient cernés, trahis, etc. C'était un vilain moment. Enfin, l'énergie nous est revenue, nous avons dit quelques bonnes paroles aux hommes, puis, avec une carte et une boussole, nous avons, à travers le taillis, mis le cap sur Orléans, marchant souvent à la file indienne, ralliant sur notre route les débandés de toutes les armes. En route, beaucoup de nos soldats avaient perdu sac, tente et marmite, mais pas un son chassepot. En arrivant à Orléans, pendant que nous avalions quelque chose, abrutis de fatigue, voilà le canon qui recommence à tonner devant la gare, et l'ordre de mener nos pauvres hommes aux tranchées, où se trouvaient déjà les 2e et 3e bataillons de la Nièvre,

soutenant une batterie de marine, et près d'elle, à gauche, le 29e de marche. »

« A six heures du soir, dit M. d'Assigny, le bataillon de Savoie vint nous rejoindre ; après leur brillante affaire de la veille, ces malheureux s'étaient égarés dans la forêt. Ils étaient arrivés depuis une heure à peine, n'avaient pu manger et étaient harassés de fatigue. Leur commandant, les prenant en pitié, leur permit d'entrer dans quelques maisons qui se trouvaient derrière nous, et il fut convenu, entre lui et les officiers de la Nièvre, que nos hommes veilleraient pour eux pendant la première partie de la nuit. Le froid était horrible ; on permit aux soldats un peu de feu ; peut-être en abusèrent-ils, car deux ou trois obus, passant par-dessus leurs têtes, les rappelèrent à la prudence.

« A onze heures, ordre d'évacuer la ville ; point de direction donnée ; aucun point de ralliement. Les régiments défilaient à la queue leu leu, qui sur un point, qui sur un autre ; les officiers se demandant où ils menaient leurs hommes ; personne n'en sachant le premier mot. Enfin, au bout de deux heures, les régiments étaient pêle-mêle, dans un indescriptible désordre ; il pouvait y avoir sur les routes 30,000 hommes égarés, pillant, flânant, ne reconnaissant ni Dieu ni diable. A trois heures du matin, la division bivouaqua à Saint-Cyr-en-Val, au milieu d'une forêt de sapins ; malgré la rigueur de la température (18 degrés), tout le monde s'endormit brisé de fatigue et le cœur navré.

« Cet horrible désordre a duré au moins huit jours ; finalement on a rapproché les morceaux de ces pauvres régiments ; mais la discipline, la confiance, l'esprit militaire ont sombré et sont impossibles à retrouver.

« Les Prussiens sont entrés dans Orléans, sur nos talons. Ils ont tout pillé, entassé les prisonniers dans les églises. L'évêque est séquestré dans sa chambre. Nos ennemis ne peuvent lui pardonner sa lettre sur Saint-Aignan et Attila. Pour moi, je suis, depuis le 3, sans bagages, c'est-à-dire sans chemises, sans vêtements de rechange ; tout a été pris. »

De Saint-Cyr, le 15e corps continua, les jours suivants, ses marches forcées sur la Ferté-Saint-Aubin, et, de là, sur Salbris et Vierzon, où nous allons bientôt retrouver notre 1er bataillon.

C'est à la suite des divers combats que nous avons essayé de décrire, que la Délégation de Tours, renonçant à faire marcher l'armée de la Loire sur Paris, forma le projet d'envoyer le général Bourbaki avec une partie de cette armée au secours de Belfort, qui opposait une résistance héroïque à l'ennemi.

Après avoir commis la faute d'éparpiller les corps d'armée sur une grande ligne et d'accepter la bataille en dehors des fortifications établies autour d'Orléans, où malheureusement d'Aurelle avait perdu un temps si précieux avant l'arrivée du prince

Frédéric-Charles, on envoyait une jeune armée mal équipée dans les neiges de l'Est, au lieu de la renforcer et d'essayer de marcher encore une fois sur Paris.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

2me PARTIE

# DANS L'EST

## A L'ITALIE

Io vidi già cavalier muover campo
E cominciare stormo (1), e far lor mostra,
E talvolta partir per loro scampo :
Corridor vidi per la terra vostra,
O Aretini, e vidi gir gualdane,
Ferir torneamenti, e correr giostra,
Quando con trombe e quando con campane,
Con tamburi e con cenni di castella,
E con cose nostrali e con istrane :
Nè già con si diversa cennamella
Cavalier vidi muover nè pedoni
Nè nave a segno di terra o di stella.

(DANTE, chant XXII.)

(1) De l'allemand : STURMS (attaque).

J'ai vu des cavaliers s'ébranler dans la plaine,
Engager la bataille et courir hors d'haleine
Ou bien battre en retraite et fuir souvente fois.
Habitants d'Arezzo, j'ai vu sur votre terre
Fondre les ravageurs avec leur cri de guerre,
J'ai vu les chevaliers, leurs joûtes, leurs tournois,
Au bruit du tambourin, du clairon, de la cloche,
Aux signaux des Castels, portés de proche en [proche,
Mille instruments mêlant leur formidable accord,
Mais de fifres pareils, jamais les sons étranges
D'hommes et de chevaux n'ont pressé les pha- [langes
Ni la nef éclairée ou du ciel ou du port.

(Traduction de LOUIS RATISBONNE, couronnée par l'Académie française).

En quelques coups de sa forte brosse, le divin Alighieri dépeint en caractères de feu les horreurs de l'invasion : uhlans et francs-tireurs, landwer, landsturm, les fourrageurs ennemis et la chevalerie française. Il nous fait voir les signaux de l'ennemi et les feux de bivouac ; les fifres bizarres de l'infanterie allemande et les sifflets des chefs.

En douze lignes, tout le hideux cortége de la guerre passe sous nos yeux ; et, cependant, ce sombre tableau n'est rien à côté de ces méchants démons, que le poète vient de voir armés des redoutables harpons, avec lesquels ils précipitent les damnés dans le lac de poix bouillante du cinquième cercle de l'enfer.

Dante frémit d'horreur et de crainte ; mais, Virgile, son guide, le rassure et apprivoise les démons. Tout deux continuent leur route sur la digue du lac, protégés par les dix diables commandés par Barbariccia, leur chef ; chemin faisant, il compte et nomme ceux qui forment son hideux cortége. « Nous cheminions, dit-il, avec les dix démons. »

Ahi ! fiera compagnìa !

. . . . . . . . . . . . . . . . .

Hugo, lui qui, seul, maintenant, sait parfois rugir comme Alighieri, dit qu'ils n'étaient que sept :

Sept ! Le chiffre du mal, le nombre où Dieu ramène,
Comme en un vil cachot, toute la faute humaine.
Sept princes : Wurtemberg et Mecklembourg, Nassau,
Saxe, Bade, Bavière et Prusse, affreux réseau,

poussant devant eux 800,000 hommes pendant la guerre, et, plus tard, au mois de mars, *un million de vainqueurs.* Oui ! un million d'hommes ! pauvre France désarmée ! pour que tu dises : Assez !

Et c'est pour avoir galvanisé et ressuscité ta sœur endormie, avoir redit avec ces vieux Gaulois du Piémont, nos frères (1), à Lazare : « lève-toi ! et sors du tombeau, » qu'il a fallu livrer à l'ennemi la patrie de Jeanne et de Kléber ! Dante ! mon poète, dresse-toi sur ta tombe et regarde ta patrie, libre et heureuse des Alpes jusqu'à la mer !

(1) Les Piémontais sont d'origine gauloise. Compagnons de Brennus, en revenant de Rome, ils s'établirent et se maintinrent sur les rives de l'Eridan, dont ils sont encore les maîtres.

(Voir Henri Martin, *Histoire de France.*)

Loin d'elle, la France, sa sœur, est muette et mutilée. La grande vaincue n'ose plus montrer à l'Europe cette armée, qui passait naguère superbe et radieuse sous tes arcs de triomphe. Immortel Gibelin ! plus grand qu'Homère, plus fort que Virgile ! que n'ai-je ton souffle puissant pour crier à l'Italie l'imprécation dont je cherche les mots dans l'ombre, dont j'épelle les lettres, dans le silence, depuis bientôt quatre ans.

Une imprécation ! et pourquoi ?

La prière sied mieux aux vaincus !

Brune Italie ! *Alma parens !* pardonne à la douleur ces paroles amères.

Rome n'est plus « l'objet de notre ressentiment. » La France ne veut plus lutter contre l'ombre des vieux Romains que son bras a fait sortir de leurs tombeaux. Elle n'est plus la première par la force, mais elle est toujours le progrès, la lumière. Ne crains pas qu'elle soit comme la Sirène, dont la voix charme et perd les matelots qui naviguent près des écueils de la mer Thyrénéenne.

Elle a, tu le sais, la grâce et l'esprit d'Athènes, et cent fois le courage de Sparte. Que n'a-t-elle aussi la ruse et la patience du Germain !

Puisque, désormais, aucune de vous n'est assez forte pour marcher seule au milieu des nations jalouses, pourquoi tardes-tu à sourire à la Gaule ? Heureuse Italie ?

Jusqu'au jour de ta délivrance, son cœur et son épée ont lutté pour toi sans trève. Elle souriait en voyant ton rude cavalier chausser fièrement la botte italienne et ceindre la couronne des rois lombards. . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Ils ne sont plus les zouaves de Palestro ! les frères d'armes de ton vaillant caporal ; ni ces grenadiers épiques de Magenta ; ni ces Allobroges, dont le sang a rougi la colline de Saint-Martin (1).

(1) Bataille de Solférino.

Mais leurs fantômes reviennent, dit-on, la nuit, sanglants et désolés, sur les murs du Quirinal . . . . . . . . .

Le prince, alors, la main sur son front, voit ces ombres plus grandes que celles des Romains, et il ne cherche pas, heureux présage, à les chasser de son souvenir.

Mânes glorieux, martyrs de l'Italie, qui tressiez une couronne en roulant des tonnerres ! passez ! passez sans cesse sous ses yeux, et rendez-nous nos frères.

## CHAPITRE PREMIER

**Nos francs-tireurs. — Leur formation. — Départ pour l'armée des Vosges. — Ricciotti les prend dans sa 4e brigade. — Première entrée des Prussiens à Dijon. — Châtillon-sur-Seine.**

L'audace des éclaireurs prussiens, s'emparant de Nancy, de Réthel et de toutes les villes ouvertes, le pistolet au poing, sans la moindre résistance, et, plus tard, s'avançant hardiment au cœur de la France, le cigare aux lèvres et un carreau de vitre dans l'arcade sourcillière, avait fait courir dans les veines de toute la jeunesse française un frémissement de honte et de colère. Celle de notre pays, qui suivait avec une anxiété fiévreuse les phases de cette terrible guerre, appelait de ses vœux les plus ardents la création d'un corps d'éclaireurs à opposer à ces espions à cheval.

Sur tous les points de la France s'organisaient des corps de francs-tireurs, qui devaient servir d'éclaireurs aux différents corps d'armée et entraver les courses audacieuses des uhlans, dont l'organisation était si parfaite.

Dans les premiers jours de septembre, un journaliste français, M. Rocher, revenant d'Italie, traversa Chambéry, annonçant l'arrivée de 50,000 volontaires italiens. Il se trouva dans la jeunesse,

qui entendit pendant une heure ses ardentes et patriotiques paroles près de la gare, plus d'un brave cœur pour l'applaudir et signer immédiatement un engagement volontaire.

De ce nombre, furent MM. Michard, Carret, etc.

Nous avons vu, au commencement de ce récit, leur ardeur et leur patriotisme exalté par la capitulation de Sédan, qu'il est impossible d'étudier sérieusement à cette place.

Nous avons assisté à leur emprisonnement intempestif et à leur délivrance.

Nous allons essayer de les suivre maintenant sur les champs de bataille de la Bourgogne avec leurs compagnons d'armes des deux Savoie.

Liées d'une manière indissoluble depuis neuf siècles, elles n'en feront jamais qu'une pour nous dans ce travail.

Autour de ces deux chefs, dont l'audace séduisait une partie de la jeunesse de Chambéry, ne tardèrent pas à se grouper quelques volontaires.

Dans notre ville, on pouvait remarquer, au premier rang, M. Challier Jérôme, tombé à Messigny sous les balles du 61e poméranien, MM. Chapperon, Burdin, Dollin, Perrot, Michard cadet, le sergent Bollon, tué dans l'usine Boagy, de Somano, Denis, le brave et intelligent Gentil-Morin.

Parmi les jeunes gens d'Aix, on comptait aussi plus d'un nom cher à la Savoie, tels que ceux de MM. Gaillard, Bolliet, Berthier, dont les frères servaient déjà dans les rangs de la cavalerie ou de la mobile. Albertville était représenté par le capitaine Bailly ; Moûtiers, par le lieutenant Cane.

Comment nommer ici tous les membres de cette compagnie franche, qui avait inscrit sur son fanion cette simple devise : « Vivre libres ou mourir ! »

Bientôt les enrôlements se firent par centaines, mais on fut obligé d'éliminer les jeunes gens appartenant à la mobile, aux mobilisés, ainsi que ceux qui étaient trop jeunes et trop délicats pour supporter les fatigues de la guerre. Des souscriptions s'ouvrirent pour l'équipement de ces volontaires, qui prirent le nom de *Chasseurs des Alpes.* Elles eurent un succès énorme ; le dévouement de ceux qui devaient partir appelait la générosité de ceux qui restaient ; elle ne leur fit pas défaut. Le maire de Chambéry, M. J.-J. Python, secondait ce mouvement généreux de tous les moyens dont il disposait. Un grand nombre de ces jeunes volontaires s'équipa à ses frais. L'uniforme était d'un goût sévère : pantalon gris, vareuse bleu sombre, manteau brun, chapeau de feutre noir orné d'une plume de coq. Cette compagnie, indépendante au moment de sa formation, procéda à la nomination de ses chefs par voie d'élection. Elle choisit pour capitaines : MM. Michard et Carret ; MM. Bailly, lieutenant, et Gaillard, sergent-major. Comme elle devait grossir les rangs des volontaires garibaldiens, et qu'au fond du cœur une secrète espérance nous faisait encore croire à l'intervention de l'Italie, elle choisit la manœuvre italienne connue de quelques-uns de ses membres. Chaque groupe de quatre hommes était commandé par un caporal. Une triade de quatre hommes (douze hommes) était sous les ordres d'un sergent. Ces chefs, hommes résolus et intelligents, montrèrent

plus tard une grande initiative. La solde était fixée à 1 fr. 50 cent. par jour ; les officiers abandonnèrent généreusement à la caisse de la compagnie le montant des sommes qui leur étaient allouées pour leur entrée en campagne.

Après avoir essuyé plus d'un refus, le commandant put enfin obtenir, de l'état-major de la garde nationale de Lyon, les chassepots du bataillon de Vaise, qu'on désarma dans ce but, et, comme on le verra, on n'eut pas lieu de s'en repentir.

Dans leur impatience, nos volontaires devancèrent l'armée de Garibaldi et partirent de Chambéry le 1er octobre, parfaitement armés et équipés. Le premier détachement, composé de quatre-vingt-quatre hommes, suivi bientôt de dix-sept autres, se rendit directement dans les Vosges (1).

La retraite du général Cambriels était une véritable déroute, au moment où nos volontaires vinrent lui offrir leurs services.

Le 12 octobre, à Remiremont, il utilisa leur bonne volonté en les chargeant de couvrir sa retraite et d'attendre l'avant-garde de l'armée ennemie sur la route de Saint-Nabord. « Pour leur début, nos hommes, dit M. Michard, recevaient la consigne de se faire tous tuer, s'il le fallait, pour gagner douze heures afin de pouvoir rallier et faire

(1) Pendant toute la guerre, le comité de Chambéry enrôla et équipa 178 hommes pour combler les vides faits par la mort et les maladies. Le caractère savoyard, fier et surtout constant dans l'adversité, ne se démentit pas un seul instant jusqu'à la fin de la guerre.

replier cette malheureuse armée, si éprouvée et si démoralisée. » Cette invitation était de nature à calmer l'ardeur de néophytes moins bien trempés. La compagnie toute entière, fière de cette mission périlleuse, qui prouvait le cas qu'on faisait d'elle, l'accepta gaîment et partit en chantant l'hymne patriotique : *Mourir pour la patrie.* Cet air populaire, dont on a tant abusé dans nos rues, était, cette fois, pris au sérieux.

Le lendemain, 13, les chasseurs des Alpes reçurent, pour la première fois, le baptême du feu et se battirent contre l'avant-garde prussienne, à qui ils tuèrent plusieurs hommes et quelques chevaux, sans éprouver de pertes. Ils firent aussi un prisonnier à l'ennemi.

Grâce à cette escarmouche, ils retardèrent de 30 heures la marche de l'avant-garde de l'ennemi. C'était plus qu'on ne leur avait demandé ; bientôt, notre compagnie, apprenant l'arrivée de Garibaldi à Dôle, voulut aller le rejoindre. En passant à Belfort, son capitaine fut arrêté par les ordres du général Crouzat, à qui il avait refusé de remettre son prisonnier, qu'il tenait à conserver. Sur les instances du préfet de Chambéry et du général Cambriels, le capitaine fut bientôt mis en liberté par le général Crouzat ; ce dernier le félicita en même temps du succès obtenu à Saint-Nabord, et télégraphia ses excuses au préfet de Chambéry, en ajoutant que M. Michard était un brave cœur et un galant homme (1).

(1) Voir la dépêche télégraphique insérée dans tous les journaux de Chambéry.

Le capitaine Michard se hâta de rejoindre sa compagnie à Court-les-Dames, où elle attendait l'issue du procès de son chef.

Le 10 novembre, arrivée à Dôle, elle fut incorporée à l'armée des Vosges, où elle fit partie de la 4e brigade, commandée par le brave Ricciotti. Cette petite, mais solide brigade, était vraiment l'élite de l'armée garibaldienne. Nos francs-tireurs, plus d'une fois lancés en enfants perdus au milieu des colonnes ennemies, servirent presque toujours d'avant-garde à Garibaldi. Malgré le peu de développement de notre cadre, puisque la brigade Ricciotti a partagé longtemps les fatigues de nos compatriotes, nous pensons être agréable au lecteur en lui faisant connaître sommairement les éléments qui la composaient. Son effectif, augmenté plus tard de la compagnie des *Chasseurs du Mont-Blanc*, dont nous signalerons bientôt l'arrivée, était, le 14 novembre, de 655 hommes, savoir :

| | |
|---|---|
| Les chasseurs des Alpes, capitaine Michard. | 100 hommes |
| Les francs-tireurs dauphinois, cap. Rostaing. | 100 — |
| Les francs-tireurs des Vosges, cap. Velker. | 90 — |
| Les francs-tireurs dôlois, cap. Habert.... | 45 — |
| Les éclaireurs du Doubs, lieutenant Begey. | 40 — |
| Les chasseurs du Hâvre, cap. Damone..... | 100 — |
| Le bataillon Nicolaï, commandant Nicolaï.. | 180 — |
| Total.............. | 655 hommes |

Ajoutons à ce nombre quelques éclaireurs à cheval, sous les ordres du lieutenant Radowitz. Ces compagnies, toutes composées d'éléments français,

étant arrivées à Dôle les dernières, avaient été désignées pour former la 4e brigade. Ricciotti, en les choisissant, n'avait pas eu la main trop malheureuse.

Après la prise d'Orléans, l'ennemi, se dirigeant sur Nevers, menaçait Lyon. L'armée des Vosges reçut alors l'ordre de défendre les défilés du Morvan, et nous allons bientôt la voir se cantonner à Autun.

Toute démoralisée qu'elle est, la petite armée de Cambriels bat l'ennemi à Châtillon-le-Duc, le 22 et le 23 octobre.

D'après les historiens allemands et français, Garibaldi, observé à Dôle par la brigade de cavalerie Laroche, commet la faute de ne pas marcher au canon, sous le prétexte que les ponts les plus rapprochés de Dôle sont détruits. Il ignorait, sans doute, qu'il lui restait, à un demi-mille en aval de Pontailles, un pont de pierre en bon état.

Malgré la perte de cette bataille, qui dura depuis onze heures du matin jusqu'à la nuit, les Prussiens continuèrent leur mouvement offensif. Après cette victoire, devant un ennemi toujours supérieur en nombre, Cambriels est incapable de prendre l'offensive. Les corps d'armée, sous les ordres de Garibaldi et des colonels Lavalle et Fauconnet, sont malheureusement trop éloignés les uns des autres, au lieu d'être sous le commandement direct et unique d'un seul chef. Aussi, les voit-on opérer d'une manière indépendante.

Lavalle, battu le premier à Essertenne, se replie vers le Sud ; attaqué une seconde fois, le 28, à Talmay, il résiste cette fois plus énergiquement, quoique privé d'artillerie.

Dans sa retraite, au lieu de s'arrêter à Auxonne, place forte de troisième ordre, trop négligée jusqu'à présent, d'où il aurait pu porter secours à Dijon, il se retire à la hâte sur Beaune, au risque de se faire accuser de trahison. Le conseil de guerre de Lyon, devant lequel il a comparu, l'a acquitté.

Garibaldi, de l'aveu des Allemands, retenu par des démonstrations offensives faites par l'ennemi, près de Bourboillon, concentre ses troupes dans le bois de La Serre et ne peut ainsi venir au secours du colonel Lavalle. Werder, débarrassé de l'armée de Cambriels, des troupes du colonel Lavalle qu'il vient de battre, redoutant peu la jeune armée des Vosges à peine formée, et qu'il tient, du reste, en échec, se décide à faire marcher sur Dijon les troupes de Keller, du prince de Bade, la brigade de cavalerie Laroche et trente-six pièces de canon. L'héroïque ville de Dijon, dont le comité vient d'armer dix mille hommes, n'a pour se défendre que les quatre mille soldats de sa garde nationale et les trois mille hommes du colonel Fauconnet, qu'elle vient d'appeler à la hâte. Bientôt une fausse dépêche, ainsi conçue, annonçait à Dijon l'arrivée de Garibaldi :

« Ne craignez rien, je tiens l'ennemi en échec, et
« tant que je serai ici vous ne serez pas in-
« quiétés. »

Garibaldi ne devait pas arriver, car il proposait, au même moment, à Cambriels, d'attaquer le déta-

chement laissé sur les derrières, à Gray, par Werder. Ce plan, d'après les autorités militaires les plus compétentes, paraissait admirablement conçu; il consistait à battre le général de Beyer isolément, à attaquer Werder à Vesoul, privé alors de la moitié de ses forces ; un succès obligeait ce dernier à une retraite sur Epinal et sur Strasbourg. Cette manœuvre ne fut pas tentée, et de Beyer et le prince de Saxe se mirent en marche sur Dijon, chacun de leur côté.

Le 28, une seconde dépêche, aussi énervante que la première, annonçait l'arrivée de 30,000 Prussiens.

Les fusils de la garde nationale furent alors expédiés à Beaune et ne revinrent à Dijon, avec les munitions, que le 30, au moment où l'ennemi commençait l'attaque de la ville du côté de l'Est.

Le colonel Fauconnet, qui avait bravement répondu à l'appel des Dijonnais, établit ses 3,000 hommes à Varois, Pouilly, Saint-Appollinaire, Quétigny et Mérande, appuyés par les 4,000 gardes nationaux de Dijon, réarmés à la hâte. Ces troupes opposèrent jusqu'à la nuit une énergique résistance, malgré la perte de leur chef, tué vers deux heures de l'après-midi. La garde nationale montra dans cette journée, en défendant ses foyers, la solidité et le courage que l'on est en droit d'exiger seulement des vieilles troupes. Le chiffre de ses pertes : 42 combattants, tous citoyens de Dijon, tués ou morts de leurs blessures, est plus éloquent qu'un long dithyrambe.

La résistance dura jusqu'à la nuit ; elle fut même continuée deux heures après la capitulation par les

volontaires libres du Rhône (capitaines Merle et Jolly). Cette compagnie, réduite à 13 hommes, ne quitta le cimetière qu'après avoir brûlé sa dernière cartouche. Après une lutte acharnée sur tous les points, qui excite l'admiration des historiens allemand et suisse, Blume et Rustow, la ville brûlant déjà sur plusieurs points, et les renforts attendus de Dôle et d'Auxonne n'arrivant pas, le maire et les adjoints signèrent, dans la soirée, avec le prince Guillaume de Saxe, une convention par laquelle la ville de Dijon s'engageait à verser une *caution* de 500,000 francs, à désarmer la garde nationale et à pourvoir à l'entretien des troupes allemandes.

L'amertume de cette capitulation, devenue nécessaire, était adoucie par les termes de la proclamation adressée à ses concitoyens par le courageux maire de Dijon, M. Dubois :

« Citoyens, leur disait-il, la ville a hissé le drapeau parlementaire. Elle ne veut ni ne doit continuer une lutte stérile.

« Vous avez déployé dans la défense un courage qui vous honore.

« Comprimez votre douleur, sauvez par votre héroïque abnégation la vieille cité bourguignonne ; renoncez à vos armes ; les porter seraient exposer la ville au plus grand désastre ; faites-lui ce sacrifice et vous resterez, croyez-le bien, aussi grands dans l'adversité que dans la victoire. »

Le chiffre des morts, dans les rangs de la garde nationale et des troupes commandées par le baron

Fauconnet, s'élevait à 150, et le nombre des blessés à 200. Un grand nombre de ces derniers succombèrent à la suite de leurs blessures. Les pertes de l'ennemi étaient plus considérables.

Après cette résistance désespérée de la part d'une ville dépourvue de fortifications, les Prussiens ne se sentirent jamais rassurés au milieu d'une population aussi virile. Aussi, ils emmenèrent en Prusse vingt des notables de la ville de Dijon, à titre d'ôtages, ainsi que le préfet, M. d'Azincourt, qui avait fait vaillamment son devoir. Cette belle résistance devait influer plus tard sur les déterminations de Garibaldi et le décider à attaquer seul Dijon avec sa petite armée, après la victoire de Lanthenay, sans attendre l'arrivée de la division Cremer.

Comptant sur le concours de la garde nationale désarmée, nous le verrons bientôt venir se heurter inutilement aux portes de Dijon. Peut-être voulait-il racheter à tout prix la faute qu'il commit le 30 octobre de ne pas marcher au canon et d'engager la lutte avec le prince de Bade avant sa jonction avec Keller.

Le défaut d'entente entre Lavalle, l'infortuné Fauconnet et Garibaldi livra Dijon à l'ennemi. Dijon qui, par son héroïsme, aurait mérité d'être préservé de l'invasion allemande.

Sur ces entrefaites, Orléans, comme on l'a vu, venait de tomber pour la première fois entre les mains de l'ennemi, qui se dirigeait sur Nevers et menaçait Lyon.

Les troupes du général Crouzat, de Besançon, furent dirigées sur l'armée de la Loire. Garibaldi

restait isolé sur les bords de l'Oignon, où sa position était fort dangereuse, en face d'un ennemi victorieux et supérieur en nombre, qui pouvait facilement l'envelopper. Le Creuzot, transformé en arsenal, était désormais à découvert et à la merci des Prussiens, aussi Garibaldi reçut-il bientôt l'ordre d'aller défendre les défilés du Morvan.

L'ennemi occupant Dijon, pour se rendre à son nouveau quartier-général d'Autun, la petite armée garibaldienne fut obligée de faire rapidement un long détour par Lons-le-Saulnier, Châlons, Chagny. Elle arriva à Autun le 12 novembre, après 26 heures de trajet en chemin de fer. Le 17, la petite colonne commandée par Ricciotti, sous le titre un peu prétentieux, pour le moment, de 4e brigade, devant éclairer la marche de l'armée garibaldienne, se mit en route pour Semur, où elle arrivait à cinq heures du soir. De là, elle continua sa route pour Montbard. Le lendemain, 18, elle atteignit Coulmiers-le-Sec. Le gros de la colonne (Isère et Savoie) s'y installa pendant que la compagnie des Vosges se cantonnait à Nelle, les francs-tireurs dôlois au chemin d'Aisey, et les éclaireurs du Doubs sur la route d'Avallon ; en tout 400 hommes. On approchait de l'ennemi, qui était en force à quelques heures de distance ; on redoublait de surveillance. A Loignes, sur la gauche, les espions signalaient une colonne de 4,000 hommes. A Châtillon-sur-Seine, 1,000 hommes de la landwer et deux escadrons de cavalerie ; d'après les rapports ou les bruits qui circulaient, cette ville attendait dans la journée de nouvelles troupes venant de Chaumont. Dans la soirée, les éclaireurs

apportent de sérieux renseignements sur les troupes ennemies. Une marche en avant et de nuit pour tenter une surprise est décidée. A minuit, chaque compagnie, rappelée sans bruit, rejoint la colonne, et, par une fine pluie, se met en marche pour Châtillon. Dans la journée, les avant-postes avaient eu soin de retenir tous les piétons et toutes les voitures qui se dirigeaient sur Châtillon, où ils auraient pu donner l'éveil et annoncer la présence des francs-tireurs. Pendant la marche de nuit, même précaution ; à cinq heures du matin, on fait halte, les couvertures sont roulées en un clin-d'œil et les chassepots inspectés et chargés. Les compagnies s'espacent en tirailleurs sur les deux côtés de la route, la colonne continue à s'avancer dans le plus grand silence. Il était à peine jour, six heures et demie, quand elle arriva devant les murs du parc, à l'embranchement des routes. Les chasseurs des Alpes, qui forment l'avant-garde de la colonne, poursuivent leur marche par la route de Montbard. Ils reçoivent la périlleuse mission d'enlever le poste prussien qui garde l'entrée du pont; tout le succès de l'entreprise dépend de cette première attaque ; ils devront ensuite s'emparer de l'hôtel de la Côte-d'Or, où se trouve logé le corps d'officiers. Après avoir reçu les instructions de Ricciotti, le capitaine Michard abandonna la grande route et fit passer sa compagnie par un petit chemin latéral. Arrivé près du pont de la Seine, il fit arrêter ses hommes et leur donna à voix basse l'ordre de dissimuler leur présence en se cachant derrière les talus du chemin. Pour éviter d'éveiller l'attention de la sentinelle, il

descendit sans bruit dans le lit de la rivière, accompagné par cinq chasseurs seulement. Ces six hommes traversèrent la rivière et un autre cours d'eau à gué et parvinrent ainsi à surprendre le factionnaire, qui s'enfuit en lâchant son coup de fusil ; l'arme, mouillée sans doute par la pluie, ne partit pas, le chassepot du capitaine, trempé aussi par l'eau de la Seine, eut le même sort.

Avant de s'élancer à la poursuite de la sentinelle, qui prit sa course vèrs l'intérieur de la ville, le capitaine sonna rapidement la charge avec son cor de chasse, dont les chasseurs des Alpes attendaient le signal derrière le pont. Il rejoignirent leur commandant au pas de course ; ce dernier, guidé par la sentinelle qu'il n'a pas perdu de vue, arrive en même temps qu'elle à la porte de l'hôtel de la Côte-d'Or, dont les portes sont enfoncées. Au moment où nos chasseurs ébranlaient la porte d'une chambre où s'étaient barricadés les officiers prussiens, surpris en caleçon, le capitaine Michard reçut à bout portant deux coups de revolver qui ne firent que brûler sa barbe du côté droit ; il saisit le poignet de celui qui faisait feu sur lui et le désarma ; c'était le chirurgien-major du bataillon, qui respectait à la manière prussienne les statuts de la société internationale. M. Michard nous a avoué avoir résisté à une furieuse démangeaison de lui appliquer la loi du talion.

Nous nous demandons ce qu'auraient fait en pareil cas messieurs les Allemands ? Tandis que nos chasseurs accomplissaient si heureusement et sans perdre un homme leur périlleuse mission, le reste

de la troupe, tournant les murs du parc, était arrivé dans une des principales rues de la ville, par la route de Tonnerre : les Dauphinois en tête, suivis par les francs-tireurs des Vosges ; les chasseurs du Hâvre et une partie du bataillon Nicolaï. Les deux colonnes d'attaque formaient un effectif de 400 hommes. Elles entrèrent en ville sans aucune résistance. Déployées en tirailleurs de chaque côté de la rue de Chamont, elles avancèrent lentement et sans bruit ; la rue était déserte. Quand la tête de la colonne fut arrivée en face de l'hôtel-de-ville, quelques coups de feu donnèrent le signal de l'attaque générale. Le siége de chaque maison commença aussitôt ; on brise les portes qui ne s'ouvrent pas assez vite ; les Prussiens sont partout surpris dans un négligé matinal. De nombreux prisonniers tombent au pouvoir des francs-tireurs. On lutte à la baïonnette dans les maisons, dans les escaliers ; quelques braves tombent du côté des assaillants. La fusillade a prévenu l'ennemi, qui revient de sa surprise et se concentre à l'hôtel-de-ville, d'où part bientôt un feu nourri, mais heureusement mal dirigé. Après une heure et demie d'une lutte acharnée, on renonce à prendre l'hôtel-de-ville d'assaut. L'ennemi, de son côté, se replie sur la route de Chaumont.

Revenons à la compagnie de Chasseurs des Alpes. Elle avait rejoint la colonne, ramenant avec elle le corps d'officiers et de nombreux prisonniers. Parmi les dépouilles enlevées par nos Savoyards, se trouvaient le casque d'un général tombé sous la balle d'un franc-tireur et l'épée du colonel faisant fonction de préfet. Cette épée est encore entre les mains de

M. Michard ; nous avons lu, sur le pommeau de cette arme, cette devise : *Cuique suum.*

Résumons nos pertes dans cette lutte : 6 morts et 10 blessés ; celles de l'ennemi étaient bien autrement considérables : environ 150 morts ou blessés, parmi lesquels un général, un colonel, deux commandants et un grand nombre d'officiers.

La petite colonne ramenait avec elle 167 prisonniers, parmi lesquels se trouvaient les 13 officiers (1) de l'hôtel de la Côte-d'Or, 82 chevaux sellés et équipés, 6 voitures de bagages et munitions, une collection complète de fusils, sabres et casques, dont on peut voir une partie au musée de Chambéry (2).

Le général Werder, écumant de rage, disait, quelques jours après cette affaire, que cette troupe de Châtillon avait mérité son sort pour n'avoir pas su se garder.

Maintenant que nous connaissons les résultats précis de cette expédition, donnons un petit échantillon de la véracité des dépêches prussiennes, qui est encore distancée par l'exagération de la télégraphie de Tours :

(1) L'historien allemand n'en compte que onze, sans doute à cause des chirurgiens, qui devaient être rendus à la liberté.

(2) La place naturelle de ces trophées, si rares et si précieux.

DÉPÊCHE DE BERLIN DU 22 NOVEMBRE

« Un bataillon de landwer et deux escadrons de hussards attaqués, le 19, dans Châtillon, se sont retirés à Château-Villain, avec une perte de 120 hommes et 70 chevaux (1). »

(La moitié de la vérité).

DÉPÊCHE FRANÇAISE

Tours, 20 novembre 1870, 2 h. 10 m.

*Intérieur à préfets.*

« A Châtillon-sur-Seine, 7 à 800 ennemis, surpris par Ricciotti Garibaldi, ont tous été mis hors de combat ou faits prisonniers. »

Victoire exagérée. — Renseignements insuffisants, puisque Berlin accuse un bataillon de landwer et deux escadrons de hussards.

Ecoutons maintenant le récit d'un historien allemand, qui, malgré l'anonyme qu'il garde, est réputé sérieux (2).

(1) Pour prouver à nos lecteurs combien les dépêches officielles prussiennes étaient exagérées à dessein pendant la guerre, nous allons laisser raconter à un historien prussien, connu à Berlin sous le nom de M.-A., les détails de l'affaire de Châtillon.

(2) *Histoire de la Guerre 70-71*, de M. M.-A., officier d'artillerie prussien.

« La 4e brigade des Garibaldiens, sous le commandement de Ricciotti en personne, réussit malheureusement, le 19 au matin, à surprendre dans Châtillon-sur-Seine un détachement de 4 compagnies du bataillon de la landwehr, Unna, stationnant en cet endroit pour assurer la route d'étapes de la 2e armée (celle de Frédéric-Charles), et auquel on avait adjoint 120 hommes du 5e régiment de réserve. Ce détachement était entré à Châtillon le 18 après midi, et, par un acte d'incompréhensible incurie, avait, le 19 au matin, avant la pointe du jour, fait rentrer toutes les gardes avancées. Peu après, les Garibaldiens avaient fait irruption et s'étaient répandus en toute tranquillité à peu près par toute la ville. Vers six heures et demie, les premiers coups de feu se firent entendre, et immédiatement toute la ville retentit d'un feu nourri.

« On bat la générale ; mais après quelques coups de tambour et quelques sonneries du clairon d'alarme, tout appel est étouffé ; tambours ou clairons sont tués ou faits prisonniers. Néanmoins, les troupes s'assemblent peu à peu et commencent une vive résistance. Mais les Français débouchent par trois colonnes et s'apprêtent à nous cerner. Devant la supériorité de l'ennemi, il fallait abandonner la ville en toute hâte, sous peine d'être prisonniers.

« On se retira sur Château-Villain. On rencontra sur la route 500 hommes de troupes de remplacement du 10e corps d'armée (infanterie, cavalerie et artillerie). Avec ce renfort, les restes du bataillon Unna revinrent contre Châtillon qui, sur ses entrefaites, avait été évacué par Ricciotti.

« En fouillant la ville, on fit encore sortir quelques isolés des cachettes où ils avaient été mis à l'abri, avec une *parfaite loyauté*, par les habitants qui les logeaient. La nuit, on bivouaqua dans les rues, et, vers deux heures du matin, on reçut de Château-Villain une nouvelle compagnie de renfort. Le matin, à la pointe du jour, des détachements garibaldiens se montrèrent de nouveau devant la ville ; mais ils furent, cette fois, si rudement accueillis qu'ils battirent aussitôt en retraite. Néanmoins, la garnison de Châtillon se retira de nouveau sur Château-Villain, dès qu'elle apprit d'une manière sûre l'approche de Ricciotti en personne. »

Et, pendant ce temps, Ricciotti se retirait avec ses prisonniers.

Quand, après avoir pansé nos plaies, on essayera d'écrire de sang-froid l'histoire de la campagne de 1870-1871 et que, pour donner une couleur officielle à ce lugubre récit, on citera les dépêches prussiennes et françaises, on aura vraiment de précieux documents à consulter ! Et quoi ? par un hardi coup de main, nos francs-tireurs, trouvant par hasard *vos guerriers* endormis, vous tuent ou vous blessent environ 150 hommes, vous enlèvent 167 prisonniers, 82 chevaux, vous n'osez pas avouer cette pécadille à la face de l'Europe, qui vous regarde ! Vous, qui emmenez nos légions livrées par centaines de mille ; vous, qui maltraitez et assassinez lâchement nos pauvres prisonniers lorsqu'ils ne peuvent fournir leur douloureuse étape ! Ah ! c'est que vous n'êtes pas encore bien rassurés après tant

de victoires ; vous craignez encore un retour de la fortune. Venez donc voir comment on traite ceux avec qui on se battait ce matin avec tant d'acharnement.

Nous voici de retour à Coulmiers-le-Sec ; les officiers allemands, gardés et ramenés par les Chasseurs des Alpes, marchent fièrement au milieu d'eux. Arrivés à Coulmiers, ils sont libres sur parole et peuvent aller prendre leur repas à l'hôtel ; les soldats prisonniers sont ravitaillés avant les vainqueurs. La gaîté et les franches allures de nos francs-tireurs, que le succès de la journée a mis en verve, ne les font en rien ressembler à ces buveurs de sang et à ces cannibales, dont les chefs allemands faisaient de si formidables tableaux à leurs soldats hébétés. Les Chasseurs des Alpes avaient trouvé, sur le général prussien tué par eux, des papiers de famille importants, une montre et des bijoux qu'ils avaient remis au colonel Ricciotti. On avait également trouvé des titres précieux sur le colonel tué par les autres compagnies. Le tout fut envoyé au prince Frédéric-Charles, avec une lettre où Ricciotti G., après avoir invoqué le droit des gens pour ses francs-tireurs munis de commissions régulières, menaçait les Prussiens de leur rendre dent pour dent, œil pour œil, s'ils continuaient à fusiller et à pendre les francs-tireurs qui tombaient entre leurs mains.

La garde nationale de Montbard emmena les prisonniers. Après une entrée triomphale et une charmante soirée passée le 21 dans cette ville, notre brigade revenait à Semur.

Pour compléter ce récit, voici l'*Ordre du jour* du général Garibaldi, affiché sur les murs d'Arnay-le-Duc le 21 novembre :

« Les francs-tireurs des Vosges, les Chasseurs de l'Isère, les Chasseurs des Alpes, le bataillon du Doubs et les Chasseurs du Hâvre, qui, sous la direction de Ricciotti Garibaldi, ont pris part à l'affaire de Châtillon, ont bien mérité de la République.

« Au nombre de 400, ils ont assailli environ 1,000 hommes ; ils les ont mis en déroute, leur ont fait 167 prisonniers, dont 13 officiers, leur ont pris 82 chevaux avec harnachement, quatre voitures d'armes et munitions et le char de la poste.

« Je ne parle pas des morts laissés sur le champ de bataille ; les nôtres n'ont eu que 6 morts et 12 blessés. J'attends les propositions du chef pour les promotions des officiers et miliciens qui se sont distingués dans cette brillante affaire.

« Je recommande les prisonniers à la générosité française, et j'avertis nos ennemis de ne point nous obliger à des représailles par des actes contraires au droit des gens.

« Arnay-le-Duc, 21 novembre 1870.

« G. GARIBALDI. »

Garibaldi, on le voit, n'exagère pas cette victoire. Il n'est pas resté le maître du champ de bataille ; en rédigeant sa proclamation, il lui est impossible de préciser le chiffre des morts. Le colonel Poullet,

dans la *Campagne de l'Est*, page 102, assure que l'ennemi eut, dans cette journée, 120 tués, dont un colonel faisant fonction de préfet, un commandant d'infanterie, et 8 à 10 officiers ; 167 hommes, dont 11 officiers, furent faits prisonniers ; plusieurs voitures et 82 chevaux furent pris.

Comme on l'a vu, les auteurs prussiens, plus véridiques que le télégraphe au service du roi Guillaume pendant la guerre, reconnaissent le complet succès de Ricciotti à Châtillon, tout en exagérant le nombre d'hommes qu'il conduisait dans cette surprise.

Ollivier Ordinaire, rivalisant d'ardeur avec Ricciotti, à la tête de 170 francs-tireurs, surprenait, le 25 novembre, à Auxon-sur-Aube, 300 Prussiens, leur tuait 60 hommes, en blessait la moitié de ce nombre, et ramenait 9 prisonniers et plusieurs voitures. De leur côté, les Francs-Comtois n'avaient que 5 hommes tués et 3 officiers blessés.

## CHAPITRE DEUXIÈME

**Lanthenay. — Attaque nocturne de Dijon par Garibaldi. — Combat de Pâques. — Autun. — Le colonel Chenet.**

Tandis que nos Chasseurs des Alpes débutaient dans l'Est par le hardi coup de main de Châtillon-sur-Seine, le général Crouzat, à la tête de son corps d'armée (notre 2e bataillon en faisait déjà partie), évacuait les positions qu'il occupait entre Verdun et Chagny, et commençait sa marche sur Gien, où il allait renforcer l'armée de la Loire.

Le tunnel de Chagny, qui devait sauter après le passage de son corps d'armée, fut épargné, heureusement pour nous, et Garibaldi se trouva à peu près seul à Autun avec son petit corps d'armée, composé alors d'environ 9,000 hommes, à faire face aux 50,000 de Werder, disséminés, il est vrai, sur un assez large espace. Les légions de mobilisés du Rhône et le bataillon des Pyrénées-Orientales, commandé par un chef distingué, le comte de Carayon-Latour, avec la batterie Armstrong de la 1re légion, étaient à peu près les seules forces que nous eussions en ligne dans l'Est, en ce moment, pour arrêter la marche de l'ennemi sur le Creuzot et sur Lyon. Le général Brissolles avait bien, il est vrai, son quartier-général à Lyon, où différents corps

étaient en formation ; mais aucun d'eux n'était prêt à entrer en campagne. Le Creuzot a dû son salut à la petite armée de Garibaldi ; Lyon doit en grande partie le sien à l'héroïque résistance, à Nuits, de ses mobilisés, des Girondins, et de Carayon-Latour. C'est avec ces troupes que Cremer livra les deux combats heureux de Nuits.

Au combat de Châteauneuf (3 décembre), son effectif s'était accru de 2 régiments de marche : le 32e et le 57e, de 2 batteries d'artillerie et de quelques compagnies de chasseurs volontaires du Rhône.

Il est évident que si Werder n'eût pas craint de s'aventurer jusqu'aux portes de Lyon, et de risquer ainsi de perdre sa base d'opérations, nous n'étions pas en mesure de lui résister plus longtemps en rase campagne, le lendemain de la bataille de Nuits. Les pertes qu'il éprouva de son côté et la résistance imprévue qu'il rencontra dans la Côte-d'Or, si justement nommée la *Côte-de-Fer,* le firent hésiter et reculer.

Revenons à Garibaldi et à nos francs-tireurs.

Le succès de la 4e brigade, à Châtillon-sur-Seine, le rend téméraire.

Il concentre son corps d'armée près de Dijon, à Prénoy, livre en personne bataille, à Lanthenay, où est son quartier-général, et forme l'audacieux projet de chasser Werder de Dijon, où ce dernier a cependant sous la main 24,000 hommes avec 50 pièces de canon.

Le lendemain de la bataille de Presnoy-Lanthenay, que nous allons décrire rapidement, avec l'aide

de MM. Thiébaud et Michard, si Cremer eût pu appuyer le mouvement en avant et l'attaque de Garibaldi, c'en était fait du corps d'armée de Werder.

L'histoire de cette triste campagne de l'Est a plus d'une page sombre, sur laquelle la lumière n'a pu encore se faire jour ; nous allons essayer de rétablir la vérité sur l'attaque infructueuse de Dijon. D'un côté, Bordone, chef d'état-major de Garibaldi, s'appuyant sur des documents quasi-officiels, accuse nettement Cremer d'avoir pris l'engagement formel d'attaquer, du côté de l'est, Dijon, à heure fixe.

Cette accusation est répétée d'une manière aussi précise par M. Edmond Thiébaud, officier d'ordonnance de Ricciotti, dans son *Histoire de la 4e brigade.* Les Garibaldiens, battus et repoussés à Dijon dans leur attaque de nuit, font entendre par sa voix d'amers reproches adressés à leurs frères d'armes, républicains comme eux.

Le 23 novembre, Cremer arrive à Beaune ; le 24, il envoie son chef d'état-major, le colonel Poullet, s'aboucher avec Garibaldi, qu'il rejoint à Lanthenay, le 25, à trois heures du matin. On convient de n'attaquer Dijon que le 30 seulement, sur l'observation du colonel Poullet, qui affirme, avec raison, que Cremer n'a sous ses ordres et sous la main que la 2e légion du Rhône et un bataillon de mobiles de la Gironde, en tout 3,500 hommes, sans artillerie. Le chef d'état-major de Cremer ajoute que la 1re légion, qui, seule pour le moment, est accompagnée d'une batterie Armstrong, se trouve en avant de Verdun, sur le Doubs, dans le département de

Saône-et-Loire. Il est impossible à cette troupe d'arriver sous Dijon avant le 30, même en faisant des étapes forcées.

On décide, suivant les assertions de l'officier d'ordonnance de Ricciotti, un mouvement combiné sur Dijon pour le lendemain soir. Remarquons, toutefois, que le colonel Poullet déclare avoir fait ses réserves et demandé de différer cette attaque jusqu'au 30.

Le 26, dès cinq heures du matin, la 1re brigade de l'armée des Vosges est en marche vers Lanthenay. où se trouve déjà Ricciotti, à la tête de sa 4e brigade, ainsi que la 2e et la 3e brigades. A neuf heures du matin, le canon grondait sur la droite. C'était celui du général Bossak-Hoké, dont les troupes se trouvaient engagées pour la deuxième fois avec les troupes de Werder ; sur la gauche, le bruit du canon, mêlé à celui de la fusillade, indique clairement que l'action devient générale.

Laissons la parole aux combattants, à MM. Thiébaud et Michard, dont nous avons le journal de marche sous les yeux :

« La 4e brigade, immédiatement rassemblée, enlève la côte au pas gymnastique et vient prendre position, pendant la lutte engagée par les 2e et 3e brigades, sur la gauche du village de Pâques.

« L'action a pris de grandes proportions ; l'ennemi, attaqué vigoureusement, paraît se replier sous le feu de notre artillerie. Le général Garibaldi commande en chef ; un obus a tué les deux chevaux qui traînent sa voiture ; on lui procure une

monture facile. Une partie de nos compagnies, déployée sur deux lignes de tirailleurs, va prendre position au centre, pendant qu'une colonne, directement sous le commandement du colonel Ricciotti, va occuper l'extrême droite. Les Chasseurs des Alpes, dit leur commandant, firent partie de cette colonne. Ce mouvement était extrêmement dangereux pour les hommes qui en étaient chargés ; tous les efforts de l'artillerie ennemie furent dirigés sur cette petite troupe, qui s'acquitta si bien de sa mission, que Ricciotti dit à son père : « Voyez, mon père, il n'y a « vraiment que mes Savoyards pour se battre ainsi ! »

Le général répondit : « Vive la Savoie ! Com-
« mandant Michard, vous écrirez à Chambéry que je
« suis content de vos hommes, et qu'ils ont bien
« mérité de la République. »

Reprenons le récit de M. Thiébaud :

« L'élan des troupes est alors remarquable, les Prussiens perdent visiblement du terrain ; ils se sont retirés derrière le village de Presnoy, d'où leurs batteries nous canonnent sans résultat. C'est alors qu'a lieu la remarquable et téméraire charge des trente-cinq chasseurs de la brigade Menotti. Le colonel Canzio s'est élancé à leur tête. Ils fondent sur les Prussiens, stupéfaits de tant d'audace ; les francs-tireurs les ont suivis à la baïonnette, et le village est enlevé en un instant. Dès lors la lutte s'est ralentie, l'ennemi est en pleine déroute, nos colonnes avancent rapidement et sans trouver de résistance.

« Les Prussiens se sont reformés sur la grande route, au bas de Darois; leur artillerie nous envoie encore quelques obus ; nos petites pièces de montagne, admirablement pointées, en ont bientôt raison.

« Pendant ce temps, notre droite a fait un rapide mouvement tournant pour couper la retraite, mais le terrain, complètement découvert, devait l'empêcher de réussir ; avant qu'il fut nuit, l'ennemi se retirait sur Dijon, sauvant ses canons, qu'une cavalerie plus nombreuse eut infailliblement fait tomber en notre pouvoir.

« La nuit arrivait rapidement, la pluie commençait à tomber ; nos colonnes se concentrent, les brigades se reforment, et à six heures toute notre petite armée est sur la route devant Darois ; elle compte environ sept mille hommes. (1)

« Les soldats sont harassés ; depuis le matin ils marchent dans les terres détrempées, l'estomac creux. Qu'importe, le général Garibaldi a promis d'attaquer Dijon à sept heures, il ne faillira pas à sa parole. L'heure approche, qu'on se presse. »

C'est là le point à éclaircir.

L'historien de la 4e brigade se laisse emporter par son enthousiasme pour le chef de la petite armée des Vosges, dont la témérité aurait dû être

(1) C'est avec ces forces que Garibaldi espère avoir raison des vingt-quatre mille hommes de Werder, qui, toujours bien informé, ne livre rien au hasard ; il compte, sans doute, sur le concours des Dijonnais, que nous savons désarmés.

couronnée d'un meilleur succès, jusqu'au point d'oublier la position de Cremer et les observations qu'il vient de faire entendre à Garibaldi par la bouche de son chef d'état-major, le colonel Poullet. Nous croyons, cependant, devoir tenir compte des assertions de ce dernier écrivain, aussi consciencieux que soldat dévoué à son pays.

Dans son histoire critique de la campagne de l'Est, M. Poullet, auquel nous avons demandé une franche explication sur ce point important, ne faillira pas au devoir de réfuter, avec plus de précision et avec des documents officiels, une accusation d'un caractère aussi grave.

Revenons encore une fois aux pages si émouvantes de M. Thiébaut :

« Le général Garibaldi s'occupe d'organiser sa colonne d'attaque ; la 4e brigade a l'honneur de marcher en tête.

« Les Savoyards et les Dôlois, en extrême avant-garde, puis les Dauphinois, les francs-tireurs des Vosges, les éclaireurs du Doubs et les chasseurs du Hâvre, forment la tête de colonne commandée par le colonel Ricciotti. Viennent ensuite les plus solides légions de la brigade Menotti ; puis les francs-tireurs de la 2e brigade. Les divers bataillons de la mobile forment l'arrière de la colonne. Les carabiniers génois et la légion Tanara suivent un moment un petit chemin sur la droite, pour venir plus loin rejoindre la tête de colonne. Les distances en tirailleurs sont prises sur les côtés de la

route, les officiers d'état-major ont donné l'ordre de combat. « On attaquera à la baïonnette, rien « qu'à la baïonnette. Défense expresse de tirer. » On se met en marche ; nous sommes éclairés sur la droite et sur la gauche par nos cavaliers, qui poussent leurs reconnaissances le plus avant possible.

« La nuit est obscure, on avance lentement, et sans bruit ; déjà nous avons parcouru trois kilomètres, lorsqu'il se produit en avant un brusque mouvement d'arrêt. La première sentinelle prussienne vient de lancer son *werda!* appuyé d'un coup de feu. « France ! » a répondu le capitaine Michard ; « A moi la Savoie ! »

« Et la tête de la colonne s'ébranle sous une grêle de balles.

« Je commandais l'extrême avant-garde, dit encore M. Michard. Il n'y avait pas plus de dix minutes que le combat était engagé, quand je fus atteint par une balle à deux centimètres de la tempe droite ; je tombais en criant : Vive la République! On me crut mort ; la colonne d'attaque s'arrêta. Quoique ma blessure fut grave et que je perdisse beaucoup de sang, mon évanouissement ne fut pas long.

« J'avais été relevé par mon frère Octave, qui m'avait couché sur ses genoux. Il continuait à faire feu sur l'ennemi. En reprenant mes sens, j'appliquais fortement un mouchoir sur ma blessure pour arrêter l'hémorragie ; je me relevais et lançais mes chasseurs en avant en leur criant : « Savoyards, en « avant ! Sachons mourir pour la République et pour « l'honneur de la Savoie. » Nous repartîmes au pas

de course ; mais je fus bientôt arrêté et renversé par six nouvelles blessures. Je dus quitter le champ de bataille, emporté par mon frère. Ricciotti prit le commandement des Chasseurs des Alpes. »

Ici s'arrête le journal de marche qui nous a servi de jalon dans ce récit.

Continuons-le, avec l'aide de M. Thiébaud :

« Une deuxième, une troisième décharge nous arrive, puis la fusillade crépite dans la nuit sans interruption. Quelques-uns des nôtres sont tombés, mais on avance toujours avec vigueur. Le brave Garibaldi est en avant avec ses fils, son chef d'état-major et ses officiers. Il a pris place dans une petite voiture de maraîcher traînée par ses Italiens dévoués. Il applaudit à l'élan de ses volontaires et soutient leur ardeur. Ne leur enseigne-t-il pas lui-même le mépris des balles ?

« Une immense lueur qui, dans la nuit très-noire, se reflète sur le ciel, nous indique comme un phare le point à atteindre ; c'est là qu'est Dijon. Nous approchons. Du courage ! En avant ! En avant ! Tout à coup, toute lueur a disparu, le ciel sombre se confond avec la terre, l'obscurité se fait impénétrable ; nous arrivons sous Talant, position avancée, qui a fait de ce petit village une forteresse naturelle qui commande l'entrée de Dijon.

« Devant nous, une ligne de feu a déchiré la nuit avec un horrible crépitement ; une grêle de projectiles a passé sur nos têtes ; nous sommes en face d'une batterie de mitrailleuses.

« L'obscurité a heureusement empêché la justesse du tir ; sans cela, que de ravages dans nos rangs !

« Mais un second éclair a brillé ! Toute la colonne, obéissant au même mouvement, s'est jetée à terre ; une fois encore l'ouragan de fer avait passé au-dessus de nous.

« On fut un moment avant de se remettre ; la colonne semblait avancer avec plus d'hésitation. Une certaine panique s'était emparée des derniers rangs ; les mobiles, rejetés dans les vignes, refusaient de marcher.

« C'est en vain que les tambours battent la charge. Dans le centre, il y eut aussi un instant de confusion : un certain nombre d'hommes avaient abandonné la route et escaladé le talus ; la nuit couvrait leur défaillance, la mitraille triomphait de leur amour-propre ; la colonne est rompue. Au même moment, une troisième fois, la flamme a brillé devant nous ; les hommes sont le ventre dans la boue, les projectiles arrivent par milliers avec des sifflements de mort ; bien des braves sont tombés dans nos rangs. Cette fois, le tir a baissé dans une proportion effrayante, qui achève le désordre de la gauche.

« Il faut en finir ! La tête de la colonne se redresse ; un même cri s'échappe de toutes les poitrines : En avant ! *Avanti ! Avanti !* répètent les carabiniers génois, et la position est enlevée avec un élan qui ressemble à de la rage. Encore un effort et nous sommes dans Dijon ; mais la colonne d'attaque se trouve réduite à quelques milliers de

combattants ; le plus grand nombre des hommes est resté en arrière; les officiers sont impuissants à les rallier.

« C'est alors que le général Garibaldi ordonne la retraite pour ne pas compromettre le salut de son armée. La tête de colonne se replie, reprenant la route qu'elle venait de franchir au prix de tant d'efforts et de rare bravoure. On se console en pensant que notre entrée à Dijon eût entraînée infailliblement notre perte. Le général Cremer nous avait imprudemment abandonnés ; il n'avait même pas tenté le facile succès que la vaillance de notre armée lui avait préparé. »

Le reproche qu'adresse M. Thiébaud au général Cremer est sérieux. Le même regret sort de la bouche du chef d'état-major de Garibaldi. Avant de condamner Cremer et son chef d'état-major, il faut examiner la position et compter les forces dont Cremer disposait le 26 novembre. On saura ainsi s'il est aussi coupable qu'il le paraît de n'avoir point exécuté le soi-disant mouvement combiné à Lanthenay. Cremer n'avait, nous le répétons, sous la main, au moment de la conférence, que 3,500 hommes, sans un seul canon. Le commandant Bourras, qui opère avec ses 1,500 hommes d'une façon indépendante, se trouve à une certaine distance (à Saint-Jean-de-Losne) et peu disposé à combiner ses efforts avec Garibaldi et Cremer. Ajoutons qu'il vient d'abandonner momentanément le corps qu'il

commande. En son absence, ses officiers hésitent et temporisent.

Quel est le général assez téméraire, assez fou pour lancer une première fois au feu ses troupes, dans un combat important, sans avoir concentré tout son monde et sans une seule pièce de canon? Beaune, où se trouve Cremer, est à deux étapes de Dijon ; en outre, pour attaquer Dijon par l'Est, comme il était convenu, il fallait faire un détour de 40 kilomètres, c'est-à-dire qu'on ne pouvait attaquer Dijon que le 28, et encore en se privant de l'appoint de la 1re légion. Pourquoi reprocher alors à Cremer d'avoir failli à sa parole? Nous ne croyons pas, pour notre part, à la mauvaise volonté de ce général, mais à l'impossibilité matérielle où il se trouvait de seconder le mouvement offensif de Garibaldi, dont il ignorait le succès à Lanthenay.

Si Cremer eût jalousé Garibaldi et médité de lui faire éprouver un échec, il ne lui eût pas envoyé son chef d'état-major pour concerter ses opérations avec lui ; il ne serait pas venu à son secours à Châteauneuf. Garibaldi, de son côté, ne l'eût pas félicité à cette occasion, comme le prouve la dépêche officielle de ce général, après le combat de Châteauneuf.

Cremer, avec ses 3,500 hommes, était dans l'impossibilité de soutenir le choc d'une partie de l'armée de Werder, et surtout de l'attaquer sans artillerie, puisque la 1re légion, arrivant de Verdun-sur-Doubs, ne le rejoignit que le 2 décembre. Est-ce à dire que Garibaldi soit à blâmer d'avoir attaqué Dijon ; au contraire, il a cru devoir profiter de

sa victoire sur Werder en le poursuivant, et il se serait emparé de Dijon sans la panique des mobiles qui faisaient partie de son corps d'armée.

Napoléon avait quelque peu raison de dire que le courage de deux heures du matin était le plus rare.

Le plus coupable des chefs de corps de l'Est nous paraît être, jusqu'à preuve contraire, le chef des francs-tireurs, Bourras, qui, par une étroitesse d'esprit des plus blâmables, refusa net à Garibaldi de coopérer avec lui. Ce même Bourras, après être convenu de seconder Cremer à Châteauneuf, emmena ses troupes d'un autre côté, à Nuits, et enleva à Cremer, au début de la bataille, par un ordre formel, les trois excellentes compagnies du brave Olsenski, commandant des francs-tireurs des Pyrénées-Orientales.

Ce jour-là, Bourras, qui n'était qu'à quatre lieues du champ de bataille, entendant le canon toute la journée, ne fit pas le moindre mouvement, en disant : « Je ne serais pas fâché que Cremer reçut sa « pile ! »

Si, pendant la bataille de Nuits, Bourras était tombé sur les derrières des Prussiens, ou s'était seulement rapproché du corps de Cremer, Werder était taillé en pièces, et au lieu d'abandonner le champ de bataille, où, après tout, l'avantage était de notre côté, nous aurions pu profiter de notre succès et marcher immédiatement sur Dijon, à la poursuite de Werder.

Nous ne faisons tomber sur Bourras une partie de la responsabilité de l'échec de Dijon, que pour

répondre aux reproches de Garibaldi. Cependant, après Autun, ce dernier n'a plus repris l'offensive, malgré la promesse formelle faite, au conseil de guerre à Châlon-sur-Saône, à Cremer et à Bressolles.

Nous sommes autorisés à affirmer que Cremer fit tous ses efforts pour obtenir l'appui de Bourras, qui persista à vouloir opérer seul (1), c'est-à-dire, à rester inactif depuis l'arrivée en Bourgogne de la division Cremer.

Les auteurs allemands les plus autorisés disent que ce défaut d'entente entre Garibaldi, Cremer et Bourras sauva seul Werder ; nous avons aussi plus d'une raison de le croire.

Tandis que nos mobiles, en proie à une panique incroyable, se retiraient en désordre au moment de compléter le succès de la journée, Werder faisait battre le rappel dans les rues de Dijon, et, fait insolite chez l'ennemi, officiers et soldats se précipitèrent en désordre dans les rues. Mais, bientôt, chaque régiment se réunit à son point de ralliement, et tous se dirigèrent avec assez d'ordre et d'ensemble, malgré l'obscurité, vers Saint-Appolinaire, à 4 kilomètres de Dijon, où il ne resta plus un seul Allemand.

De son côté, la petite armée des Vosges, fatiguée par le combat de la journée suivi d'une étape de 15 kilomètres, battait en retraite, dans un véritable désordre, sur Sombernon, par Plombières, Lanthenay-Ancey et Arnay-le-Duc.

(1) Voir la réponse évasive de ses officiers.

A quatre heures du matin, Werder et Keller reprenaient l'offensive.

Keller atteignait, le 27, à Pâques, l'arrière-garde (2e brigade), et ne parvenait à se rendre maître de ce hameau de Pâques (226 habitants) qu'après un sanglant combat, qui permit à la petite armée des Vosges de continuer sa retraite sur Autun.

Le lendemain, l'état-major prussien affichait sur les murs de Dijon ce qui suit :

« Dijon, 27 septembre 1870.

« Général Garibaldi a attaqué la ville de Dijon le 26 au soir, mais il a été repoussé. Le général Werder a repris l'offensive le 27, et, après un brillant combat, a enlevé la *ville de Pâques !* »

En même temps Werder télégraphiait à Berlin la dépêche suivante :

« Dijon, 27 novembre.

« Une reconnaissance faite le 26, a fait connaître que Garibaldi avait quitté Pâques, avec son corps d'armée, à l'entrée de la nuit ; les avant-postes du bataillon de fusiliers du 3e régiment, violemment attaqués, furent soutenus par le bataillon Unger, qui repoussa trois attaques à 50 pas. L'ennemi a fui en désordre, jetant ses bagages et ses armes. Aujourd'hui, 27, je me suis mis en marche pour attaquer avec trois brigades, et j'ai atteint, en tournant par Plombières, l'arrière-garde près de Pâques ; l'ennemi a perdu de 300 à 400 hommes, tant tués que blessés. Nos pertes, dans les deux journées, sont d'environ 50 hommes.

« Ricciotti Garibaldi doit avoir commandé le 26.

« Signé : Werder. »

Le colonel Chenet, à la tête de 1,000 hommes, défendit avec vigueur la position de Pâques, et ne perdit réellement que 45 hommes.

Werder, dans sa dépêche, a bien soin d'oublier son échec de Lanthenay, qui a cependant amené jusqu'aux portes de Dijon l'armée victorieuse de son adversaire, et d'exagérer nos pertes, suivant, cette fois comme toujours, l'invariable coutume de l'école allemande.

Ce jour-là, le colonel Chenet déploya une énergie et une habileté remarquables. La guérilla d'Orient, qui se battit sous ses ordres, ne céda le terrain à l'ennemi qu'après l'avoir disputé pied à pied, soutenu la 2e brigade et protégé la retraite de l'armée.

Que n'a-t-elle toujours montré, par la suite, les mêmes dispositions à servir la cause commune? Sans apporter à l'attaque ou à la défense de cette troupe et de son chef l'ardeur ou la haine d'historiens aussi passionnés que MM. Thiébaud et Bordone (1), il est bien permis de ne pas prendre au sérieux, malgré le combat de Pâques, un corps qui, sous le plus léger prétexte, abandonne un poste d'honneur au moment où le combat est imminent.

La lecture du pamphlet écrit par M. Midletone, sur l'armée des Vosges, plein d'indulgence pour un corps qui se débande à deux pas de l'ennemi, et de fiel à l'endroit des Garibaldiens, auxquels il refuse de rendre justice quand ils le méritent, nous a laissé une impression que nous ne pouvons taire.

Suivant M. Midletone, le colonel Chenet est un

(1) Et surtout de M. Midletone, le plus injuste de tous.

héros et un martyr de Garibaldi (1). Il aurait dû ajouter que ce colonel et ses hommes, énergiques et solides au feu, il est vrai, quand ils sont d'humeur guerrière, sont les dignes continuateurs de Léonidas et de ses immortels *trois cents* au défilé des Thermopyles ; nous sommes forcés de devancer de quelques heures les événements pour en finir avec M. Midletone et son interminable plaidoyer, qu'il aurait pu résumer ainsi :

1° Le colonel Chenet a-t-il, oui ou non, reçu l'ordre d'évacuer Saint-Martin ?

2° Est-il sans cartouches ?

3° Garibaldi peut-il lui en donner ?

Les démentis les plus énergiques s'échangent. Qui croire ?

Garibaldi n'en a pas à sa disposition. « Elles sont emballées, » répond le chef d'état-major. Cette pitoyable réponse ne saurait excuser le brusque départ de Chenet, car, de son aveu, il en reste 10 à chaque homme de la guérilla d'Orient, qui occupe une position avantageuse.

Avant de se retirer du couvent de Saint-Martin, sans avoir été relevé par un autre corps, le colonel Chenet devait peser de tout le poids de son autorité pour retenir ses hommes et brûler jusqu'à sa dernière cartouche. Bordone, de son côté, devait

(1) M. Midletone en est, dit-on, à sa septième édition. Si les six dernières ne diffèrent pas de la première, il faut avouer que notre époque troublée et passionnée est incapable de lire avec calme l'histoire contemporaine.

tenir compte de la réclamation de Chenet, et lui faire remettre des munitions à tout prix.

Trop souvent, hélas ! dans cette malheureuse guerre, la passion politique domine chefs et soldats, et fait oublier l'intérêt commun, la défense nationale, qui devrait, ce nous semble, être supérieure aux mesquineries de parti.

Trop souvent, aussi, les corps indépendants de francs-tireurs donnent l'exemple de l'indiscipline et du découragement, après s'être distingués par une ardeur éphémère et des succès partiels. Chefs et soldats nous paraissent vouloir faire la guerre à leurs heures, et, pour ainsi dire, pour leur propre compte.

De là, la supériorité et les avantages de l'ennemi, qui manœuvre avec un ensemble et une harmonie admirables.

Pour l'honneur de notre vieille Savoie, nous n'avons pas heureusement ce reproche à adresser aux chasseurs des Alpes et du Mont-Blanc. Tandis que la petite armée de Garibaldi, malade lui-même, reste à Autun trop longtemps inactive, la brigade Ricciotti (mille hommes environ) ne cesse de harceler et d'observer l'ennemi. L'union la plus complète ne cesse jamais un instant de régner entre les francs-tireurs et leurs chefs (1). Pour leur faire braver le danger, respecter la discipline et oublier

(1) Les chasseurs des Alpes et du Mont-Blanc viennent d'offrir une épée d'honneur au colonel Ricciotti. Puisse ce témoignage de sympathie bien mérité inaugurer l'union des races latines, dont les intérêts sont identiques.

les rigueurs d'un hiver qui rappelle celui de 1812, il suffit de leur parler de leurs chères montagnes. Le vieux nom de Savoie produit sur eux le même effet que sur les mobiles et donne les mêmes résultats : constance et fidélité au drapeau. Aussi, tandis qu'on voit d'autres compagnies de francs-tireurs fondre et se dissoudre après quelques efforts, il nous est donné de constater, à l'honneur de notre pays et de la jeunesse d'élite qui composait nos deux compagnies, qu'elle n'a jamais fait défaut à l'appel de ses chefs, chaque fois qu'il fallut combler les vides faits par les maladies et les balles. A propos du colonel Chenet, nous avons devancé de quelques instants le récit de l'abandon du couvent de Saint-Martin, dont les suites eussent pu devenir si fatales à l'armée de Garibaldi ; nous allons continuer le récit du combat d'Autun. Ricciotti, resté à l'arrière-garde avec sa brigade, rallie, à Arnay-le-Duc, les débandés et protége à son tour la retraite de l'armée sur Autun.

Après avoir accompli cette mission périlleuse, il entre à Autun, ayant à peine gagné sur l'ennemi quelques heures. Sa place de combat est sur la droite ; le lieutenant-colonel Chenet doit défendre la gauche et occuper le couvent de Saint-Martin. Malheureusement, Chenet a abandonné, dès le matin, ce poste important sans être relevé, après en avoir reçu, dit-il, l'ordre de Bordone, transmis verbalement par le capitaine Gandoulf, des francs-tireurs de la Nièvre. Garibaldi, trompé sans doute par ceux qui l'entouraient, croyant cette position encore gardée par la guérilla d'Orient, laisse 600 Prussiens

s'installer au couvent. Jusqu'au dernier instant, il croit à la présence du colonel Chenet, qui affirme plus tard avoir reçu l'ordre de se retirer sur le Creuzot. De son côté, Bordone soutient n'avoir jamais donné cet ordre. Encore une fois, qui faut-il croire ?

Le colonel Chenet, pourvu d'une intelligence militaire indiscutable, n'en a pas moins fait preuve, dans cette occasion, d'une incapacité et d'une légèreté incroyables. Un officier de ce rang, qu'on voit, ailleurs, discuter les ordres et les opérations de son chef, n'aurait jamais dû abandonner une position aussi importante pour la sûreté de l'armée des Vosges, sans avoir acquis la certitude qu'il était remplacé par un autre corps. Si, toutefois, il est parvenu, dans un moment de trouble, à arracher à l'état-major garibaldien l'ordre de se retirer sur le Creuzot, il n'aurait pas dû mettre autant de précipitation à l'exécuter à l'approche de l'ennemi. Cette retraite ressemble par trop à une fuite. Il n'en est pas moins vrai que les Prussiens, qui auraient dû trouver une première résistance aux avant-postes, ne tardèrent pas à avancer sur trois colonnes. On n'apprit à Autun leur arrivée que par quelques éclaireurs, par le gendarme Marchand, et les coups de fusils échangés avec l'ennemi par les mobilisés d'Autun, qui, voyant les Prussiens pour la première fois, firent cependant bonne contenance avec leurs fusils à piston.

Grâce à l'abandon du couvent de Saint-Martin, l'ennemi, arrivé sous Autun à une heure et demie, put décharger tranquillement son artillerie à quatre

cents mètres de la gare, et les premiers obus tombaient sur Autun quand les artilleurs de la Charente avaient à peine pu se ranger en nombre suffisant auprès de leur unique batterie. Ils n'en firent pas moins bravement leur devoir et payèrent chèrement de leur sang la victoire d'Autun, dont une grande partie est due à leur fermeté et à la précision de leur tir (1).

Les troupes de Garibaldi, revenues de leur première émotion, ne tardèrent pas à reprendre l'offensive sur tous les points et à forcer l'ennemi à battre en retraite à son tour.

Le général Keller, après avoir poussé, avec 7 ou 8,000 hommes seulement, cette pointe hardie jusque sous les murs d'Autun, où il faillit surprendre Garibaldi, jugea à propos de battre en retraite dans la nuit. Vers deux heures du matin, les troupes, qui étaient entrées l'arme au bras dans le couvent de Saint-Martin, l'évacuèrent sans bruit, ainsi que les maisons et fermes voisines.

La compagnie du Mont-Blanc (90 hommes), composée d'excellents tireurs, parmi lesquels se faisait remarquer son énergique chef, le capitaine Tapaz, vint augmenter, le 2 décembre, le nombre des Savoyards qui marchaient sous les ordres de Ricciotti.

Six autres compagnies d'élite, de Nice, de Toulouse, de l'Aveyron, de la Loire, de l'Allier, du Gers, vinrent aussi renforcer la brigade Ricciotti. Les

(1) Les artilleurs de la Charente eurent 50 hommes tués ou blessés sur 120.

succès dus à l'audace du jeune et sympathique colonel attiraient à lui les nouveaux venus, qui demandaient à l'envi à servir sous ses ordres. Solidement armées et équipées, ces nouvelles recrues eurent bientôt l'occasion de montrer leur bonne volonté.

## CHAPITRE TROISIÈME

**Châteauneuf. — Nuits. — Cremer. — Poullet. — Celler. — Carayon-Latour. — La 4e brigade à Nuits.**

Après avoir repoussé l'attaque de Keller, l'armée de Garibaldi resta pendant 40 jours, à Autun, dans une inactivité à peu près complète, qui permit à Werder de concentrer ses troupes à Dijon et de porter des coups directs au corps de Cremer (1). Ce dernier, de son côté, se renforçait tous les jours et harcelait sans cesse les corps détachés de l'armée de Werder, envoyés en réquisitions ou en reconnaissance entre Dijon et Nuits.

Le 3 décembre, le général Cremer apprit, dans la nuit, que Keller se trouvait à Vondenesse et Sainte-Sabine avec un corps de 5 à 6,000 hommes, le même qui venait de poursuivre et d'attaquer Garibaldi jusqu'aux portes d'Autun et d'être battu à son tour. Secondé par les colonels Poullet et Ferrer, il vint en personne l'attaquer du côté de Châteauneuf.

(1) Des témoins oculaires, impartiaux et dignes de foi, attribuent cette inaction forcée à la rigueur de la saison et aux déplorables conditions d'équipement où se trouvait l'armée des Vosges.

Le premier, à la tête du bataillon de la Gironde et de trois compagnies de volontaires du Rhône, le second guidant la 2e légion du Rhône, devaient attaquer la position de Sainte-Sabine. L'ennemi venant de l'évacuer, le colonel Poullet marcha rapidement au canon de Châteauneuf, où avait lieu, en ce moment, un duel d'artillerie à notre avantage, grâce à la position de nos pièces, installées sur une crête à droite du village. Abritées dans les jardins et dans un bois, elles tiraient avec succès sur les colonnes prussiennes, qui s'avançaient en masses serrées. Ce fut en vain que Keller tenta de s'emparer de Châteauneuf en le faisant tourner par la droite. Le bataillon de la 1re légion du Rhône, qui occupait le bois situé à droite de Châteauneuf, repoussa cette attaque avec une vigueur qui surprit l'ennemi et le força à la retraite. Il laissa entre nos mains 120 prisonniers, et se retira sur Sombernon avec des pertes considérables en morts et blessés.

Le lendemain, 4 décembre, Cremer, ne jugeant pas à propos de poursuivre Keller, qui pouvait facilement recevoir des renforts de Dijon, partit pour Nuits, où il permit à ses troupes de se reposer. Ses mouvements, d'ailleurs, devaient être combinés avec ceux des troupes de Garibaldi, qui, au lieu de reprendre leurs opérations dans la vallée de Souche, restaient inactives. Le premier succès de ces troupes à Châteauneuf releva leur moral.

Malgré les amers reproches qu'adressaient à Cremer les lieutenants de Garibaldi, ce dernier, oubliant son échec de Dijon, racheté par la belle

résistance d'Autun, envoyait au général Cremer le télégramme suivant :

« Mes félicitations au jeune et vaillant général de la République.

« Votre manœuvre est marquée au coin du génie de la guerre. J'en augure bien pour l'avenir de la République. »

Le 18 décembre, Werder, voulant sans doute battre isolément, d'abord Cremer, puis ensuite Garibaldi, sortit de Dijon à la tête de 24,000 hommes et 48 pièces de canon.

Il avait divisé son armée en trois corps :

L'un suivait la route nationale de Dijon à Nuits.

L'autre, la route de Dijon à Cîteaux.

Le troisième suivit la vallée de l'Ouche jusqu'à Pont-de-Pany, dans l'intention de marcher sur Nuits par Urcey.

De son côté, Cremer, ignorant qu'il était aussi sérieusement menacé, suivi de trois bataillons et d'une batterie, poussait une forte reconnaissance sur la route de Dijon ; les avant-gardes des deux corps se rencontrèrent à Gevrey.

Cremer, averti par son colonel d'état-major de la marche simultanée des trois corps d'armée prussiens, se replia sur les fortes positions qu'il occupait à Nuits.

L'attaque eut lieu presque en même temps sur toute la ligne, entre Flagey, Saint-Bernard, Villeblichot et Boncourt ; elle fut repoussée par les 10 pièces de la batterie établie à Chaux, les 4 de la

route de Premeaux, et celles de la gare, qui firent un mal énorme à l'ennemi. Plus d'une fois, les Prussiens, ne pouvant éteindre le feu de notre artillerie avec la leur, essayèrent d'enlever nos batteries à la baïonnette. Ils furent repoussés, avec des pertes considérables, par le bataillon de la Gironde, les deux légions de marche du Rhône et par le 32e, qui, malgré la pluie d'obus qu'il recevait dans le château de la Berchère, répondait à l'ennemi par un feu d'enfer.

Le comte de Carayon, à la tête de ses Girondins, qui rivalisèrent d'ardeur avec la 1re légion du Rhône, avait électrisé ses troupes au point d'en faire des héros. Malgré les pertes de ce bataillon, 180 hommes tués ou blessés, il ne plia pas un seul instant dans cette rude journée.

A Boncourt, Graziani repoussait les trois premières attaques de l'ennemi et ne se retira qu'après l'incendie d'Agencourt, sur la Berchère, où le corps du commandant Carayon-Latour faisait des prodiges. Graziani, quoique blessé à mort, conserva assez de calme pour diriger ses troupes jusqu'à la fin.

Celler, appuyé par l'artillerie de Chaux, avec un bataillon de la 1re légion, luttait avec la même énergie devant la gare.

A gauche, le commandant Guépy opposait une résistance aussi acharnée.

Werder en personne, maître de Boncourt, attaquait de front le château de la Berchère, d'où il était repoussé avec de grandes pertes.

« Là, dit le colonel Poullet, à la fois le témoin et l'historien le plus digne de foi de ce terrible

drame, la lutte se continuait avec rage de la part des troupes françaises. Les Prussiens, surpris d'une résistance aussi acharnée, ne reculaient devant aucun sacrifice pour nous rejeter sur Nuits. Ils lançaient leurs troupes par masses, semblant les offrir en holocauste à notre artillerie de Chaux, de la gare et de Premeaux. Suivant les instructions du général, et de même qu'à Châteauneuf, nos pièces s'acharnaient sur l'infanterie et dédaignaient de répondre à l'artillerie ennemie. On ne peut croire le dommage que ce système causait à nos adversaires.

« Notre artillerie, dans cette journée, fut admirable de précision, de sang-froid et d'habileté ; une grande part de la gloire de cette bataille revient aux canonniers, toujours impassibles sous cette grêle de projectiles.

« Cremer renforça les Girondins par l'envoi, sur leur droite, des francs-tireurs du Rhône, commandés par le lieutenant Joly, et des francs-tireurs d'Alger, du lieutenant l'Hérillier. L'impétuosité avec laquelle ces excellentes troupes chargèrent, fit reculer les Prussiens. C'était un magnifique spectacle pour un cœur français, que celui qu'offrait alors le champ de bataille : d'un côté, le 32e, vomissant un feu d'enfer, et recevant dans le château une véritable pluie d'obus ; à sa droite, les lignes régulières des Girondins, laissant approcher l'ennemi pour en joncher le sol à la voix de leurs chefs ; à l'extrême droite, ces deux braves compagnies de francs-tireurs, que les obstacles rendaient plus terribles encore ; au centre, l'ennemi s'acharnait après

Vosne, et, malgré l'héroïsme de Celler, malgré les renforts qu'envoyait Cremer, réussissait à s'en emparer et à nous rejeter sur Nuits. Celler battait en retraite avec ordre, protégé par les troupes que Cremer amenait en personne, de Nuits, pour prendre l'ennemi en flanc s'il poursuivait sa course en avant. Aussi, Celler put se retirer sur Nuits sans être inquiété. »

Malgré l'héroïque résistance de nos troupes, il fallait évacuer le château de la Berchère, où une véritable trombe d'obus, effondrant les toits et les murs, rendait la position intenable. Cette retraite eut lieu en bon ordre et avec calme, sous la direction du commandant Latour. Les braves Girondins, quoique décimés, reculèrent en bon ordre derrière le talus du chemin de fer. L'artillerie française, du plateau de Chaux, mitraillait sans relâche les masses prussiennes. Le prince de Bade était blessé à la tête, deux aides-de-camp de Werder tués.

La 1re légion du Rhône, commandée par Celler, continuait une lutte opiniâtre devant Nuits. La ligne du chemin de fer, attaquée et défendue avec le même acharnement, paraissait infranchissable, lorsque quelques compagnies de la 2e légion, par l'effet de la lassitude ou d'une panique, se replièrent sans ordre sur la ville, malgré leurs chefs, le colonel Chabert et le commandant Mouton, malgré Cremer lui-même, qui s'opposait à leur fuite le revolver à la main (1). La position de Nuits allait

(1) Cette légion comptait aussi dans ses rangs un de nos compatriotes, le sergent-major Duverney, de Chambéry, grièvement blessé à la jambe avant la retraite de sa légion, pendant la bataille de Nuits.

être enlevée par l'ennemi, lorsqu'un train du chemin de fer débarqua brusquement un bataillon du 57e, qui se rua, sans hésiter, sur l'ennemi, avec la vieille furie française. Après avoir dégagé le terrain en un clin d'œil, ce bataillon fit son entrée en ville. Pour tenter un suprême effort, Cremer et Celler, à la tête de leurs troupes, chargèrent l'ennemi le sabre au poing. Ce fut alors qu'un des héros de la journée, Celler, trouva une mort glorieuse.

La nuit tombait. Cremer, sans doute pour épargner les horreurs d'un incendie à Nuits, dont quelques maisons brûlaient déjà, ordonna la retraite sur le plateau de Chaux, prêt à recommencer la lutte le lendemain. Une lutte aussi sérieuse que celle que nous venons de décrire, ne pouvait se renouveler qu'après l'arrivée des munitions et des renforts réclamés par le général Cremer.

Les derniers bataillons du 57e, débarquant enfin, vinrent prendre position pour arrêter l'ennemi, tandis que l'armée se repliait sur Beaune par Magny et La Doix.

Le carnage fut horrible pendant cette bataille, et le découragement égal, le lendemain, de part et d'autre ; nous n'avons pas encore oublié les scènes déplorables de Lyon. Cette bataille, qui n'était autre chose qu'une victoire, puisqu'elle avait obligé l'ennemi à retourner sur ses pas, sauva la ville de Lyon. Nous venons de dire que le prince de Bade était grièvement blessé ; les 7 escadrons de sa garde, les dragons bleus, rentraient à Dijon dans un

état pitoyable, avec de larges vides dans leurs rangs.

L'infanterie badoise, plus cruellement décimée encore, harassée de fatigue et profondément découragée, avouait sa défaite et rendait hommage à la valeur de ses adversaires.

De leur côté, les Prussiens devaient avoir 104 officiers tués ou blessés et 3 à 4,000 hommes mis hors de combat (1) ; nos pertes pouvaient s'élever de 16 à 1,700 hommes tués ou blessés. Notre effectif montait à peine à 10,000 hommes, luttant contre des troupes deux fois supérieures en nombre.

Les Prussiens entrèrent à Nuits à dix heures du soir. Ils couchèrent au milieu des blessés et repartirent le lendemain pour Dijon, ramenant avec eux 20 personnes notables de Nuits et 575 prisonniers, parmi lesquels on pouvait remarquer surtout des mobiles et des mobilisés, qui s'étaient réfugiés dans les caves de Nuits.

Le 18 décembre, à quatre heures du matin, nos Savoyards et leurs frères d'armes de la 4e brigade Ricciotti, que ces événements importants nous ont fait perdre de vue, recevaient l'ordre d'aller soutenir Cremer à Nuits, où ils arrivaient trop tard, car

(1) Ils ramenaient avec eux 80 voitures de blessés. Le lendemain, l'hôpital et les casernes de Dijon étaient encombrés de morts badois, sans tête, sans jambes, sans bras. Le colonel Poullet élève à 7,000 le chiffre des pertes allemandes. Quoique difficile à contrôler, ce chiffre paraît un peu élevé, vu les forces de l'ennemi et celles de Cremer dans cette lutte.

les deux armées, en proie à des sentiments identiques, battaient en retraite le lendemain : Werder sur Dijon, Cremer sur Beaune ; de son côté, Bourras, resté à Saint-Jean-de-Losne, n'arriva sur le champ de bataille qu'au moment de la panique de la 2e légion, trop tard pour rétablir l'équilibre. Cremer rentra à Beaune le 19, après l'évacuation de Werder, qu'il aurait fallu pouvoir poursuivre l'épée dans les reins.

Les renforts qu'amenait Garibaldi en personne d'Epinal et d'Autun étaient impuissants à décider Cremer à reprendre l'offensive ; d'ailleurs, ses troupes, épuisées par la lutte et dépourvues de munitions, avaient besoin de repos.

Le 30 décembre, Werder évacua Dijon, vers huit heures du matin ; le lendemain, Cremer fit son entrée dans cette ville.

## CHAPITRE QUATRIÈME

**Affaire de Champ-d'Oiseau. — La Compagnie du Mont-Blanc fait ses premières armes. — Crépant. — Garibaldi capout. — Les docteurs Carret, Courmier et Ziélenski. — Bagneux-les-Juifs.**

Le mois de décembre ne fut marqué dans l'Est que par la bataille de Nuits, dont les sanglants résultats servirent au moins à arrêter la marche en avant de Werder.

Tandis que Cremer répare les vides faits dans ses rangs, et accorde quelques jours de repos à ses troupes, Garibaldi, dépourvu de cavalerie, et à la tête d'un corps d'armée insuffisant pour offrir seul la bataille aux 50,000 hommes que commande son adversaire, reste à Autun dans une inaction à peu près complète. La garnison de Belfort, qui lutte et espère toujours, livre le combat de Pérouse (20 décembre) et celui des Perches (26 décembre).

Le 23 décembre, le commandant de nos francs-tireurs, blessé à l'attaque de Dijon, put reprendre le commandement de ses deux compagnies et suivre avec elles le reste de la brigade Ricciotti sur la route de Château-Chinon.

Tandis que la nouvelle armée de l'Est, sous les ordres de Bourbaki, livre une série de combats

(Villersexel, 9 janvier; de Moimay et d'Arcey, 12 janvier) qui servent de prélude à la bataille d'Héricourt, Garibaldi sort enfin de son inaction. Le corps de Cremer, qui fait partie de l'armée de l'Est, suit la marche en avant de cette armée ; c'est à Garibaldi, dépourvu d'une artillerie suffisante, qu'échoit la lourde tâche d'arrêter les premières colonnes de l'armée de Manteufel, qui vient se masser sur les flancs de Bourbaki.

Le 7 janvier, la brigade Ricciotti se voit arrêtée dans sa marche sur Montbard par l'avant-garde d'une forte colonne prussienne, qui l'a devancée en s'établissant à Chevigny dans une forte position. Les deux compagnies de Savoie marchent en avant et doivent s'établir à Champ-d'Oiseau, point stratégique indiqué d'avance.

Elles ne tardent pas à y rencontrer l'ennemi, c'est-à-dire 1,000 fantassins, un escadron de cavalerie et deux pièces de canon. Au lieu de se replier et d'attendre le reste de la brigade pour attaquer, nos Savoyards n'hésitent pas. Les chasseurs du Mont-Blanc, qui n'avaient pas encore vu les Prussiens en face, étaient impatients de gagner leurs éperons et de montrer à leurs compagnons d'armes leur habileté comme tireurs. L'ardeur des nouveaux venus ne tarda pas à être couronnée d'un plein succès. Laissons parler le rapport officiel du commandant Michard sur l'affaire du 7 janvier 1871 :

*A Monsieur le colonel Ricciotti Garibaldi,*
commandant la 4e brigade de l'armée des Vosges.

« Le 7 courant, selon votre ordre, je pris le com-

mandement des chasseurs des Alpes de Savoie, pour aller occuper le village de Chevigny.

« Nous y arrivâmes à trois heures et demie. Je fis caserner les deux compagnies dans une grange fermée, qui commande les divers chemins qui aboutissent à ce village. Je fis immédiatement placer des grand'gardes aux endroits jugés nécessaires, et un petit détachement de la compagnie du Mont-Blanc eut mission de garder le bois qui est à la droite de Montbard; une colline nue, dominée par une crête de rochers, forme, avec ces bois, l'encaissement de la route.

« A quelques cents mètres du village, la petite escouade rencontra des éclaireurs ennemis ; quelques coups de fusil furent échangés, et deux hussards prussiens restèrent sur le terrain ; les autres se replièrent immédiatement.

« Rassemblées à la première minute, les deux compagnies s'avancèrent rapidement au-devant de l'ennemi. Je fis porter la compagnie du Mont-Blanc à gauche de la route, avec ordre de s'établir sur la colline qui la domine de ce côté, pendant qu'une partie des chasseurs des Alpes s'établissait en tirailleurs sur la route même, abrités dans les fossés et derrière les arbres qui la bordent ; le reste de la compagnie s'avançait dans les champs de droite au-dessous du bois.

« Les deux compagnies furent accueillies par une très-violente fusillade, heureusement mal dirigée, partant du bois de droite et de la crête de la colline

de gauche, l'ennemi occupant déjà cette excellente position au moyen de très-nombreux tirailleurs.

« La compagnie du Mont-Blanc s'élança avec un entrain admirable, et, après une fusillade acharnée, l'ennemi dut abandonner la position sur la colline de gauche, avec des pertes sensibles; il fut poursuivi par un feu d'une grande précision.

« Vers ce moment, quelques chasseurs des Alpes gagnaient une élévation située à droite, et, soutenus par le feu du reste de la compagnie établie sur la route, forçaient les Prussiens à quitter le bois qu'ils occupaient entre cette élévation et la grande route. Ce mouvement fut exécuté avec beaucoup de vigueur.

« Ces diverses positions furent immédiatement mises à profit par nos tirailleurs, qui dirigèrent, de là, un feu meurtrier sur l'ennemi et le forcèrent bientôt à battre en retraite sur Champ-d'Oiseau, et ensuite sur Montbard, non sans nous saluer de quelques coups de canon.

« La colonne prussienne à laquelle nous avons eu affaire était forte d'environ 1,000 hommes, dont une centaine de cavaliers et du canon; l'effectif des deux compagnies que je commandais était, ce jour-là, de 170 hommes en tout.

« Les pertes de l'ennemi ont été sérieuses ; leurs morts et leurs blessés remplissaient quatre voitures; en outre, ils avaient chargés des cadavres sur une vingtaine de chevaux.

« Nos pertes ne sont que d'un mort, appartenant à la compagnie du Mont-Blanc, et quatre blessés. Cette

grande disproportion entre nos pertes et celles de l'ennemi doit s'attribuer à la vigueur de notre attaque, à la précision de notre tir et au soin qu'ont nos hommes de se bien couvrir lorsqu'ils se développent en tirailleurs.

« Tout le monde a vaillamment fait son devoir; je dois vous signaler particulièrement le capitaine Tappaz Léon et le lieutenant Mogénier Joseph, du Mont-Blanc, qui m'ont puissamment secondé, ainsi que le jeune Revil, de la même compagnie, qui a accompli avec courage une mission dont je l'avais chargé.

« Je dois encore vous citer particulièrement la conduite de M. Gaillard, lieutenant de la compagnie des chasseurs des Alpes, qui commandait les tirailleurs établis sur la route. Mes sous-lieutenants Dubout et Challier conduisaient, l'un le centre droit, et l'autre l'extrême droite.

« Je gardai les positions conquises jusqu'au moment où vous me donnâtes l'ordre de rejoindre la colonne se dirigeant sur Montbard.

« A titre de renseignement, je dois vous faire connaître la conduite du maire de Champ-d'Oiseau, lequel a conduit lui-même l'ennemi dans les positions qu'il occupait. Au même titre, je tiens à vous faire connaître que l'instituteur du village de Montigny a également servi de guide aux Prussiens, et a particulièrement aidé à leur faire apporter les réquisitions dont ils avaient frappé le village. Je crois que la conduite de ces deux hommes doit être dénoncée au pays.

« *Le Commandant,* MICHARD. »

Le lendemain, la brigade Ricciotti prit la route de Montbard. Elle avait laissé derrière elle Chevigny, lorsqu'à la vue des éclaireurs prussiens, elle vint prendre position sur le plateau qui domine le village de Crépant. Le commencement de ce combat, qui ne dura pas moins de trois heures, fut favorable à nos volontaires. Ils repoussèrent l'attaque des Prussiens, se rendirent maîtres du village de Crépant et poursuivirent l'ennemi au-delà de ce village, sans éprouver de pertes.

Mais bientôt, les Prussiens, qui n'avaient engagé que leur avant-garde, reçurent des renforts et occupèrent les deux collines qui dominent le village Crépant. De là, les feux convergents de ces nouvelles troupes obligèrent la 4e brigade à se retirer, et à abandonner, à Crépant, son ambulance, où se trouvaient de nombreux blessés et les docteurs Carret, Courmier et Ziélenski. En dépit de la convention de Genève, ces trois malheureux médecins y furent faits prisonniers. Plus d'une fois, dans le pénible trajet de Crépant à Straslund, ils se virent maltraités, insultés et menacés de mort. Toutefois, le souvenir de ces lâchetés ne leur a pas fait oublier le nom d'Auguste Pressler, de Mersebourg, Prusse, du 72e régiment. Ce soldat, à la fois leur sentinelle et leur ami, les protégea seul à Montbard contre la rage de ses camarades. Afin d'avoir une idée exacte de la générosité allemande à l'égard des prisonniers, que nous respectons cependant, nous, comme tout ce que l'infortune rend sacré, nous allons donner un petit échantillon de la mansuétude des Berlinois, ces *Parisiens du Nord.* Laissons racon-

ter à M. Carret un épisode de sa captivité pendant son court séjour à Berlin :

« Il fallut, dit-il, marcher une demi-heure dans cette ville pour aller de la gare du Midi à la gare du Nord. Nous eussions pu faire ce trajet en voiture ; nous préférâmes aller à pied, ne doutant pas que les habitants de Berlin ne fussent aussi polis que ceux de Francfort ; mais à peine étions-nous dans la rue, qu'une foule compacte nous accompagna, hâtant son pas, qu'elle mesurait sur le nôtre, curieuse d'abord, puis riant quand un plaisant lançait un lazzi, puis narquoise elle-même et offensante. La plaisanterie la mieux goûtée était celle-ci : « *Capout !* » et se passer la main sur le cou pour indiquer le sabre qui coupe. Nous eûmes à passer devant une caserne. Un gros de soldats était sur la porte. Il fallait le traverser ou quitter le trottoir. Nous le traversâmes. Alors éclatèrent les ricanements, les commandements en français : « Attention ! marche ! » Et nous avions nos brassards. Voilà comment les soldats de M. Bismark gardent, à l'endroit des prisonniers, le respect et la décence ! »

Ce ne fut qu'à Straslund que nos trois médecins purent enfin recouvrer leur liberté.

Revenons à Ricciotti. Après l'affaire de Crépant, cerné par des forces ennemies dix fois supérieures, il ne dut son salut qu'à une marche de nuit entreprise et exécutée avec une intelligence supérieure.

Tandis que les Prussiens affichaient sur toutes les portes leur éternel « Garibaldi capout » et que l'état-major d'Autun désespérait de revoir les vo-

lontaires de la 4e brigade. Ricciotti, glissant comme une anguille à travers les mailles du filet allemand, arrivait bientôt à Flavigny, d'où il pouvait donner la main à la brigade Lobbia, envoyée pour le dégager.

## CHAPITRE CINQUIÈME

**Langres. — Nogent. — Rolampont. — Brennes. — Les trois bataillons de la Haute-Savoie. — Les commandants Poussielgue — Henri — Bastian.**

Délaissant leurs troupeaux errants dans les vallons,
Ils sont venus des lacs, des bois, du haut des monts,
Présenter hardiment leurs robustes poitrines,
Aux lances, aux boulets des longues coulevrines.

*Morat;* par ALBERT RICHARD,
de Genève. Chant I.

A la veille de partir pour l'Est, l'effectif des trois bataillons de mobiles de la Haute-Savoie s'élevait à 3,349 hommes. Il était commandé par trois officiers qui rivalisaient entre eux de zèle et d'activité ; aussi l'éducation des jeunes recrues confiées à leur direction se trouva-t-elle bientôt aussi avancée que celles de leurs frères de la Savoie.

Tous les officiers qui marchaient sous leurs ordres, étaient animés d'un patriotisme ardent et sincère ; à défaut d'instruction militaire, tous apportaient une bonne volonté remarquable à servir leur nouvelle patrie. Plus d'un parmi eux avait déjà donné des preuves de sa valeur dans les rangs des

armées française ou italienne, tels que MM. Babouard, de Saint-Jean, Pichollet. D'autres, sans avoir vu le feu, placés à la tête des compagnies de voltigeurs armés de chassepots, eurent le bonheur de se signaler dans les escarmouches et les combats autour de Langres. De ce nombre, furent, comme nous le verrons, les capitaines Cornillat, Guignot; les lieutenants Détraz, Revilliod, Dion, Dagand, Signoux; enfin, au milieu de cette jeunesse encore ignorante des choses de la guerre, deux jeunes capitaines se faisaient remarquer autant par leur intelligence que par leur bravoure, c'étaient sans contredit les capitaines Folliet et Descostes.

L'équipement et l'armement de ces trois bataillons était aussi défectueux que celui du premier bataillon de la Savoie; il consistait en fusils à piston.

Après avoir reçu les drapeaux offerts par la ville d'Annecy, dont la bénédiction solennelle eut lieu à Notre-Dame, ces trois bataillons partirent pour l'Est, en trois convois, les 27, 28 et 29 septembre. Comme les événements militaires que nous allons décrire rapidement, ne nous permettront pas de signaler plus particulièrement les trois chefs des bataillons de la Haute-Savoie, nous allons essayer de les faire connaître à nos lecteurs.

Le 1er bataillon, formé avec le contingent de l'arrondissement d'Annecy, était commandé par M. Poussielgue, ancien officier de l'armée française; c'était bien là le chef brave et décidé qu'il fallait pour commander dans une guerre de guérilla. Grâce à son initiative, nos Savoyards organisèrent bientôt assez habilement la guerre de partisans et de

surprises autour de Langres. Dans les rangs de ce bataillon, les montagnards des vallées de Thônes et Thorens se faisaient remarquer par leur allure martiale. La jeunesse d'Annecy et celle de Rumilly, *qui ne se rend jamais*, brillaient par la vivacité et l'entrain.

Le 2e bataillon, formé avec le contingent du Faucigny, comptait dans ses rangs les chasseurs de chamois des riantes vallées de Taninges, de Samoëns et de Sixt, ainsi que les vaillants fils des guides de Chamonix. La Roche, Bonneville, Cluses, Sallanches, Saint-Gervais, montraient avec orgueil leur libre et industrieuse jeunesse, dont la musique et les arts partagent les loisirs. Ce bataillon avait à sa tête M. Henri, que ses officiers nous ont dépeint d'un seul trait : c'était, disaient-ils, le meilleur et le plus impartial des chefs.

Le 3e bataillon, recruté sur les bords du Léman ou au pied du Salève, à Saint-Julien, était en grande partie composé des pêcheurs et des vigoureux bateliers de la rive française du lac de Genève. Thonon et Evian, terres nourricières des généraux Dessaix et Dupas, et toujours fécondes en braves, promettaient de continuer leurs nobles traditions ; leur contingent était sûr de ne pas faire mentir leur compatriote, Joseph Dessaix, le barde national des *Allobroges vaillants*. Abondance, le Biot, rivalisaient avec Douvaines par la vigueur de leurs chasseurs et de leurs *armaillis*.

Dans ces trois bataillons, se trouvaient par centaines nos robustes pâtres savoyards, agiles mar-

cheurs, familiarisés avec les avalanches et les glaciers des Alpes.

Avec de bonnes armes et des éléments aussi solides, on aurait bien vite obtenu des soldats dignes de lutter avec les meilleures troupes de l'Allemagne. Le chef qui marchait à leur tête, était, comme M. Henri, un brillant officier de l'ancienne brigade de Savoie, dont nous avons essayé d'évoquer plus d'une fois les souvenirs dans ce récit. Soldat depuis l'âge de seize ans, M. Bastian avait conquis un à un tous ses grades par ses services et sa bravoure. Toutes les guerres de l'indépendance italienne l'avaient trouvé à sa place de combat, dans les rangs de la brigade de Savoie, où ses soldats avaient raison de le regarder comme un frère.

Les sympathies de sa famille et de son pays pour la France devaient naturellement le compter parmi les plus chauds partisans de l'annexion. A peine avait-il traversé le Mont-Cenis, qu'on remarquait déjà sur sa tête le premier képi français porté par nos officiers de Savoie.

Cette ardeur à se ranger sous la bannière de la France, incomprise alors d'une armée rassasiée de gloire, fut loin de trouver sa récompense. En arrivant à Lyon, le lendemain d'une brusque séparation, nos officiers, disons-le franchement, éprouvaient un véritable déchirement de cœur à quitter pour toujours leurs vieux camarades, leur drapeau et leur roi ; aussi, quelques railleries mal sonnantes sur la manœuvre italienne, ne tardèrent pas à engager M. Bastian dans une affaire d'honneur. Cette

fois, du moins, son épée ne sortit du fourreau que pour soutenir une cause juste, le respect dû aux cadets d'une grande famille.

C'est sans doute ce qu'estimait le général de Castellane, si bon juge en fait de bravoure et de dignité, en mettant bien vite fin à ces luttes stériles et fratricides.

On sait maintenant, en France, ce que valent nos officiers et soldats ; aussi, croyons-nous pouvoir rappeler ces souvenirs, sans craindre de voir ces scènes douloureuses se renouveler (1).

Ces trois bataillons, ainsi commandés par des officiers émérites, n'avaient besoin que d'échanger les misérables engins, dont ils avaient été armés à la hâte, contre des chassepots, pour faire revivre les souvenirs des campagnes d'Italie et des luttes glo-

(1) Le 28 mars 1874 l'Assemblée nationale a conféré, aux jeunes ducs de Penthièvre et d'Alençon, des grades définitifs dans l'armée française, par ce motif que les princes d'Orléans, ayant vécu dans l'exil, n'avaient pu régulièrement acquérir ces grades en France. L'exposé des motifs invoquait encore, comme précédent, l'exemple des officiers savoyards, admis avec leurs grades, en 1860, dans l'armée française. En entendant ces paroles, M. Costa de Beauregard, député de Chambéry, s'est écrié avec raison : *Il n'y a pas d'analogie.* M. Silva, député de la Haute-Savoie, ayant prouvé à son tour que cette assimilation était injustifiable, le Gouvernement, lui-même, a reconnu *qu'il n'y avait pas d'analogie.*

Sans invoquer d'autres souvenirs que ceux de notre famille, nous pouvons affirmer qu'au moment de l'annexion, les officiers savoyards de toutes armes étaient vivement sollicités par les généraux et inspecteurs français.

rieuses soutenues pendant des siècles autour de la Croix-Blanche de Savoie.

Jusqu'au 12 octobre, ils occupèrent différents cantonnements dans la Haute-Saône. Au moment où l'armée de Cambriels se repliait sur Besançon, on dirigea ces trois bataillons dans les Vosges.

A Bains, ils se trouvèrent un moment seuls près de l'ennemi, à l'arrière-garde, mais sans être inquiétés. Ils ne tardèrent pas à recevoir l'ordre de se retirer à leur tour. Les 2e et 3e bataillons reviennent sur leurs pas en chemin de fer. Le 1er bataillon, qui venait de Vauvillers à pied, reprit le même chemin, après une étape de 70 kilomètres. Il arriva à Vesoul, où le général envoya un train spécial qui, dans l'après-midi, conduisit le bataillon à Langres; les deux autres bataillons arrivant de Besançon ne tardèrent pas à le rejoindre. A partir de ce moment, les trois bataillons de la Haute-Savoie, qui formaient le 97e de marche, ne quittèrent plus le rayon de la place de Langres (place forte de second ordre).

Le 1er bataillon fut cantonné à Brévoines. On lui confia la garde du fort de Buzons, de la redoute de l'Erbellotte et du fortin des Fourches.

Le 2e fut envoyé à Neuilly-l'Evêque; le 3e aux avant-postes à Montigny-le-Roi.

Chaque bataillon choisit dans ses rangs le personnel de trois compagnies destinées à opérer autour de la place et à servir d'éclaireurs à la garnison. Ces trois compagnies seules avaient le privilége d'être armées de chassepots; aussi, elles eurent presque toujours seules l'honneur d'avoir affaire à l'ennemi.

La 1re avait pour capitaine Guignot; ses lieutenants étaient MM. Collomb et Revilliod. De Saint-Jean commandait la 2e avec Janin et Paccard.

La 3e avait pour chefs le brave Folliet, frère de notre député, Guillot et Signoux.

Ces compagnies d'élite devaient battre le pays à 20 ou 30 kilomètres et quelquefois plus loin; mais leur dissémination et leur petit nombre ne leur permettaient qu'une guerre de guérillas, de surprises de convois et d'embuscades.

Nos voltigeurs s'en acquittèrent bientôt à merveille et ne tardèrent pas à se faire, à Langres, une réputation de témérité, pendant que les trois bataillons se faisaient remarquer dans la place par leur discipline et leur bonne volonté. Une réserve froide et, disons-le franchement, presque défiante, avait accueilli à Langres « ces Savoyards » qu'on n'avait aucune raison de croire aussi bons et aussi dévoués dans une querelle qui, après tout, n'était pas la leur. A la fin de la guerre, l'industrieuse et intelligente population de Langres avait si bien su apprécier le caractère honnête et dévoué de nos compatriotes, qu'ils occupaient sans contredit la première place dans l'estime et l'affection de la ville qu'ils avaient été chargés de défendre. Nous avons entendu plus d'une fois l'écho de cette opinion, si flatteuse pour notre pays. M. Duparc, député d'Annecy, a pu raconter avec orgueil, à ses nombreux amis, l'éloge de nos mobiles, fait à Bordeaux par les députés de Langres.

On sait cependant que les opérations militaires ont été peu importantes autour de Langres. La

possession de ce plateau n'étant pas l'objectif direct des Prussiens et ne gênant nullement les mouvements de leurs troupes, ils se contentèrent de pousser de temps en temps de ce côté quelques reconnaissances, pendant que les corps de troupes destinés à opérer sur la Loire et dans l'Est défilaient tranquillement derrière le rideau mouvant et trompeur de leurs avant-gardes.

Le 16 novembre, pour la première fois, il y eut un semblant d'attaque contre Langres, ce qui obligea à faire replier sous les murs de la citadelle les 2e et 3e bataillons. Les Prussiens qui se hasardèrent trop près des batteries se virent si bien reçus qu'ils se replièrent à la hâte.

A peine délivrés de ces visiteurs importuns, nos trois compagnies de voltigeurs se mirent à battre la campagne à leur tour.

Deux jours après leur départ, le 27 novembre, le capitaine Guignot (1re compagnie), ramenait à Langres un important convoi de tabac enlevé aux Prussiens ; les deux autres compagnies enlevaient aussi deux troupeaux de moutons.

Les jours suivants, la 1re et la 2e compagnie obtenaient les mêmes résultats.

Le 6 décembre, le capitaine Folliet surprend les Prussiens, qui s'étaient avancés en fourrageurs jusqu'à Nogent. Couvrant sa marche jusqu'à la route de Chaumont, à travers bois, il fond sur eux à l'improviste, avec 48 hommes, sur la place de la Mairie. Les deux sentinelles prussiennes, tuées, ne peuvent avertir les pillards, qui s'enfuient à la hâte, aban-

donnant sacs, fusils et tous les objets réquisitionnés et un prisonnier. Nos 48 soldats furent reçus comme des libérateurs.

Dans la soirée, de Saint-Jean, avec sa compagnie, vint renforcer cette petite troupe ; mais comme on pouvait le prévoir, les Prussiens, selon leur habitude, revinrent plus nombreux le lendemain pour venger cet échec. Cette fois, on avait affaire à 600 hommes flanqués d'un piquet de cavalerie et munis de deux pièces de canon.

Les 2e et 3e compagnies de voltigeurs de la Haute-Savoie, renforcées par celles du Gard et une compagnie de la Haute-Marne (capitaine Leffébie), attendirent le choc de pied ferme derrière les murs du cimetière de Nogent ; malgré sa supériorité et l'usage qu'il fit de ses canons, l'ennemi dut battre en retraite, après avoir subi des pertes considérables (30 morts et 40 blessés environ).

« Le 6 décembre, dit M. Descostes, le chroniqueur fidèle des mobiles de la Haute-Savoie à l'affaire de Nogent, la 3e compagnie avait opéré, du côté de Mendres, une reconnaissance hardie, qui permit de signaler l'approche de l'ennemi. L'action, commencée par les voltigeurs du Gard, postés à l'entrée de la ville, fut vigoureusement soutenue et continuée par les voltigeurs du 3e bataillon, qui, avec leurs camarades du 2e, escaladèrent au pas de course la rampe accidentée de Nogent-le-Bas à Nogent-le-Haut, s'embusquèrent derrière une ligne de petits murs et ouvrirent, de là, un feu formidable sur les masses prussiennes à découvert. Folliet montra du-

rant toute l'action un sang-froid et une intrépidité égale à celle de ses collègues ; et quand l'ennemi fut en pleine déroute, le lieutenant Signoud et le sergent-major Tagand se distinguèrent par l'ardeur avec laquelle ils le poursuivirent. »

Ce jour-là, tout le monde fit son devoir, et dans l'ordre du général, les capitaines Guignot et de Saint-Jean méritèrent d'être signalés tout particulièrement, ainsi que Célestin Peguet et François Gradel, de Sallanches, qui se firent aussi remarquer par leur bravoure.

La première compagnie de voltigeurs de la Haute-Savoie vint bientôt renforcer la garnison de Nogent. On avait à peine mis cette localité en état de résister à un coup de main en élevant des barricades, sous la direction du capitaine Leffébie et du lieutenant Revilliod, qu'il fallut, sur un ordre de la place de Langres, abandonner ces malheureux habitants de Nogent sans soupçonner la rude épreuve qui les attendait. Bientôt, les Prussiens revinrent une troisième fois avec de l'artillerie et 800 hommes. Cette fois, ils bombardèrent et incendièrent sans motif plausible une ville sans défense, dont le seul crime était d'avoir assisté deux fois à leur déroute. Nous allons laisser faire cet aveu à la *Gazette de Cologne* du 21 décembre 1870 :

« La guerre prend un caractère de plus en plus cruel et barbare (l'hypocrisie jointe à la férocité). Avant-hier (19), par exemple, nous avons incendié Nogent, sur la route de Chaumont à Langres. Il faut dire qu'à Nogent, on avait tiré sur nos troupes

de plusieurs maisons particulières, et qu'une compagnie, envoyée pour châtier ces actes en imposant une contribution *proportionnée*, reçut également des coups de feu et fut même chassée de la ville. Une vengeance épouvantable s'en suivit immédiatement. Hier matin, on amena à Château-Villain six francs-tireurs qui avaient tiré sur nos avant-postes et avaient tué un de nos soldats. Ces individus n'avaient pas d'uniforme et avaient l'air extrêmement hostile. On les fusillera, ainsi que les douze individus qu'on a pris hier près de Château-Villain, dans le bois voisin qui s'étend jusqu'à Langres. » (1)

A cet aveu et à cette atroce calomnie, ajoutons nos renseignements, puisés à une source authentique :

« Le mardi 6 décembre, un détachement prussien, parti du quartier-général de Chaumont (Haute-Marne), vint visiter la petite ville de Nogent-le-Roi (3,800 âmes), à cinq lieues de Chaumont et autant de Langres, pour y opérer des réquisitions considérables. Quelques mobiles savoyards, qui se trouvaient dans les environs, vinrent aussitôt les en chasser et leur tuèrent deux hommes. Le lendemain 7, ils revinrent en force avec de l'artillerie ; mais 400 mobiles arrivés de Langres se barricadent dans la ville, répondent à leur feu et leur tuent 30 hommes.

(1) Le récit de ce fait, dont la cruauté est constatée par le journal allemand, est accompagné d'un mensonge ; car nous savons pertinemment qu'il est inexact que des coups de feu aient été tirés par les fenêtres des maisons.

L'ennemi alors se retira de nouveau à Chaumont; mais le lundi matin 12, ayant appris que les mobiles avaient évacué Nogent, restée sans défense, ils y revinrent avec de l'artillerie, au nombre de 7 à 800 hommes et bombardèrent la ville, représailles d'autant plus odieuses que la ville n'était pas responsable de la légitime défense opérée par des troupes régulières. Mais bientôt le commandant prussien, trouvant le pétrole plus expéditif que les obus, qui cependant avaient fait beaucoup de mal, ordonna à ses soldats d'entrer dans les habitations et d'enduire de ce liquide les maisons, les meubles et jusqu'aux matelas. Cet ordre inouï fut exécuté sur-le-champ malgré les protestations des habitants, des femmes et des enfants, qui affirmaient avec raison n'avoir pas pris part à la lutte et n'avoir opposé par eux-mêmes aucune résistance. 88 maisons furent réduites en cendres, ainsi que la belle et grande fabrique de coutellerie de M. Vitry. Pendant ce temps, on tirait dans les rues sur les malheureux habitants qui s'enfuyaient et dont six furent tués. Les principaux notables, arrêtés sans aucun motif, furent conduits à Chaumont. L'adjoint, M. Combes, y fut traîné pieds nus dans la neige, les bras liés et la tête découverte, sans qu'on lui permît de se vêtir. Les Prussiens offrirent de l'échanger contre un officier supérieur prisonnier. Sur le refus du commandant de Langres, ils finirent par le rendre à la liberté après six jours de la plus rigoureuse captivité. »

Le soir, les Prussiens, selon leur prudente habitude, se retirèrent; les 2e et 3e compagnies de volti-

geurs, marchant au bruit du canon, revinrent à Nogent assez tôt pour aider à arrêter les progrès de l'incendie.

Après cette prouesse, les Prussiens vinrent souvent inquiéter les défenseurs de Langres.

Le 16, à Longeau, une de leur colonne, accompagnée de douze pièces de canon, surprit quelques compagnies de mobiles de la Haute-Marne, envoyées en reconnaissance. Ce jour-là, nos compagnies ne faisaient pas partie de l'expédition. Deux des officiers qui commandaient cette troupe, MM. Koch (1) et de Régel, qui firent une belle résistance, moururent glorieusement. M. de Régel, rappelé par un sous-lieutenant blessé, tombe au milieu de quelques ennemis qui le somment de se rendre. A la troisième sommation et à son troisième refus, il est tué presque à bout portant par un sergent prussien. Le corps de ce héros fut rendu et rapporté dans la place, et la commune de Ferragney, où M. de Régel avait ses propriétés, exemptée de toute réquisition par le général ennemi, qui essaya cette fois de jouer au gentilhomme.

Le lendemain, les Prussiens envoyaient un parlementaire pour sommer la place de Langres de se rendre. Cette bravade resta sans effet.

Le 18, le 2e bataillon avait sur les bras 6,000 Prussiens avec de l'artillerie. Aidé par les voltigeurs de la Haute-Marne, il supporta bravement, trois heures durant, l'effort de l'ennemi et une grêle d'obus et

(1) M. Koch, par une fatale méprise, serait tombé sous les balles françaises, disent les témoins de ce triste combat.

de balles et parvint à s'échapper par Lannes et Champigny. Il y eut quelques blessés parmi les voltigeurs de la 1re compagnie qui, seule, protégea la retraite du bataillon. L'ennemi éprouva des pertes assez sérieuses de son côté, entre autres un capitaine prussien blessé, un sergent tué par le capitaine Cornillat, qui faillit être fusillé à son tour pour le seul crime de s'être battu avec un chassepot.

L'abbé Bornichet se fit aussi remarquer par son courage et son dévouement. Après s'être montré, à Rolampont, aussi brave que le meilleur soldat, il resta toute la nuit au milieu des ennemis, soignant et assistant nos blessés, comme, plus tard, l'intrépide abbé Juteau, à Béthoncourt, et tant d'autres. Il montra que sous la robe du prêtre peut battre un cœur français. Les malheurs de la patrie offrent, au moins, le consolant spectacle de révéler des dévouements et des courages restés jusque-là inconnus.

Le 19 décembre, les Prussiens vinrent encore tâter les dispositions des défenseurs de Langres. La 3e compagnie, commandée par le brave Folliet, eut cette fois encore l'occasion de se distinguer dans cette escarmouche.

Laissons raconter cet épisode par un de ses camarades, M. Descostes, un des officiers les plus distingués du 1er bataillon de la Haute-Savoie.

« Le 19 décembre 1870, à sept heures du matin, la 3e compagnie se porte sur Champigny et se déploie en tirailleurs en avant de ce village. Une colonne prussienne de 400 fantassins, précédée d'une centaine de uhlans, débouche de Jorquenoy,

tourne le côté septentrional de Champigny et prend, à l'est, la direction de Peignier. Nos voltigeurs, rampant sans être aperçus, vont, guidés par le curé du village, se retrancher derrière un jardin clos de murs, à portée duquel les Prussiens devaient passer.

« Quand ils furent en vue, Folliet commanda le feu, et quatre ou cinq décharges de chassepots firent de larges trouées dans les rangs de l'ennemi, qui ne trouva plus personne quand il voulut riposter, car nos voltigeurs, après l'avoir salué au passage, avaient su battre en retraite et prendre position derrière la tranchée de Champigny, où les Prussiens, maintenus par les canons des forts, n'osèrent pas les attaquer. »

Le lendemain, le sergent Brunsvich, à la tête de quelques Rumilliens (6e compagnie), gagnait la prime de 20 fr., offerte par le commandant Poussielgue à celui qui tuerait un Prussien, en dispersant une patrouille de uhlans et en lui tuant un homme. La chasse au Prussien, ainsi organisée, devint plus d'une fois fatale aux rôdeurs et aux éclaireurs de l'ennemi, qui ne se montrèrent plus qu'à de rares intervalles devant la place, dont l'investissement cessa le 27 décembre.

Le 3e bataillon, commandant Bastian, poussa, à son tour, une reconnaissance sans résultat jusqu'à 10 ou 11 kilomètres de Langres.

Le 1er bataillon était cantonné à Péroncey. Jusqu'au milieu de janvier 1871 il ne se passa rien de remarquable autour de la place. Au moment où de Man-

teuffel, commençait à lancer ses premières colonnes dans l'Est, les avant-postes furent de nouveaux attaqués.

Voici le récit de ce combat, que nous trouvons dans le journal de Langres :

« Dans la journée du 14 janvier, le 1er bataillon de la Haute-Savoie a été attaqué dans ses cantonnements par une colonne ennemie, forte de 2 à 3,000 hommes.

« La 6e compagnie, établie à Bugnières, qui avait reçu dans la journée le premier choc, avait opéré sa retraite, en tiraillant, en bon ordre sur Marac, où se trouvait le reste du bataillon.

« Le soir, l'ennemi se présenta pour occuper ce village. En présence de troupes cinq à six fois plus nombreuses que les siennes, le commandant du bataillon battit en retraite, conformément aux ordres qu'il avait reçus ; mais il prit position à peu de distance pour observer les mouvements de l'ennemi, et, la nuit venue, il envoya une section chargée de s'assurer que le village était toujours occupé.

« La section envoyée, après avoir attaqué deux fois à la baïonnette, se retira devant le nombre.

« Dès lors le bataillon continua sa marche, sans que l'ennemi ait osé l'attaquer dans sa retraite.

« Le capitaine Pichollet et le lieutenant Détraz, de la 6e compagnie, se sont particulièrement distingués dans cette affaire. Le premier a tué deux hommes à bout portant ; le second, deux fois en-

touré dans le village, a réussi chaque fois à se dégager.

« Les pertes de l'ennemi ne sont pas encore connues. Les nôtres consistent en quatre hommes disparus et trois prisonniers.

« Trois jours après ce combat, les voltigeurs du capitaine Guignot se distinguèrent à leur tour.

« Partie de Péroncey dans la nuit du 16 au 17 courant, la compagnie de voltigeurs du 1er bataillon de la Haute-Savoie, capitaine Guignot, arrivait à Perrogney avant le point du jour, attaquait les uhlans préposés à la garde du convoi, arrêtait deux officiers dans leurs logements, et ramenait à Langres 23 voitures chargées, 31 chevaux et 12 prisonniers, avant que les troupes accourues au secours aient eu le temps de s'opposer au mouvement. »

Le 3e bataillon, qui n'avait, comme on le sait, que ses vieux fusils à piston, n'eût, dans toute la campagne, qu'une seule rencontre avec l'ennemi : envoyé en reconnaissance à Brennes, il tomba sur un poste prussien, qui lui tua un officier, Dion Barnabé.

Avant leur départ de Langres, les officiers du 3e bataillon ont fait élever, sur la place où repose leur camarade, une pierre tumulaire qui porte l'inscription suivante :

AU SOUS-LIEUTENANT BARNABÉ DION
BLESSÉ MORTELLEMENT
AU CHAMP D'HONNEUR
LE 18 JANVIER 1871, DANS L'AFFAIRE
DE BRENNES.
SES CAMARADES DES TROIS BATAILLONS DE
LA HAUTE-SAVOIE.

PRIEZ POUR LUI !

Le Conseil municipal de Langres s'est associé d'une manière délicate et touchante à cette pieuse pensée. Il a concédé gratuitement et à perpétuité le terrain sur lequel a été édifiée la pierre commémorative ; la délibération, des plus honorables pour la Savoie, énonce que la place de Langres est heureuse de rendre par là un hommage public à la mémoire du brave officier tombé sous ses murs, et de témoigner sa reconnaissance à la mobile de la Haute-Savoie pour son dévouement et sa courageuse conduite durant toutes les hostilités.

Une députation d'officiers du 3e bataillon, auquel appartenait le sous-lieutenant Dion, a été chargée, la veille du départ, d'aller remercier le Conseil municipal d'un acte qui l'honore autant que ceux qui en ont été l'objet.

A ce témoignage précieux de la reconnaissance et de l'affection des habitants de Langres, ajoutons l'ordre du jour de M. le lieutenant-colonel du 97e régiment de marche des gardes mobiles de la Haute-Savoie :

*Officiers, sous-officiers et soldats,*

C'est avec un légitime orgueil que je prends aujourd'hui le commandement de vos bataillons ; je sais que toujours vous avez fait votre devoir comme de braves soldats.

La France doit être fière de vous compter au nombre de ses enfants ; je suis heureux de vous adresser les éloges que vous avez si bien mérités. Pour moi, je remercie particulièrement vos commandants, qui ont organisé vos bataillons, les ont conduit au feu et ont rendu ma tâche si facile.

Aujourd'hui, vous êtes réunis en un même régiment ; je compte trouver en vous la même discipline, la même bravoure, et si nous sommes appelés de nouveau à marcher contre l'ennemi, je suis tranquille. Le sang des enfants de la vieille Savoie ne saurait faillir à l'honneur.

VIGOUROUX.

Langres, ce 23 février 1871.

Cette confiance et ces éloges étaient justifiés par l'attitude calme et énergique des trois bataillons. Jamais un murmure, jamais un regret dans les rangs de cette jeunesse, l'âme et l'élite du pays, pendant ces rudes épreuves. Aussi, avions-nous raison de conseiller aux ennemis de la France de suivre et d'écouter nos compatriotes aux bivouacs d'Orléans et d'Héricourt. Nous pouvons ajouter à ceux de Langres et sur le champ de bataille de Frechwiller.

## CHAPITRE SIXIÈME

Fior degli eroi. . . .

Torquato Tasso (*Jérusalem délivrée*).

**Départ pour l'Est. — Un illustre mendiant. — Evasion de Charette. — Beaume-les-Dames. — Boules de neige. — Bidons - calorifères. — Le général Minot et l'intendant général Bassagnou. — Marche en avant du 4e corps d'armée. — Villersexel.**

« Vierzon, 28 décembre.

« Notre vie d'aventures va recommencer ; nous prenons aujourd'hui le chemin de fer de Vierzon. Destination inconnue..... Les préparatifs de notre départ se font à la hâte. Au moment où nous nous rendions à la gare avec le bataillon, nous avons assisté à une scène émouvante. Tout-à-coup, au beau milieu de la rue, un pauvre diable coiffé d'un vieux chapeau et recouvert d'une douillette râpée, le tout rehaussé par de méchants sabots, nous barre le passage. Cette manière de mendiant, dont nous avions cependant remarqué le grand air, pique droit au commandant et lui saute au cou pour l'embrasser. Ne sachant de qui lui vient cette faveur inattendue, notre chef repousse l'intrus vivement.

13

« — Costa ! Tu ne reconnais donc pas ton vieil ami ?

« — De Charette ! Pauvre cher ami ! Et nos deux amis de tomber dans les bras l'un de l'autre. Cette accolade fraternelle de deux braves cœurs, fut aussi cordiale que la rebuffade qui l'avait précédée avait été vive.

« Le légendaire colonel des zouaves pontificaux rayonnait sous sa misérable défroque, et nous partagions tous la joie de notre commandant, qui devait être de courte durée, car nous partions. Le colonel venait à peine de débarquer et déjà il était en quête des débris de son bataillon de volontaires. Nous eûmes cependant le temps d'apprendre, avant de nous séparer, comment il avait été transporté, puis abandonné dans une ambulance après la bataille de Patay. Comment aussi, à peine remis, il était parvenu à s'échapper sous le déguisement qui le rendait méconnaissable, même à son ami. Le colonel de Charette, ne s'étant pas fait connaître, n'était pas prisonnier sur parole et pouvait se battre sans forfaiture. L'heureuse rencontre de notre commandant avec Charette nous rappela que, dans les rangs de cette légion de braves décimés à Patay, il se trouvait plus d'un de nos compatriotes, entre autres Bourbon, d'Yenne, blessé comme le sergent Bailly dans le bois de Patay ; ce dernier avait longtemps passé pour mort, grâce à un renseignement erroné fourni par un journal d'Annecy (1).

(1) Nous avons appris, depuis, qu'il avait été emmené en Allemagne, malgré les vives souffrances que lui causaient quatre blessures, surtout un éclat d'obus reçu au genou. A peine guéri, il imita l'exemple de son chef.

« Clerval, 31 décembre.

« De Vierzon à Clerval, nous avons roulé trois jours à travers l'espace ; sauf quelques arrêts aux gares principales, on nous a trimballé jusqu'ici sans repos ni trêve.

« Nos pauvres soldats sont éreintés, moulus, brisés par cette étape de trois jours. Le voyage du bataillon s'est accompli dans les wagons à bestiaux, l'industrie de nos hommes les a transformés en salons, avec cheminées prussiennes. Ce sont les bidons qui en tiennent lieu. La compagnie P.-L.-M. et celle de l'Est ont fait les frais du combustible. A chaque station, nos hommes renouvellent lestement leur provision ; nous avons fermé les yeux, la position n'était vraiment pas tenable. Ces pauvres enfants, qui grelottent et toussent horriblement depuis trois jours, sont vraiment ingénieux pour lutter contre le froid. Ils savent comment il faut s'y prendre pour entretenir le feu sacré ; sur cet article et sur bien d'autres, ils rendraient des points aux Vestales . . . . . . . . . . . . . . . . .

« A Beaume-les-Dames, où le temps d'arrêt s'est prolongé surtout pour la Nièvre et les zouaves (le gros du bataillon de Savoie est parti pour Clerval), on a essayé d'un autre moyen pour se réchauffer : un simulacre de combat à coups de boules de neige s'est engagé sur toute la ligne, avec un entrain sans pareil, sans toutefois faire oublier le ravitaillement en combustible. Un joyeux pêle-mêle en résulte ; personne n'est épargné, et l'on rit de bon cœur.

« Le général Minot et l'intendant général du 15e corps, M. Chassagnou, qui se promènent gravement sur le trottoir, reçoivent de temps en temps un des projectiles perdus, qui vient s'aplatir sur leur dos. Tous deux font face à l'ennemi, qui se multiplie. M. Chassagnou se met bravement de la partie et se fait remarquer par son adresse. Le général, qui reste impassible près de lui, devient alors une vraie cible ; les boules de neige se croisent autour de lui et tombent dru comme grêle. Il faudrait se jeter dans la mêlée et rendre horion pour horion ; mais le pauvre diable n'y songe guère pour le quart d'heure, car voilà son nez, qui tout-à-l'heure était d'un assez beau rouge, subitement agrémenté et tatoué en blanc par une malencontreuse boule de neige. Pendant que le général écarquille les yeux et se débarbouille, tout le monde éclate de rire ; puis, comme pour faire amende honorable au nez du général, qui pourrait bien se fâcher après tout, on met bas les armes comme par enchantement, en riant sous cape. Bientôt la locomotive siffle, et nos batailleurs remontent dans les salons qui leur sont offerts par la générosité de l'Etat. Là, ils retrouvent leurs confortables bidons-calorifères, pour lesquels nous réclamerions volontiers un brevet d'invention à M. Gambetta, si nous ne le savions si affairé en ce moment. »

La marche de notre 1er bataillon dans l'Est, qui se combine avec celle du 15e corps et de toute l'armée de Bourbaki, nous oblige à décrire rapidement le mouvement de cette armée toute entière. On a reproché à ce général d'avoir perdu un temps pré-

cieux à Châlon et à Chagny. Ce moment d'hésitation est le résultat fatal de la difficulté de nourrir et d'approvisionner pour quelques jours une armée, dans un pays ravagé par les troupes de Werder, qui avaient fait le vide derrière elles. Au moment où nos premières divisions se présentaient à Châlon et à Chagny, le général Werder commençait à concentrer les 50,000 hommes qu'il commandait et qui se trouvaient disséminés dans plusieurs départements. La lenteur de nos mouvements, causée par le défaut de vivres, le sauva. Il évacua rapidement Dijon et se retira à Vesoul, grossissant son armée des différents corps rappelés à la hâte. Une fois à Vesoul, il se trouvait à la portée du corps de siége de Belfort. Le 18e et le 20e corps, après s'être réunis à la division commandée par Crémer et Garibaldi, se dirigèrent sur Besançon, par le chemin de fer de l'Est, avec une peine infinie, à travers un pays semé d'obstacles de tout genre. A Besançon, les deux corps d'armée rallièrent le 24e corps et les troupes de la 9e division militaire. La première armée de la Loire, devenue, dès lors, l'armée de l'Est, comptait 150,000 hommes et 400 canons. Elle se composait du 15e corps, où se trouve notre 1er bataillon, du 18e et du 20e, dont notre 2e bataillon fait partie; du 24e corps, de la division Crémer, et d'une réserve commandée par l'amiral Pallu de la Barrière. Garibaldi restait en arrière, chargé de garder Dijon, d'arrêter les renforts attendus par Werder et de garder les communications de l'armée. Bourbaki commit une faute grave en négligeant de s'assurer de la possession de Dôle et de Mouchard, et en confiant éventuelle-

ment la garde de ces deux points importants à une bande de volontaires, braves peut-être et plus solides au feu que les mobiles et les mobilisés qui les secondaient, mais dépourvus d'artillerie et surtout de cavalerie.

Tandis que notre 1er bataillon débarquait à Clerval, et qu'il allait prendre ses cantonnements dans un petit village voisin, l'armée de l'Est continuait à se mettre sérieusement en ligne. Ce n'était pas, toutefois, sans des souffrances et des difficultés inouïes. Comment décrire en quelques lignes l'immense mouvement de cette armée dans l'Est, où elle n'a plus à sa disposition qu'une seule voie ferrée. Ces régiments stationnant sans feu des journées et des nuits entières dans les wagons, après avoir consommé les vivres et le pain gelés emportés au moment du départ, ne recevant qu'avec peine, de Besançon, de nouveaux vivres encore insuffisants. Ces chevaux tombant d'inanition en débarquant, encombrant de leurs cadavres les abords de Besançon. Ces détachements et ces soldats isolés, pauvres âmes errantes et désolées, cherchant à rejoindre leurs corps, souvent manquant de tout et ne sachant à quelle porte frapper.

Parti des premiers, notre bataillon, grâce au robuste tempérament de nos hommes et à leur esprit ingénieux, avait relativement moins souffert que ceux qui le suivirent. Les troupes placées sous le commandement immédiat de la 9e division militaire, occupaient, à l'extrême droite : Pont-de-Roide, Blamont, Rocher, Tourrey, Bondeval, Mauduire, Mattay, Valentigny, Vaujancourt.

Le 4 janvier, le 24e corps (général Bressoles) quittant Besançon, remontait, par Beaume-les-Dames et Clerval, la ligne du Doubs, auquel il appuyait sa droite.

Le 15e corps (général Martineau) arrivait en chemin de fer jusqu'à Clerval, y débarquait un peu au hasard, et, à partir du 6 janvier, prenait la gauche du 24e corps, s'étendant presque vers Rougemont. Le général Bourbaki avait décidé que la 1re division du 15e corps, détachée sous les ordres du général de la 9e division militaire, irait prendre position sur les plateaux de Blamont et de Croix avec la 9e division, pour prendre l'armée de Werder à revers. Ce renfort insuffisant se réduisit à la seule *brigade Minot*, la seconde brigade ayant été retenue à Dijon.

Le 20e corps (général Clinchant) avait suivi la vallée de l'Oignon. Il vint appuyer sa droite au 15e corps ; sa gauche occupe Presle, et, dans le mouvement en avant, se dirigera sur Marat.

Le 18e corps (général Billot) marche de Saint-Jean-de-Losne sur Vesoul, par Gray, Gy et Ay, à la poursuite de l'armée de Werder, qui se replie en toute hâte de Dijon snr Belfort.

A Ay, le 18e corps, en retard d'un jour sur les Allemands, reçoit l'ordre d'appuyer à droite et de se diriger sur Lure par Vioz et Villersexel, pour intercepter la route de Belfort aux Allemands venant de Vesoul.

De son côté, l'armée de Werder se retirait de Dijon sur Belfort, en trois colonnes :

La première, suivant la route de Gray, Scez-sur-Saône et Vesoul, la seconde, passant par Gray,

Vesoul, où elle devait rejoindre la première. La troisième, traversant, dès la fin de décembre, Gray, Ay, Rioz, Montbazon, l'Isle-sur-le-Doubs, s'était portée sur Montbéliard et étendue du côté de Villersexel.

Le 8 janvier, le général Clinchant, commandant le 20e corps, pour éclairer sa marche et s'assurer d'un point important, avait fait occuper le pont de Villersexel par une compagnie de mobiles des Vosges. Cette compagnie se battit vaillamment dans un combat d'avant-garde où elle perdit ses trois officiers. Deux bataillons de la Corse, envoyés pour la soutenir, ne tinrent pas devant l'ennemi. Leur colonel, M. Parent, fut tué, et les Prussiens occupèrent la ville et le château jusqu'au lendemain.

Le 9 janvier, de bon matin, la 2e division du 20e corps, commandée par le général Thorton, reçut l'ordre d'attaquer Villersexel, qu'elle commença à foudroyer de son artillerie.

La 1re division de ce même corps, commandée par le général de Polignac, marchant à la suite de l'ennemi par Abbenoniour et Tallon, s'avance sur Villargent. De là, vers quatre heures du soir, elle attaqua Viller-la-Ville, que le 55e mobile (Jura), cité pour ce fait à l'ordre du jour de l'armée, enlève vaillamment. Les Allemands se replient sur Villersexel, pris en écharpe par l'artillerie de la division Thorton.

Vers deux heures de l'après-midi, cette division faisait plier l'ennemi à Villersexel ; le chef de l'état-major du 20e corps (lieutenant-colonel du génie Varaigne) pénétrait bravement dans le château en-

core occupé par les Allemands, et ordonnait à un des capitaines de son état-major, qui l'avait suivi avec 150 hommes, de s'y maintenir, en attendant du renfort. Pendant plusieurs heures, ces vaillants soldats tinrent en échec les Allemands, maîtres du 1er étage; on se battit avec une rage sans égale dans les escaliers, dans les salons, autour du billard. A la vue d'une colonne française qui s'avance vers le château, ces Vandales répandent de l'huile de pétrole (le sac de chacun d'eux en contenait une bouteille) dans les appartements qu'ils occupent et y mettent le feu. Se faisant ensuite des armes des pendules et des flambeaux (qu'ils renoncent à emporter, cette fois) et des meubles du 1er étage, qu'ils précipitent sur nos soldats établis au rez-de-chaussée, ils parviennent à s'échapper en perdant beaucoup des leurs, fusillés à bout portant dans leur fuite. L'incendie du château, appartenant à M. de Gramont, l'homonyme du ministre des affaires étrangères, prémédité comme une vengeance de la déclaration de guerre faite par M. de Gramont, ministre des affaires étrangères, causa la perte d'un grand nombre de blessés allemands, placés dans les caves du château converties en ambulance.

Les Allemands revinrent à la charge, rentrèrent un instant dans Villersexel, mais bientôt s'en virent chassés par la 3e division du 20e corps, celle du général Siéghard, qui vint à propos renforcer les troupes d'attaque de Villersexel. Malgré d'incessantes attaques, ces troupes s'y maintinrent toute la soirée, luttèrent une partie de la nuit et restèrent enfin

maîtresses de la position vers deux heures du matin.

A sept heures, l'ennemi se décida à battre en retraite, marchant à la lueur des incendies qu'il avait allumés dans le château et dans un grand nombre de maisons.

Les pertes du 20e corps, quoique sérieuses, furent bien inférieures à celles des Allemands, dont les cadavres jonchaient les rues et remplissaient les puits du bourg, les salles, les caves et les abords du château.

Le 2e bataillon de Savoie, qui, depuis la rude journée de Beaune-la-Rollande, n'avait eu avec l'ennemi qu'une escarmouche insignifiante dans la forêt d'Orléans, où il lui avait mis sept hommes hors de combat, assistait, comme corps de réserve de la 2e division, à la sanglante affaire de Villersexel. Dès les premiers coups tirés par l'artillerie du général Thorton, il reçut l'ordre d'occuper un petit vallon derrière une de nos batteries d'artillerie, qui ne tarda pas à engager une bruyante conversation avec celle de l'ennemi.

Il se déploie en bon ordre. A quinze pas en arrière, sur une ligne à peu près parallèle, un régiment de la 1re brigade prend son rang de combat. La batterie prussienne, qui tout-à-l'heure paraissait mesurer et ralentir ses coups, se réveille et tire à coups redoublés. Les obus viennent éclater à vingt ou trente pas du front de bataille.

A deux pas en avant du bataillon, les officiers restent impassibles sous cette pluie d'obus qui passe au-dessus d'eux. Le commandant Dubois, un bâton

à la main, se promène à cheval sur le front du bataillon. Chaque fois qu'il passe il jette un mot à ses soldats ou à ses officiers, encourage les uns, gourmande les autres, et gasconne au besoin ceux que cet ouragan de fer a l'air d'inquiéter. L'attitude des officiers soutient le moral de nos jeunes mobiles ; ils écoutent, l'arme au pied, cette musique qui leur rappelle celle de Beaune-la-Rollande.

Un moment l'artillerie ennemie semble avoir le dessus; on ordonne alors au bataillon de se masser un peu en arrière pour s'abriter contre cette grêle de projectiles, qui n'a encore atteint que le vaguemestre. Aussitôt que l'artillerie française a fait taire celle de l'ennemi, en prenant une position plus avantageuse, M. Dubois reçoit l'ordre de conduire son bataillon dans un bois situé à un kilomètre de Villersexel, qu'il occupe jusqu'à deux heures du matin, sans feux de bivouac et les pieds dans la neige. Ce n'est qu'alors qu'on cesse d'entendre le crépitement de la fusillade. La lueur de plusieurs incendies éclaire la fin du combat. De la forêt, où le 2e bataillon de Savoie continue à garder le poste qui lui est assigné, il entend les chants de victoire des Français, maîtres de Villersexel et du château, qui brûle sous leurs yeux.

## CHAPITRE SEPTIÈME

**Une partie de l'armée de l'Est attaque simultanément Werder sur l'Allaine et la Lisaine. — L'attaque sur l'Allaine, exécutée avec des forces insuffisantes, échoue et fait avorter la grande démonstration tentée sur la ligne de la Lisaine par le 15e, le 18e et le 20e corps. — Combats de Saulnoz et de Chavannes. — Le capitaine Roman et la 4e Compagnie.**

L'arrivée du 18e corps décida sans doute la retraite de l'ennemi, qui dut craindre de le voir tomber sur son flanc.

Malheureusement, en arrivant, la brigade Darriès, du 18e corps, croyant Villersexel occupé par les Prussiens, ouvrit immédiatement le feu sur la partie de cette petite ville occupée par la division Siéghard (du 20e corps), à laquelle elle eût fait beaucoup de mal si cette erreur n'eût été promptement reconnue.

Le 18e corps se cantonna à Villersexel et dans les villages voisins ; le 20e corps prit position à Bévenge, Viller-la-Ville, Villargent, etc.

L'armée de l'Est avait, comme on le sait, pour premier objectif la délivrance de Belfort. Pour que ce projet pût réussir, il fallait à tout prix faire dé-

boucher un corps d'armée d'environ 20,000 hommes par les plateaux de Blamont et de Croix, pour tourner l'ennemi pendant que l'armée entière l'attaquerait de front vers Montbéliard et Héricourt.

Une forte division passant à Clerval, sur la rive gauche du Doubs, devait être dirigée sur le plateau de Blamont, en suivant l'excellente route qui le longe, le pied de Lomont par Auteuil, Glaineau, Dombelin et Pont-de-Roide.

La marche de flanc devait être protégée par le cours du Doubs, qui s'écarte dans cette région du Lomont pour décrire un grand angle saillant vers le nord, jusqu'en face de Montbéliard.

Cette division, réunie aux colonnes mobiles qui, depuis longtemps, occupaient les plateaux, inquiétant l'ennemi et enlevant ses convois de bestiaux venant de la Suisse, pouvait facilement percer la ligne de défense de Delle à Montbéliard. Les Allemands, vu leur nombre inférieur, devaient forcément dégarnir cette position pour concentrer leur résistance du côté de la Lisaine, menacée par le gros de l'armée de Bourbaki.

Par cette manœuvre on coupait les communications de Werder qui, menacé sur ses derrières à l'est, attaqué par l'armée entière à l'ouest, resserré au nord par la place de Belfort, se serait bientôt trouvé dans l'alternative d'une destruction complète ou d'une capitulation.

Pour assurer le résultat de cette manœuvre hardie, Bourbaki songea un instant à diriger le 15e corps tout entier sur le plateau de Blamont, brigade par

brigade, au fur et à mesure de leur débarquement à Clerval.

Malheureusement, le 15e corps se trouva trop retardé dans sa marche et privé d'une de ses divisions, demeurée dans la vallée de la Saône pour en couvrir les communications.

Pour exécuter ce mouvement en temps opportun, la 1re brigade de ce corps, général Minot, dont faisait partie, comme on le sait, notre 1er bataillon, était, nous l'avons dit, arrivée à Clerval. Elle eut alors avec le seul corps Bourras l'honneur de se voir confier cette mission, qui n'était praticable qu'avec un corps de 20,000 hommes au moins. Le 11 janvier elle reçut l'ordre de se porter sans retard à Pont-de-Roide et Blamont.

La 2e brigade de cette division devait la suivre ; mais elle était retenue à Dijon, et sa marche en avant, interceptée par les 2e et 3e divisions de ce même corps, qui encombraient les voies, suffit pour faire avorter ce plan assez bien conçu.

Pour combler cette diminution d'effectif, la 9e division militaire fit former immédiatement une seconde colonne mobile, sous les ordres du lieutenant-colonel Bousson.

Elle se composa d'un bataillon des mobilisés de la Haute-Saône, d'un bataillon des gardes mobiles des Vosges et d'un bataillon des gardes mobiles des Hautes-Alpes ; ces deux derniers bataillons, surtout, éprouvés et solides au feu, avaient été chargés de garder des points importants de notre ligne de défense. Ils durent, en partant, céder leur place à des bataillons de mobilisés bien moins aguerris.

Cette colonne reçut l'ordre de se porter à marches forcées sur le plateau de Blamont.

Déjà, le général Minot venait d'arriver lui-même à Pont-de-Roide, avec sa brigade, lorsqu'un contre-ordre du quartier-général d'Aire lui enjoignit de revenir en arrière. Notre brigade devait repasser sur la rive droite du Doubs et arriver dans la matinée du 12 à Ornans. La 9e division militaire recevait aussi le contre-ordre, et, le 13, elle devait, en retournant sur ses pas, faire reprendre l'offensive aux troupes restées sous son commandement.

Pour exécuter le plan d'attaque sur la ligne de Delle, il ne restait plus qu'un effectif insuffisant, c'est-à-dire neuf bataillons, savoir :

Le 54e mobile, Doubs (trois bataillons), la colonne mobile (trois bataillons), commandés par le lieutenant-colonel Bousson, la légion Bourras et un bataillon de mobilisés du Doubs. Ajoutons à cela une faible batterie de montagne et deux petites compagnies franches.

En donnant l'ordre d'attaquer dès le 13, avant que le gros de l'armée de l'Est fut arrivé en face de Montbéliard pour occuper toutes les forces de Werder, on renversait complètement le sens de l'opération, dont l'issue devait être si fatale à l'ennemi. C'est-à-dire, qu'au lieu de déboucher par une attaque à fond derrière l'ennemi, menacé de front par une grande démonstration de l'armée, on allait l'attaquer sur sa ligne de l'Allaine, avec des forces insuffisantes, alors que la démonstration sur la

grande ligne de la Lisaine n'était pas suffisamment accentuée par l'arrivée de toute l'armée de l'Est.

Notre ennemi, toujours bien informé par les espions qu'il entretenait sur nos derrières et partout, comprit cette faute. Il eut le temps de renforcer la ligne de défense de l'Allaine avec quelques troupes et de l'artillerie, sans trop dégarnir et affaiblir sa ligne de défense de la Lisaine de Montbéliard à Héricourt.

Il résulta de cette faute que les attaques réitérées faites pendant les journées des 13, 14, 15 et 16 janvier par les bataillons descendant des plateaux de Blamont et de Croix, ne purent guère mieux réussir que la grande attaque de front, faite dans la grande vallée de la Lisaine contre les formidables positions choisies par l'ennemi. Malgré ces conditions défavorables, les premiers engagements nous furent avantageux.

Le 13, l'ennemi attaqué entre Vaudoncourt et Taillecourt cherche à tourner la colonne française. Reçu à 150 mètres par une vive fusillade, il est forcé de se replier dans les bois de Dasle.

Le 14, une reconnaissance composée de mobiles du Doubs entre à Audoncourt sans coup férir ; mais trop faible pour l'occuper définitivement, elle se retire dans ses positions. Les troupes de la 9e division militaire font une reconnaissance sur Exincourt. Les positions de l'ennemi, très-fortes par elles-mêmes, sont gardées par 12,000 hommes et plusieurs batteries. Une attaque à fond étant impossible, nos troupes se contentent de faire une démonstration offensive pour occuper l'ennemi.

Le 24e, le 15e et le 20e corps se portent en avant. Le 18e corps avance entre Lure et Héricourt pour appuyer le 20e corps, mais n'arrive pas à temps à Contheneaux, que la gauche du 20e corps occupait dès le matin et qu'elle est forcée d'évacuer devant des forces supérieures. Le 15e et le 24e corps attaquent Montbéliard, prennent la ville et, ne pouvant se rendre maîtres du château, sont obligés de se retirer.

Le 15 janvier, sur toute la ligne, il y eut de violents combats d'artillerie, une canonnade aussi forte qu'à Sédan, d'après l'aveu des Allemands eux-mêmes. Les troupes de la 9e division militaire entrent à Audincourt, d'où les Allemands sont délogés, mais elles échouent contre Taillecourt. Elles appuient à gauche et donnent la main au 24e corps, vers Arbonans.

Le feu continue sur toute la ligne ; une démonstration tardive, confiée au chef du 1er bataillon du 55e mobile (Jura), a lieu dans la direction du cimetière de Saint-Valbert, en avant de Verboux. A l'extrême gauche, la division Cremer et le 18e corps s'emparent de Chénebier.

Le 16 janvier, les 20e, 15e et 24e corps font une nouvelle attaque sur Héricourt et Montbéliard.

Malgré l'intrépidité de notre jeune armée, qui n'est pas encore démoralisée par les souffrances et le bivouac dans la neige par un froid de 18 degrés, l'ennemi se maintient dans ses lignes de défense, hérissées de batteries de gros calibre à plusieurs étages de feux et protégées par le cours de la Lisaine.

Avant de décrire le sanglant combat de Béthoncourt, le plus triste mais aussi le plus glorieux souvenir pour notre pays de la guerre franco-allemande, pour maintenir l'ordre chronologique des événements, nous allons raconter, avec l'aide de notre chroniqueur d'Albertville, M. Martin, et de ses camarades, la part prise par le 2e bataillon aux divers combats connus sous le nom de bataille d'Héricourt.

« Enfin, nous voici devant un bon feu de cheminée. Depuis un mois que nous marchons en chemin de fer, dans la neige et dans les bois, nous ne connaissons plus le bonheur de sentir la douce chaleur d'un bois sec, qui brûle sans vous aveugler de fumée et vous rougir les yeux, gonflés par les fatigues, l'insomnie et l'ennui, plus mortel encore.

« Recueillons nos souvenirs.

« Le 12 janvier, nous étions cantonnés à Villersexel. Le matin du 13, le commandant reçoit l'ordre du jour, c'est-à-dire le programme de la journée ; nous savons ce que cela veut dire. Depuis une huitaine de jours, chaque bataillon, à tour de rôle, prend l'avant-garde et chasse devant lui les Prussiens, ce qui n'est pas toujours commode. Comme nous l'avons vu à Villersexel, voici à peu près cet ordre du jour, assez laconique :

« Le 2e bataillon de Savoie occupera le village de « Saulnoz, d'où il chassera les Prussiens. »

« Nous nous rangeons en bataille sur une éminence à un kilomètre du village qu'on nous a désigné pour objectif.

« Sur un signal, nous avançons directement à

travers champ du côté de Saulnoz, où nous rejoignons la route à 800 mètres environ du village. Le commandant fait déployer deux compagnies en tirailleurs sur les deux côtés de la route.

« Elles partent au pas de course et arrivent presque sans résistance dans le village, où les Prussiens sont lestement chassés de la position qu'ils occupaient derrière les murs du cimetière. Là, le bataillon tout entier les rejoint, suivi par le commandant, qui nous précède au grand trot de son cheval. Si cette course devait durer ainsi longtemps, nous serions bien vite sur les dents et forcés de lui dire : Au revoir. Dans le village, il n'y a plus que quelques barricades abandonnées ; les habitants s'empressent de nous montrer les Prussiens fuyant à toutes jambes du côté du village de Chavannes ; nous sommes reçus comme on reçoit des sauveurs ; les femmes nous embrassent, les hommes nous offrent du pain et du vin, tout ce qu'ils possèdent, « merci, braves gens, » et nous repartons au pas de course.

« Dans leur retraite, les Prussiens nous envoient encore quelques bordées de mitraille. L'ordre du jour est précis et consiste à occuper uniquement Saulnoz. Mais à quoi bon rester ainsi sous le feu de l'ennemi et nous laisser décimer inutilement par ses deux pièces d'artillerie placées à l'entrée du village de Chavannes, à quelques pas de nous.

« Nous laissons à Saulnoz la 1re et la 6e compagnies, qui reçoivent l'ordre de créneler et de défendre les maisons qu'elles occupent ; le commandant déploie en tirailleurs la 2e et la 3e compagnies, la 2e s'avance sans trop souffrir, la 3e, en sortant de Saulnoz, est

saluée par une grêle de schrapnels qui lui enlève six hommes et un sergent, le brave et charmant Maitral, mortellement blessé à l'épaule. Malgré ces pertes, elle continue son mouvement sous le feu des pièces prussiennes avec un sang-froid digne de vieilles troupes. Le commandant envoie de nouveaux tirailleurs pour les soutenir, nous gagnons du terrain, et bientôt les Prussiens évacuent cette seconde position. La 2e compagnie, qui forme l'aile droite des tirailleurs, pénètre dans le village en même temps que les mobilisés du Rhône, qui nous secondent vaillamment.

« Le capitaine de la 3e compagnie, qui surveille la retraite des Prussiens, veut compléter ce résultat en enlevant les deux pièces ennemies qui sont sur notre gauche. Mais le commandant qui, trois fois déjà, a reçu l'ordre de modérer l'élan de son bataillon, lui fait répéter le même ordre, auquel nous obéissons avec regret. »

Dans l'attaque du village de Chavannes, la 4e compagnie, entraînée par son vaillant capitaine, M. Roman, se distingua particulièrement ; elle s'était avancée la première, malgré un feu très vif et une pluie de projectiles qui soulevaient la neige et aveuglaient les assaillants.

Au moment où la résistance faiblissait, trois sous-officiers de cette compagnie envoyés en éclaireurs, entre autres le fourrier Duraz, pénétrèrent hardiment dans les premières maisons évacuées par les Prussiens. Bientôt ceux-ci abandonnèrent les barricades du village et se retirèrent précipitamment dans le bois de Chavannes.

Dans toutes les maisons abandonnées, les vainqueurs affamés découvrent la soupe fumante de l'ennemi, qu'ils mangent gaîment à sa place. La carte de ce potage au lard, qu'ils avaient payé d'avance, leur coûtait une vingtaine d'hommes tués ou blessés.

Le soir, en rentrant dans Saulnoz, le général en chef du 20e corps les récompensait de leur bonne volonté d'un mot qu'ils n'ont pas oublié :

« — Que tout le monde soit cantonné ce soir, s'il « est possible, dit-il, mais surtout le 2e bataillon de « Savoie. »

Excellentes paroles, qui valaient dans cette bouche le plus bel ordre du jour (1).

Le 15, on arrive devant Héricourt, où la canonnade continue son concert, mêlé au bruit lointain de l'artillerie de Belfort.

Pendant trois jours, 15, 16 et 17 janvier, une partie du 20e corps occupe des bois au-dessus de Tavay ; le commandant Dubois et la troupe qu'il commande campe dans la neige sans pouvoir allumer du feu ; sur toute la ligne les obus de l'ennemi fouillent les replis de terrain, d'où montent quelques rares colonnes de fumée. On attend l'ordre d'attaquer Héricourt. Plus d'un chasseur endurci,

(1) Nous avons sous les yeux la copie d'une lettre officielle du général Thorton, dans laquelle il déclare qu'il sera toujours fier et heureux d'avoir commandé le 2e bataillon de Savoie. Il ajoute qu'il avait connu la brigade de Savoie en Italie, et que dans ces jeunes recrues il avait retrouvé la même valeur que chez les vieux soldats de l'indépendance italienne.

grelottant sous sa pauvre couverture trouée par la neige et l'âpre bise du Jura, a sans doute envié plus d'une fois la chaude fourrure et les troncs d'arbre des ours de la forêt de Doussard. C'est dans la nécessité de soustraire ses troupes à une température sibérienne, qui les décimait, qu'il faut rechercher la cause de l'attaque prématurée, ordonnée par Bourbaki avant l'arrivée de toute l'armée de l'Est. Les soldats préféraient cent fois jouer leur vie une bonne fois plutôt que d'endurer plus longtemps les atroces souffrances d'une inaction forcée dans de telles conditions. Le 17, des bruits vagues et tristes circulaient dans les rangs. On apprenait qu'à quelques kilomètres d'Héricourt le 1er bataillon de Savoie s'était fait écharper inutilement, à Béthoncourt, en attaquant des positions formidables.

Ici s'arrêtent les notes de nos correspondants, qui résument si exactement la part prise par le 2e bataillon à la bataille d'Héricourt ; nous n'avons accueilli et coordonné ce récit qu'avec la certitude d'enregistrer une page d'histoire écrite avec des documents authentiques.

Allons maintenant rendre une visite au bivouac de notre 1er bataillon, que nous avons laissé dans son cantonnement de Clerval.

## CHAPITRE HUITIÈME

**Héricourt. — Béthoncourt. — Etobon. — Chénebier. — La veillée d'armes. — Le combat.**

Chez les confédérés, nul trouble, nulle crainte.
Cœurs et bras, tout est fort. Pour une cause sainte,
Chacun d'eux s'est levé, chacun d'eux, sans regret,
Va rendre à Dieu, s'il le faut, son âme libre et fière.

*Bataille de Morat*, Albert Richard.

*Et dulces moriens Reminiscitur Argos.....*

Grâce aux combats que nous venons de décrire, Werder retardait la marche de notre armée sur Belfort et pouvait compléter ses ouvrages de défense sur la Lisaine. Cette petite rivière coule au bas d'une série de coteaux derrière lesquels se trouve Belfort. (On avait fait sauter le pont établi sur la route de Belfort). Le chemin de fer en talus longe le cours de la rivière du côté opposé à celui par lequel devait aborder l'armée française.

Les Prussiens avaient barré la rivière avec du fumier et fait ainsi refluer l'eau, qui avait inondé la plaine sur une grande étendue ; ils avaient eu soin de casser partout la glace, qui eut pu porter nos soldats au milieu de cette plaine inondée.

Le talus du chemin de fer était crénelé au moyen de petits sacs à terre disposés en meurtrières. Des coupures verticales étaient ouvertes dans le talus et abritaient leurs soldats, dont la tête seule apparaissait par moment à la hauteur des meurtrières. Des fils de fer avaient été tendus de loin en loin en avant de la rivière. Le village de Béthoncourt est à cheval sur la route qui mène de Clairval à Belfort et s'élève en gradins au-dessus du cours de la Lisaine.

Sur la droite de la plaine à parcourir pour aborder Béthoncourt se trouve le cimetière entouré de murs ; un peu plus loin, le presbytère, qui domine la plaine; enfin, plus rapprochée de la rivière, une usine inachevée. Dans le village on avait pratiqué des meurtrières dans tous les murs des jardins et des maisons. Les tuiles des toits, adroitement enlevées, permettaient de passer les fusils par les ouvertures.

De la position occupée par nos troupes, on ne pouvait pas se rendre compte des préparatifs de l'ennemi, même avec une lunette de campagne, et, comme toujours, on était mal renseigné sur son nombre et ses ressources. Ce n'est qu'après le combat que nos blessés prisonniers purent examiner les redoutables positions contre lesquelles leurs efforts étaient venus se briser.

Le 15, l'armée fit une démonstration sur Montbéliard, à laquelle le 1er bataillon de Savoie ne prit aucune part.

Le soir, notre bataillon vint occuper la lisière d'un bois situé à 1,200 mètres environ du point qui

devait être attaqué le lendemain. Ce bois était abrité du feu de l'ennemi par une colline dont la pente, opposée à celle que notre bataillon occupait, inclinait vers Montbéliard et Béthoncourt, sans accident de terrain. Du haut de cette colline, à gauche, le bataillon donnait la main au 16e corps (16e chasseurs à pied) ; à droite, il avait le 12e mobile (Nièvre). Le quartier-général de la brigade était à la ferme de Montchevis, dont on s'était emparé la veille.

Montchevis domine Montbéliard. Une grande partie de notre artillerie y était en position, prête à appuyer l'attaque projetée pour le lendemain. Arrivé à l'endroit désigné pour le campement, le commandant fit former les faisceaux sur un petit chemin parallèle à la crête de la colline, où était la grand'-garde, formée par la compagnie de Cordon (8e compagnie).

Chaque compagnie s'échelonna le long d'un fossé assez profond, derrière les faisceaux, en ordre de combat. On alluma de petits feux dans les fossés, une flamme trop vive attirait immédiatement un obus. Nos hommes, après avoir balayé la neige autour des feux, essayèrent tour-à-tour de se réchauffer ; ils ne parvinrent guère, nous dirent-ils plus tard, qu'à se noircir de fumée. Ils n'avaient rien mangé depuis 5 heures du matin ; on attendit en vain toute la nuit avec anxiété l'officier chargé de diriger les vivres au campement.

Les pauvres mobiles se contentèrent donc de grignoter quelques restes de biscuit ou de pain gelé qu'ils avaient conservé, et burent de la neige fon-

tue. On les voyait s'étendre tour-à-tour près des feux, s'envelopper de leur maigre couverture et dormir quelques instants. Bientôt, éveillés par le froid et les coups de fusil échangés toute la nuit par les grand'gardes, ils se levaient pour céder leur place à d'autres et aller couper du bois. On ne chantait plus autour des feux de bivouac; seul Berthollet lançait encore de temps en temps une plaisanterie, ou, d'une voix enrouée, une chanson grivoise pour dérider ses camarades. Personne ne murmurait, presque tous étaient rendus livides par le froid et avaient les jambes enflées par les fatigues ; un grand nombre avaient en partie les pieds gelés ou souffraient de la petite vérole et de la dyssenterie, résultat inévitable des privations et des marches forcées. C'était la veille d'une bataille, et l'ennemi n'était plus qu'à quelques centaines de mètres ; il y en avait assez pour faire tout oublier, tout, excepté le pays, pour lequel on devait se battre le lendemain. Quelques-uns, graves et rêveurs, songeaient sans doute à leurs vieux parents ; d'autres, plus tristes, à leurs compagnes, à leurs enfants, qui demandent peut-être à la même heure :

« Où donc est notre père ? »
« Et ne comprennent pas lorsqu'on dit : A la guerre ! »

. . . . . . . . . . . . . . .

Au moment où le jour parut, le bataillon reçut l'ordre de gravir en tirailleurs la crête de la colline; en même temps l'artillerie placée sur la droite ouvrait le feu pour préparer l'attaque du château de

Montbéliard, que devait opérer le 1er zouaves, ainsi que celle de Béthoncourt, pour laquelle aucun ordre n'était encore donné.

Les Prussiens répondaient directement aux batteries françaises, mais, en même temps, couvraient de mitraille le bois où ils soupçonnaient avec raison que devaient être massées les colonnes d'attaque. L'emplacement occupé quelques instants auparavant par le bataillon fut littéralement hâché. Les boites à balles en tombant sur le bois faisaient absolument le bruit de la grêle tombant sur le toit vitré d'une serre.

Quiconque a fait la guerre, sait que la position d'une troupe l'arme au bras, sous le feu, est la plus énervante de toutes. Nos hommes, couchés à plat ventre, l'œil et l'oreille au guet, ne bougeaient pas, ils étaient admirables de calme et d'ordre. Ajoutez à cela la faim qui les torturait et la fatigue d'une nuit comme celle qu'ils venaient de passer. Le froid arrivé à son paroxysme avait littéralement figé la moelle de leurs os. Malgré cette sorte d'enivrement que donne ordinairement le bruit du canon, il ne pouvait leur rester la moindre exaltation factice. L'idée du devoir les soutenait seule, l'honneur du pays, du vieux nom de Savoie, pour lequel les officiers s'étaient efforcés pendant toute la campagne d'entretenir un culte dans le bataillon, les clouait à leur rang de bataille.

La discipline la plus sévère eut été impuissante à obtenir d'eux ce que le seul espoir de vaincre leur faisait endurer. Quelle admirable race que celle de nos paysans de Savoie !

C'était au bataillon, qui n'avait pas été engagé la veille, à prendre la tête de la colonne. Le général était au Montchevis entouré de batteries qui faisaient un feu d'enfer. Le bataillon devait se former en colonne d'attaque à la lisière du bois ; le 12e mobile devait occuper sa place.

Il était onze heures du matin et les vivres n'étaient pas encore arrivés. La colonne se mit en marche à travers un sentier fort étroit, et après mille peines se trouva formée en face du village de Béthoncourt. L'ennemi ne la sachant pas si près de lui la laissa tranquille et continua de tirer à de très-rares intervalles sur les batteries du Montchevis qui, de leur côté, avaient cessé le feu. Le général Minot avait rejoint sa division sur ces entrefaites et avait ainsi disposé ses troupes :

En première ligne et en tirailleurs, le 1er bataillon de Savoie. En deuxième ligne de tirailleurs, le 3e bataillon du 12e mobile (Nièvre).

En colonne d'attaque, le 2e bataillon du 12e mobile à gauche.

A droite, le 1er bataillon du même régiment. En réserve, le 1er zouaves.

Le 15e corps tout entier devait appuyer l'attaque. Sur les collines à droite se trouvaient quelques batteries d'artillerie. Le village de Béthoncourt semblait abandonné par l'ennemi ; on n'y voyait aucun mouvement. Le général Minot précisa ses instructions au commandant de Savoie : « Vous vous avan-
« cerez *sans tirer un coup de fusil jusqu'au bord de*
« *la rivière, vous la passerez, vous chasserez les*

« *Prussiens, si vous en rencontrez ; à mesure que* « *vous avancerez, vous serez remplacé par les batail-* « *lons de la Nièvre. Vous gravirez la colline derrière* « *le village, et vous vous arrêterez pour m'attendre* « *dans le petit bois qui le couronne.* » Le général répéta trois ou quatre fois ses ordres ; l'attaque allait être commandée, quand l'aumônier, l'abbé Juteaux, s'avançant sur le front de la troupe, lui dit : « Mes « enfants, voilà quatre mois que vous marchez et « souffrez, quelques-uns recevront sans doute ce soir « au ciel le prix de leurs efforts et de leurs sacrifices ; « mettez-vous à genoux, mes enfants, je vais vous « donner une suprême absolution. » Le bataillon tout entier mit un genou en terre (il n'y a pas d'incrédules ou d'athées devant les balles) ; quand nos hommes se relevèrent, le clairon sonnait la charge ; les amis s'étaient donné un dernier adieu, et tous nos soldats s'élancèrent en avant. Ils sortirent du bois en ligne de tirailleurs et firent cent ou deux cents mètres sans recevoir un coup de fusil. Tout-à-coup ils reçurent, presque à bout portant, la fusillade des Prussiens abrités dans le cimetière. 25 ou 30 hommes furent atteints, les autres continuèrent à marcher et, dépassant le cimetière, furent atteints dans le dos. Au même instant l'usine, le presbytère, le talus du chemin de fer et les maisons du village se couvrirent de feu ; l'artillerie prussienne, qui couronnait le village, écrasait dans le bois, dont elles n'étaient pas sorties, les troupes de soutien. Notre artillerie, faute de munitions de calibre, ne put tirer que deux ou trois coups de canon ; l'affaire était mal engagée, le général fit sonner la retraite. Personne

ne l'entendit. Nos quatre premières compagnies marchaient toujours en avant ; mais à chaque pas le nombre de ces pauvres soldats diminuait; la neige en était jonchée. 25 ou 30 hommes, conduits par Cordon et Hugard, arrivèrent jusqu'au bord de la Lisaine; un d'entre eux même s'y serait noyé, si Cordon ne l'eût tiré de l'eau en lui tendant un fusil qu'il ramassa auprès de lui. Hugard reçut trois balles en même temps, Cordon eut les reins labourés par un projectile et, se voyant seul debout, car tous ceux qui l'avaient suivis étaient morts ou blessés, il revint en arrière sous une grêle de balles qui, heureusement, ne firent que traverser ses vêtements. Deux cent cinquante hommes environ du bataillon gisaient là dans la neige.

Au moment où les quatre premières compagnies recevaient cette grêle de projectiles, Milan, capitaine de la 5e compagnie de réserve, s'était précipité en avant avec sa compagnie. Dorlut, Dunoyer et Mollier sont aussi sortis du bois entraînant leurs hommes. Les troupes de soutien placées derrière le bois, criblées de mitraille, tournaient sur elles comme un tourbillon de neige fouetté par le vent. Nous croyons qu'elles ne reçurent pas l'ordre d'avancer, car c'est alors que le général fit sonner la retraite au milieu d'un vacarme indescriptible. Une seule compagnie du 16e chasseurs s'était avancée avec nos hommes, flanquant à droite le bataillon de Savoie, à l'assaut du village.

Dans sa marche en avant, elle fut forcée de raser de plus près que lui les murs du cimetière. C'est là que son capitaine fut blessé à la gorge, le lieutenant

tué, et, parmi les autres victimes, n'oublions pas un jeune volontaire de Paris, qui reçut cinq balles à la fois.

Le commandant de Savoie, atteint d'une balle au pied gauche et de quatre autres dans ses vêtements, n'avait pu continuer à marcher en avant et était tombé à cent pas des retranchements prussiens. (1) Besancenot, capitaine de la 4e compagnie, frappé d'une balle à la main, qui avait brisé la garde de son sabre, avait ressaisi la lame de l'autre main et continué à marcher, quand une seconde balle, l'atteignant en pleine poitrine, l'étendit mourant auprès de ses soldats tués. Il couvrit de son corps un sous-officier, Bruel, moins gravement atteint que lui, en disant qu'il ne voulait pas que sa mort fut inutile.

Le capitaine Milan, frappé de deux balles au front et à la poitrine, tombait au même moment. Dorlut recevait une balle à la hanche, une autre au poignet droit ; Fayolle, un éclat d'obus à la tête; Desmoulin, de la Nièvre, le brave chirurgien du bataillon, recevait dans le flanc, en relevant ses camarades, un éclat d'obus dont il mourut.

Berthollet, caporal à la 3e compagnie, fut tué raide auprès de son capitaine Dunoyer. Le trompette du commandant, blessé à côté de lui, un grand nombre d'autres frappés au front, à la poitrine, jonchent le sol.

Couché auprès du commandant, avec une balle dans la poitrine, un pauvre père de famille, Chate-

(1) C'est à cette place, nous écrit M. Colin, l'excellent maire de Béthoncourt, qu'il a été relevé et porté à l'ambulance.

lain, lui recommandait sa jeune femme et son enfant, quand une nouvelle balle vint le tuer raide. Goybet, un brave et solide garçon, fait prisonnier quelques jours auparavant, s'était échappé et avait rejoint le bataillon le matin même du combat. Il fut tué en chapeau noir et en redingote. Singulier contraste des choses de la vie : pendant ce triste combat, au milieu de cette plaine, tombeau de tant de braves, un chien de chasse poursuivait un lièvre que la fusillade avait fait sortir du bois.

Tandis que les rangs de nos compagnies de Savoie étaient si cruellement fauchés par la mitraille et les balles de l'infanterie badoise, l'intrépide maire de Béthoncourt suivait avec anxiété du haut de sa maison toutes les phases de la lutte, prêt à arborer sur son toit le drapeau français au premier avantage obtenu par nos troupes. Malgré les efforts de la Nièvre, que nous allons laisser raconter par M. d'Assigny, un second assaut dans de pareilles conditions fut regardé comme impossible : « Au moment, dit-il, où cet ouragan de fer s'abattit sur le bois, nous perdîmes de vue le village et ses assaillants au milieu de la fumée. « En avant la Nièvre ! » cria alors le colonel de Végny. Les trois compagnies désignées sortent du bois toutes déployées ; elles n'ont pas fait 200 mètres, sous un feu violent de mousqueterie, qu'elles voient avec douleur revenir les débris du bataillon de Savoie ; l'aumônier, son manteau criblé de balles, est au milieu de ses soldats. « Qu'y a-t-il ? » demanda alors le capitaine de la 4e à un sergent-major de la Savoie. « — La ri-« vière est infranchissable », répond ce dernier ;

« nos hommes s'y noient et sont fusillés à bout « portant par un ennemi invisible ; le comman- « dant et presque tous nos officiers sont morts. » Les trois compagnies de la Nièvre s'abritent alors derrière un pli de terrain, et arrêtent par leur feu l'ennemi, qui sort en ce moment du cimetière et de la cure, et cherche à envelopper les derniers Savoyards encore debout. Notre intervention sauve quelques-uns de ces braves, mais leurs pertes sont énormes. A l'appel du soir, le commandant, onze officiers et plus de 300 hommes manquaient. »

« Le lieutenant de Montrichard, détaché à la 4e, est envoyé au commandant Tiersonnier pour lui demander des ordres ; ce dernier vient lui-même au milieu d'une grêle de balles. D'après ses ordres, les trois compagnies se retirent pas à pas ; sur la lisière du bois, elles s'embusquent et ouvrent un feu violent sur la cure, le cimetière et les maisons de Béthoncourt ; les mitrailleuses soutiennent nos efforts ; malheureusement, l'artillerie ennemie est supérieure, et la nôtre manque de munitions. Nos réserves, restées dans les bois, ont beaucoup à souffrir ; le 1er bataillon surtout perd beaucoup de monde.

« Les attaques de droite et de gauche n'ont pas été plus heureuses. Le général Minot fait sonner la retraite ; une heure après, nous reprenions nos positions du matin. On est obligé d'avouer qu'à la fin du combat il s'était produit quelque désordre, tous les corps étaient mêlés, pas de chemins ouverts ; chacun revint un peu comme il put ; mais, à l'honneur du régiment, on doit dire aussi qu'à la nuit

tous les hommes valides étaient réunis auprès du colonel, sur le plateau du Montchevis. Les pertes étaient considérables ; elles furent difficiles à constater. Au 3e bataillon, le capitaine adjudant-major Mignot avait eu la main traversée d'une balle dès le commencement de l'action ; beaucoup de mobiles blessés étaient restés sur le champ de bataille. »

Revenons à notre bataillon de Savoie.

Dispersé sous une pluie de mitraille, privé de son commandant et d'une partie de ses officiers, les débris du batailon, 150 hommes environ, furent ramenés en arrière par Cordon.

Ils se rallièrent le soir en grande partie à Issan, où les blessés arrivèrent de tous côtés. « Le dégoût et la douleur étaient dans tous les cœurs, » écrit un officier dont les notes nous aideront à suivre péniblement ce qui reste de cette vaillante troupe.

Le dégoût pour ceux qui avaient ordonné une attaque aussi insensée. C'était la cinquième fois que le contingent de Savoie se trouvait sérieusement engagé sur un champ de bataille (1) comme sur un amphithéâtre ; nous croyons qu'il avait largement donné la mesure de ce qu'on peut attendre des forces humaines.

Pour compléter le récit de cet assaut désespéré, tenté contre cette forteresse improvisée par l'ennemi, faisons un aveu : Nos adversaires nous paraissent savoir mieux que nous le prix de la vie humaine ; à Coulmiers, à Beaune-la-Rollande, à Pa-

(1) Frechwiller — Neuville — Beaune-la-Rollande — Saulnoz — Béthoncourt.

tay, à Villersexel, à Héricourt (Saulnoz, Chavannes, Etobon, Chénebier), partout et toujours ils savent utiliser le moindre accident de terrain et le plus petit pan de muraille.

Nous n'imitons leur exemple qu'à regret, parce que nous savons qu'un ennemi implacable achèvera par le pétrole l'œuvre commencée par les obus. Il nous semble qu'on aurait eu facilement raison de cet esprit d'égoïsme et de conservation qui a paralysé plus d'une fois la défense nationale pendant la guerre, en décrétant dès le début des hostilités une assurance mutuelle et générale pour toute la France. Le pauvre comme le riche, ne redoutant plus la misère ou la ruine, auraient pu vendre la victoire plus chèrement encore sans augmenter la somme de nos revers. De Maistre aurait eu ainsi une fois de plus raison de dire qu'il « *est des guerres qui exaltent et perfectionnent un peuple de toutes manières, et d'autres qui l'avilissent, et l'avilissent pour longtemps.* »

L'étoile qui brillait sur notre 1er bataillon dans la nuit du 3 décembre 1870, à Neuville-les-Bois, a pâli; cette fois l'avantage des positions est à l'ennemi. Aussi lui donne-t-il une sanglante revanche de la première partie gagnée sur le mail de Neuville.

Malgré l'héroïque effort de nos compatriotes, qui n'en demeurent pas moins une des plus belles pages des annales de la Savoie, l'ennemi n'avait subi qu'une perte de trois hommes.

A l'extrême gauche, la division Cremer et le 18e corps (général Billot) furent plus heureux et s'emparèrent des positions de l'ennemi.

Le colonel Poullet, à la tête de l'avant-garde et bientôt secondé par la 1re brigade et par l'artillerie de la division, prend position aux abords du village de Chénebier, dont l'attaque commence le même jour par un feu régulier et bien nourri d'artillerie. L'avantage reste aux assaillants ; à la tombée de la nuit, au moment où la batterie Armstrong quitte ses positions, elle est attaquée par une forte colonne prussienne, que le capitaine Pitrat crible de mitraille et repousse avec l'aide d'un bataillon du 83e.

Les Prussiens, ce jour-là, gardent leurs positions de Chénebier. Cremer dépêche au général Billot le capitaine d'état-major de Chabans, pour l'appeler à son aide.

Le 16, les cinq batteries de la division Cremer, mieux approvisionnées que celles du 15e corps, recommencent le feu et parviennent à démonter huit pièces prussiennes. Bientôt le village est attaqué; la 1re brigade, le 83e mobile, un bataillon du 32e, et le comte de Carayon-Latour à la tête du bataillon de la Gironde, sont disposés en réserve. Le 57e de marche et le 86e mobile exécutent l'attaque de front; le capitaine Santelli du 57e, anime ses soldats par sa bravoure et enlève avec eux les premières maisons situées à un kilomètre environ de Chénebier ; le lieutenant-colonel Champ-Communal le seconde vaillamment avec son régiment; l'attaque se combine alors à peu près sur toute la ligne.

Sur la gauche, le colonel Poullet avance à la tête du 86e mobile, soutenu par deux bataillons du 32e.

Sur la droite, Chénebier était attaqué par les troupes de Cremer, les Prussiens résistent encore pendant quelque temps pour donner à leur artillerie le temps de se diriger sur Frahier, en arrière de Chénebier. Le 83e, qui fait partie de la colonne d'attaque, perd son colonel et faiblit.

Le bataillon de la Gironde, placé en réserve, s'avance alors dans un ordre parfait, laissant bien loin derrière lui le 83e, et se précipite à l'attaque du village à la baïonnette sans brûler une cartouche. Devant l'élan héroïque de ce bataillon, qui rappelle sa belle conduite à Nuits, les Prussiens s'enfuient, abandonnant le village et 200 prisonniers environ.

Dans la nuit qui suivit le combat, les Prussiens, par un violent mouvement offensif, chassèrent les troupes de l'amiral Penhoat du cantonnement de Chénebier, conquis par de si grands sacrifices. Mais, après une lutte acharnée de trois heures, ils se virent de nouveau repoussés sur Frahier.

La bataille cessant sur ce point, recommence bientôt à Chagey, organisée et dirigée par le général Billot ; la grand'garde du 32e de marche repousse une attaque de l'ennemi, en lui envoyant, du bois où elle est embusquée, des décharges qui déciment ses troupes presque à bout portant.

Notre artillerie répond avec avantage à celle de l'ennemi, qu'elle force à reculer.

Dans la nuit du 17, les Allemands tentent un nouvel effort du côté de Chagey ; ils sont repoussés à la baïonnette par un bataillon du 32e, commandé par le capitaine Constant.

Grâce à la supériorité relative de leur artillerie, le général Billot (18e corps) et la division Cremer avaient lutté avec avantage contre l'ennemi. Le 15e corps, se trouvant dans des conditions inférieures et ayant à résister contre les pièces à grande portée amenées de Belfort sur la Lisaine, ne put remporter les mêmes avantages, malgré le dévouement et l'abnégation des troupes qui le composaient.

Les pertes de l'ennemi pendant ces trois jours de bataille, à Etobon et Chénebier, marqués par cinq combats différents et un duel incessant d'artillerie, avaient été plus fortes que celles des troupes commandées par Billot et Cremer. Elles devaient dépasser 3,000 hommes tués ou mis hors de combat par leurs blessures ou l'intempérie.

Les nôtres, sur ce point, du moins, étaient inférieures de la moitié environ et pouvaient largement compenser l'échec éprouvé sur la Lisaine. Comme au 15e corps, les vivres faisaient absolument défaut; la viande des chevaux tués en grande quantité fut à peu près la seule nourriture du soldat pendant ces trois jours de combats et de souffrances inouïes.

Dans la nuit du 17, l'ordre de battre en retraite est expédié aux différents corps.

Nous allons voir bientôt Werder, délivré de ses appréhensions, reprendre l'offensive à son tour.

## CHAPITRE NEUVIÈME.

**Une nuit à l'ambulance de Béthoncourt. — Catherine Saignou. — Le petit volontaire du 16e chasseurs. — Délicatesse badoise. — Le commandant au Montchevis. — Besancenot, Milan. — Victoire et Barbe-Louboule. — Goybet. — Enterrement badois. — Funérailles françaises.**

Ahi! Pisa Vituperio delle Genti...
Se i vicini a te punir son lenti...
(DANTE.)

Vers quatre heures de l'après-midi, les Badois étaient restés maîtres du champ de bataille. Ils s'empressèrent de sortir de leurs retranchements et d'enlever les blessés tombés aux portes du village, craignant sans doute que cette proie ne vint à leur échapper par un retour offensif. Le commandant et Hugard furent transportés dans la même ambulance avec d'autres blessés ; une seule pièce réunit quelques-uns de ces malheureux.

M. Costa, moins grièvement blessé que ses compagnons d'infortune, se couche sur une poignée de paille étendue sur le plancher. Près de lui se trouve Hugard, brisé par la douleur ; les trois balles qu'il a reçu si bravement au bord de la Lisaine réclament

les soins empressés des bonnes gens de la maison. Sur le second lit disponible de cette chambre on vient de placer un jeune soldat volontaire du 16e chasseurs.

Le pauvre enfant de Paris (16 ans) faisait partie de la compagnie de chasseurs qui flanquait notre bataillon à l'assaut du village. Cinq balles reçues près du cimetière ne laissaient plus l'espoir de conserver cette chère existence. Au milieu de ses souffrances, qui avaient amené le délire, un mot, un seul, venait sur ses lèvres, celui de sa mère : Maman... maman... répétait-il à chaque instant.

Les larmes de cette douce plainte serraient le cœur de nos blessés et les faisaient souffrir au moins autant que leurs blessures. (1)

Pour tromper sa douleur, une bonne femme, une mère sans doute, penchée sur ce lit de souffrance, tenait le pauvre enfant embrassé et le couvrait de caresses et de larmes arrachées par la pitié.

Dans cette même chambre se trouvaient aussi des soldats badois, que les souffrances de nos blessés touchaient bien moins que les charmes d'une de nos garde-malades.

(1) Afin de prouver à nos vainqueurs que nous ne chargeons pas de couleurs imaginaires le tableau déjà si pitoyable de l'ambulance et dont la sévère exactitude défie la critique de tous les chroniqueurs allemands présents et à venir, nous ajouterons ceci : Le commandant badois était venu à l'ambulance voir nos blessés. Il demanda au commandant de Savoie si c'était lui qui avait commandé l'attaque et le félicita sur sa bravoure en lui prenant la main.

Catherine Saignou, belle et alerte jeune fille de Béthoncourt, se multipliait pour secourir ces infortunés. Chaque fois qu'elle entrait dans la chambre pour rendre quelque service aux blessés, nos vainqueurs, transformés en geôliers, s'empressaient autour d'elle, sans pitié pour le malheureux enfant qui râlait près d'eux.

Ils lui prenaient les mains ou la taille en l'appelant par son nom avec cet inimitable accent tudesque. Kââtrine... Kââtrine, répétait-elle chaque fois en imitant l'intonation traînarde du pleutre.

Ce manége, où Catherine était superbe d'ironie à l'adresse des Badois, contrastait avec la bonté et la grâce qu'elle déployait autour de ses malades ; c'était du baume qu'une main française répandait sur les blessures de ses compatriotes.

Une dernière agacerie, suivie d'un : Kââtrine..... trop bien réussi, valut à la pauvre fille, au moment où elle passait la porte, un violent coup de pied qui, bientôt, sera rendu à la même place et sur une plus large échelle, soyez-en sûre, bonne Catherine. La chère enfant s'en alla en pleurant et ne reparut pas de la soirée.

Ce souvenir, que nous choisissons entre plusieurs autres, allait nous faire oublier deux autres jeunes filles, dont le nom mérite d'être connu de notre pays.

A la ferme du Montchevis, où nos batteries étaient établies le matin, Victoire et Barbe-Louboule, enfants de 15 et de 13 ans, montrèrent, le même jour, un dévouement héroïque.

Sous la pluie de fer qu'envoyèrent toute la journée

les batteries badoises, ces deux anges ne cessèrent de panser et de soigner les blessés.

Pendant toute l'action, on les vit, une tasse de bouillon ou de lait à la main, aux endroits les plus périlleux, désertés par de vieux médecins. Nos blessés qui purent se traîner jusqu'au sommet de la colline, se rappellent les figures souriantes et les soins de ces deux braves enfants.

Le gouvernement leur a conféré une médaille d'honneur ; mais ne nous croyons pas quittes envers elles. Ces lignes, que nous écrivons pour elles, et qu'elles recevront bientôt, nous l'espérons, leur apprendront à toutes trois que l'on n'oublie rien en Savoie.

Le jeune volontaire de Paris, après de longues souffrances, vient de rendre son âme à Dieu.

Arrière Badois ! . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
silence devant cette jeune tombe qui vient de s'ouvrir ! c'est une âme française qui monte encore vers Dieu pour lui demander grâce.

Un silence de mort se fait dans la maison.

A travers les humbles murailles de ce toit hospitalier transformé en ambulance, nous croyons voir d'ici le commandant immobile sur son lit de douleur. Sa pensée se reporte sans doute vers sa compagne, vers ses deux enfants et près de sa mère, qui, pareille à la matrone antique, réunit autour d'elle ce qui lui reste de sa famille afin de prier pour ses fils, car ils sont tous à la guerre. Peut-être qu'aussi à cette heure les vieux portraits de famille, *dont l'œil narquois*

*semblait naguère lui reprocher son oisiveté*, lui sourient maintenant comme d'anciens amis. Ils s'agitent sous leurs casques de fer, et paraissent vouloir se détacher de la muraille pour venir l'armer chevalier. Robuste et de haute taille comme eux, la cuirasse de ses aïeux ne serait peut-être pas trop lourde à ses épaules. Gentilhomme jusqu'à la moelle des os, son seul défaut, et c'en est un grand par le temps qui court, est de rappeler par son nom les jours où ceux de sa maison suivaient nos princes sur tous les champs de bataille (1). Hélas! nul n'est parfait; mais aussi, comme il sait se faire pardonner ce défaut par une bonté extrême. Ses soldats l'appellent leur père et, le croyant mort, le pleurent en ce moment à Issan. Si la mort ne l'avait pas épargné, nous aurions perdu un brave cœur et un artiste, soldat comme Charette, écrivain comme Benvenuto Cellini. Avant d'ouvrir sa théorie militaire, il a modelé une partie de la figure qui représente la Justice sur un côté du monument du président Favre.

Il n'est pourtant pas le seul de cette vaillante famille, dont la Savoie s'honore à si juste titre, à faire face à l'ennemi. Dix-sept des siens, pas un de plus, pas un de moins, beau-père, frères, beaux-frères, cousins, tous ont pris les armes. Quinsonna, Prunele, Costa, Rougé, de Bréon, tout le monde est sur le pont de ce navire désemparé que les forbans sont en train de piller. Olivier, le plus jeune de ses frères, est tué à Sedan d'une balle au front; le comte Paul

(1) Voir à l'appui de ces renseignements Guichenon et les chroniqueurs de Savoie.

défend à Paris le 7e secteur avec ses marins, sous les ordres de l'amiral Montaignac; Josselin commande un bataillon de mobilisés; Henri est simple fusilier. Sois fier! oh mon pays, d'avoir de tels enfants! Le sang qu'ils t'ont offert si généreusement vaut bien ces pauvres lignes . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . .

S'il est difficile de parler avec respect des vivants sans exciter l'envie, il est aisé de parler des morts.

Un ami du capitaine Besancenot nous a demandé comme une faveur le droit de jeter une fleur sur la tombe des deux capitaines tombés à Béthoncourt. Après avoir lu cette page sans fard, cri d'un cœur sincère, écho lointain mais fidèle de la bataille, comme nous n'avons pas le droit d'en écrire une seule, il nous a pris une folle envie de briser cette plume impuissante. La voici :

« Nous les avons connus, aimés, ces hommes auxquels Dieu a accordé la mort du champ de bataille.

« Ils ont été nos camarades, nos amis; quand nous avions engagé notre vie comme un enjeu dans cette terrible partie des batailles, nous sommes entrés ensemble dans l'inconnu; ils n'en sont pas sortis vivants.

« Au premier sifflement de la balle, il n'est cœur si vaillant qui ne bondisse dans la poitrine, qui ne s'envole vers Dieu, qui ne redescende vers le toit paternel pour y retrouver la femme au foyer, pour y revoir le sourire de l'enfant !

« Et cependant, on m'a conté qu'au moment où

le clairon allait jeter aux Prussiens le fatal défi de Béthoncourt, son visage n'était point ému, ses ordres étaient donnés nets, précis, comme s'il se fut agi d'une manœuvre ou d'une parade.

« Pauvre Besancenot, vous étiez des nôtres par votre cœur ; vous étiez Franc-Comtois par votre naissance ; vous êtes venu mourir devant votre pays, mais la dernière étreinte de votre main a serré une main savoyarde !

« Blessé d'une balle qui, du même coup, enlevait la garde de son épée, on a vu Besancenot en ramasser le tronçon et marcher en avant.

« Une seconde balle le frappe à la poitrine, il roule dans la neige et sent que c'en est fait de sa vie.

« Il se soulève, retombe ; mais à trois pas de lui il a reconnu un de ses soldats blessé, un de ses enfants, plutôt ; il se traîne et le couvre de son corps, car la mitraille faisait rage.

« Un mot :

« — Dis à mon frère que j'ai été tué pour la « France. »

« Puis il s'étend pour mourir.

« Jamais plus vaillant cœur ne battit dans une poitrine de soldat.

« Et Milan ! Qui redira les derniers battements de ce vaillant cœur.

« Resté sur la lisière du bois avec les compagnies de soutien, il voit les rangs des premières compagnies fauchés par la mitraille et les balles. « — A nous, maintenant ! en avant, en avant ! » Il

fait quelques pas avec sa compagnie ; une balle au front, une autre à la poitrine l'arrêtent court.

« Il ouvre les bras, bat l'air une seconde, et tombe en avant sans avoir le temps de dire un mot.

« D'ici, nous revoyons encore cette fine tête blonde et ces yeux bleus qui reflétaient le ciel de nos montagnes.

« Type accompli de cette race douce et forte qu'on ne retrouve pas ailleurs, il est tombé presque sans souffrance sur cette terre française qu'il aimait tant, avec l'illusion au cœur de mourir pour la liberté et l'indépendance de son pays.

« Martyrs glorieux de notre honneur de Savoie, nous vous saluons ! »

Le lendemain matin, une charette couverte de paille emmenait nos blessés vers l'Allemagne. On les dirigea sur Carlsrhue. Avant de partir, ils purent voir comment nos ennemis enterraient leurs compagnons.

Le sergent Goybet fut retrouvé par les Badois dans le costume que nous avons décrit. Le commandant avait détaché une feuille de son carnet, sur laquelle il avait inscrit l'état-civil du sergent. Ce billet, placé sur sa poitrine, le fit reconnaître des Allemands ; la redingote noire qu'il portait excita leur colère ; ils la lui arrachèrent avec fureur ; ensuite ce fut le tour du pantalon ; enfin celui de sa chemise ; puis, quand ils eurent mis à nu le cadavre de ce brave couvert de sang, avec son affreuse

blessure béante (le pauvre diable avait reçu une balle dans le ventre), ces nobles vainqueurs procédèrent sur place à son enterrement. Ils firent voler à coups de pied la neige dans la direction du cadavre jusqu'à ce qu'il fut entièrement recouvert de ce froid linceul sali par leur contact.

Pauvre héros obscur! c'était donc pour avoir si tôt une pareille tombe et recevoir les outrages de ces brutes que tu t'étais échappé de leurs mains la veille du combat. Non, le souvenir de ton dévoûment et de ta mort glorieuse ne périra pas parmi nous.

Après le départ des Badois, les bons habitants de Béthoncourt, dont notre bataillon conservera toujours un religieux souvenir, donnèrent une sépulture plus digne de sa bravoure à ce fidèle serviteur de son pays.

Son corps repose maintenant avec ceux de ses compagnons d'armes sous l'obélisque élevé, aux frais du 1er bataillon (1), dans le cimetière de Béthoncourt, avec cette épitaphe, que nous reproduisons en regrettant de la voir si courte.

Sur le côté qui regarde le champ de bataille, au-dessous d'une couronne d'immortelles, sont gravés ces simples mots :

(1) Pour être exact, disons aux frais : 1° du commandant Costa, 1,000 francs; 2° de la souscription patriotique de Chambéry, 1,000 francs; 3° de la généreuse commune de Béthoncourt, 1,000 francs; en tout 3,000 francs.

MOBILE - SAVOIE
AUX OFFICIERS
ET
SOLDATS DU 1er BATAILLON
TOMBÉS
A BÉTHONCOURT
LE XVI JANVIER
MDCCCLXXI

Et sur une plaque de cuivre incrustée dans le granit au-dessus du socle :

Ici reposent dans le Seigneur
MM. les capitaines
Milan François, de La Rochette
et Besancenot Félix, de Noidant-le-Ferroux
et 71 soldats
du 1er bataillon de Savoie,
morts pour la patrie le 16 janvier 1871.

La commune de Béthoncourt a concédé gratuitement, à perpétuité, l'espace où s'élève le mausolée.

Elle s'était réservé de le faire entourer d'une grille à ses frais. Nous venons d'apprendre qu'elle doit faire placer quatre canons reliés par des chaînes aux quatre angles du mausolée.

Honneur à la généreuse commune qui a su compléter si dignement le tombeau de nos mobiles.

Le 17 janvier 1872, jour de l'inauguration de ce monument, des députations (50 officiers, sous-officiers et soldats) de tous les bataillons de Savoie ne reculaient pas devant les cent lieues qui nous sépa-

rent de Béthoncourt pour venir dire un dernier adieu à nos morts.

5,000 personnes, bravant la pluie et les mauvais chemins, assistaient à cette cérémonie, qui fut digne de notre pays.

L'hospitalité pratiquée envers nos députations à la manière antique, à Montbéliard et à Béthoncourt, a laissé dans le cœur de nos compatriotes un bien touchant souvenir. Derrière les créneaux de Belfort, avec un peu de bonne volonté, les Prussiens auraient pu voir deux provinces françaises se donnant la main, et les aînés traitant les nouveaux venus en Benjamins.

## CHAPITRE DIXIÈME

**Retraite de l'armée de l'Est. — Indécision et désespoir de Bourbaki. — Le premier bataillon tient tête à l'ennemi à Quingey et à Sombacour. — La caisse du bataillon. — Dernière étape. — Vaux. — Il ne reste plus que cent hommes au 1er bataillon.**

Après ces attaques infructueuses, et devant la rigueur d'un hiver qui leur enlève plus de monde que l'ennemi, le général en chef renonce à enlever Héricourt et Montbéliard ; il apprend que des forces considérables, sous les ordres de Manteuffel, sont signalées de Dijon.

Garibaldi, qui n'a encore que des forces insuffisantes, essaye inutilement de s'opposer à la marche de cette armée.

Tandis qu'un rideau de troupes (quelques régiments) sont sacrifiées pour masquer le passage du gros de l'armée de Manteuffel, une forte colonne allemande s'avance de Montbard à Is-sur-Tille, une autre de Châtillon-sur-Seine marche sur Selongey.

Craignant de se trouver pris entre Manteuffel et Werder, solidement établi à Montbéliard et Héricourt, le général Bourbaki, de son quartier-général d'Ailre, donne le signal de la retraite.

Dans la nuit du 17 au 18 janvier, l'armée de l'Est reçoit l'ordre de venir prendre position aux abords de Besançon. Le 18, les troupes de la 9e division militaire, abandonnant Audincourt, défendent Bondeval, point important que les Allemands leur disputent avec acharnement. Les mobiles du Doubs, sous les ordres du commandant Durrieu, résistent vivement jusqu'à huit heures du soir, soutenus par le bataillon des Vosges qui, se sacrifiant héroïquement pour les dégager, laisse sur le terrain 82 soldats et 2 officiers.

Les mobiles du Doubs peuvent s'échapper à travers les lignes ennemies. C'est grâce à une charge à la baïonnette qu'ils parviennent à se faire jour et à rallier à Blamont le reste du 54e régiment, en ramenant quelques prisonniers. Le commandant de la 9e division militaire réclame le concours du 24e corps pour défendre les défilés et les plateaux du haut Doubs. Le commandant du 24e corps, le général Bressolles, au lieu de rétrogader sur Besançon, prend ses dispositions en conséquence.

Le 18e corps, suivant la route de Marchaux, arrive à Besançon, et va se cantonner depuis Avannes jusqu'à Serre. La division Cremer, se repliant aussi sur Besançon par Corcelle, Marchaux, Taillenay, vient le renforcer pour arrêter au besoin l'ennemi s'il se présente sur les routes de Dôle ou de Gray. Le 20e corps, opérant sa retraite par Rougemont et Monbazon, prend la droite du 18e corps.

Le 15e corps, se dirigeant sur Besançon par Beaume et Rouland, passe par la rive gauche du Doubs et prend position à Pugey, Dusy et Vorges

pour couvrir la place de ce côté. Après avoir perdu huit jours aux environs de Besançon, qu'on renonce à défendre faute d'approvisionnements suffisants, on se décide enfin à se retirer sur Lyon. Mais il est trop tard. Harcelé par Werder, qui a repris l'offensive en battant le 24e corps avec une de ses divisions, Bourbaki est à la veille d'être tourné sur sa droite.

Il hésite quelques jours, au lieu d'essayer de rouvrir ses communications en forçant les lignes prussiennes ; il perd son temps en marches inutiles. Le 24 janvier, sentant la partie perdue, il essaye d'en finir avec la vie en se brûlant la cervelle.

Le 25, Clinchant lui succède et bat immédiatement en retraite sur Pontarlier, où il arrive le 28. Dans cette étape de trois jours, vingt mille hommes au moins de cette armée s'étaient débandés ou avaient été faits prisonniers par l'ennemi, qui n'avait guère la peine que de recueillir de malheureux soldats exténués, mourant de faim et de froid.

Suivons maintenant la retraite de nos deux bataillons.

Le 18 au matin, le 1er bataillon de Savoie opérait sa retraite par l'Isle, Clerval, Beaume-les-Dames ; le reste du 15e corps passait par Sainte-Croix et Avrey. Après une rude étape, les débris du bataillon arrivaient à dix heures du soir à Beaume-les-Dames. Là il reçoit l'ordre de se tenir prêt à partir pour Besançon en chemin de fer ; au lieu de se reposer des rudes fatigues de la journée, il dut attendre péniblement l'arme au pied jusqu'au matin le

signal du départ. Enfin la locomotive l'entraîne à grand'peine jusqu'à Quingey où il s'arrête. La position de Quingey était importante; aussi dès le lendemain les Prussiens attaquaient un convoi de blessés à quelques kilomètres de la ville. Après avoir envoyé une pluie d'obus sur ces malheureux, ils pourchassaient les survivants à travers les vignes et les tuaient sans pitié. Comme à Neuville, notre bataillon eut l'honneur d'être choisi pour s'opposer à la marche de l'ennemi et de permettre à la brigade Minot de fuir de Quingey. Il se porte à la hâte sur la colline où, à peine déployé, il engage un feu très vif contre l'ennemi, qui lui dispute le terrain pied à pied. Dans l'action un capitaine disparut; il était blessé au pied droit.

Après une lutte acharnée, le bataillon, qui n'avait eu heureusement que quelques blessés, restait maître du terrain; sa résistance avait encore protégé cette fois la retraite de la brigade avec la même chance que sur la Loire.

Au lieu de forcer le passage à Mouchard, en repoussant les avant-gardes prussiennes, la division se replie sur Besançon, où elle perd deux jours, nous devrions dire deux siècles, avant d'exécuter son mouvement de retraite; c'est ainsi que l'ennemi put arriver à temps sur la ligne à parcourir par cette armée en désarroi et lui couper sa retraite. Enfin Clinchant, qui vient de succéder à Bourbaki, a, comme nous l'avons dit, ordonné la retraite. Après une marche pénible à travers d'affreux chemins, la brigade arrive à Sombacourt, à 10 kilomètres de Pontarlier. Il courait un bruit vague d'ar-

mistice, le découragement et la lassitude s'étaient glissés jusque dans les rangs de ce bataillon, si fier et si brillant au début de la campagne. Diminué par la mitraille d'Héricourt, affaibli par un bivouac prolongé dans la neige, ce n'était plus, hélas, que le spectre de cette vaillante troupe, dont l'allure martiale enlevait naguère les acclamations enthousiastes des officiers de la ligne sur la place du Martroy, à Orléans.

La brigade Minot néglige de s'éclairer et de placer des grand'gardes ; aussi elle ne tarde pas à payer chèrement cet oubli. Au moment où elle se prépare au repos, un appel aux armes se fait entendre. Une grande partie du bataillon se range à la hâte en bataille à quelques pas de Sombacourt, sur la lisière d'un bois, et échange avec l'ennemi une fusillade qui le tient à distance. La Nièvre n'a pu se rallier ; les débris du 1er zouaves ont disparu ; dans l'intervalle, les Hanovriens ont opéré un mouvement tournant qui les rend maîtres du village, que le bataillon de Savoie, seul, essaie encore de défendre. Des compagnies entières de la Nièvre sont faites prisonnières. De Cordon, Sorbon, Goybet, en tout 11 officiers, plusieurs sous-officiers et de nombreux soldats de Savoie, qui n'ont pu rallier le gros du bataillon, sont aussi faits prisonniers. C'est dans ce moment que M. Sorbon, apercevant l'irrésistible mouvement tournant des Hanovriens, eut la présence d'esprit d'entrer dans une maison pour essayer de sauver la caisse du bataillon. Jugeant la position désespérée, il dissimule à la hâte l'or et les billets dont il était porteur (8,500 fr.) sous ses

vêtements et dans ses bottes ; puis il se résigne avec ses compagnons à son malheureux sort.

Au moment où il était fait prisonnier, quelques soldats hanovriens essayent de le fouiller, mais, comme Ney disputant sa montre à trois cosaques, il les repousse vivement et parvient ainsi à sauver son précieux dépôt. Cet argent, réparti entre ses compagnons de captivité en Allemagne, servit à adoucir les rigueurs de l'exil, et fut intégralement remboursé à l'Etat au retour des prisonniers (1).

En présence de forces dix fois supérieures, le reste du bataillon (350 hommes environ) fut heureux de pouvoir battre en retraite à travers bois ; toutes les routes étant occupées par l'ennemi, les débris arrivèrent dans la nuit à Pontarlier, d'où ils reprirent le lendemain matin la route de Gex par Sainte-Croix et Mouthe. Après deux jours d'une marche trop lente, ces 350 hommes arrivent à Vaux et sont encore surpris par l'ennemi, qui les poursuivit avec acharnement en se glissant à travers les bois.

Nous allons entendre, de la bouche d'un jeune officier du bataillon, le dernier et navrant épisode de la retraite du 1er bataillon.

Depuis qu'il a perdu son commandant et la plupart de ses officiers, il s'en va à la dérive comme un bâtiment sans gouvernail. C'est que la vie lui a été dure depuis quatre mois ; les fatigues de cette

(1) Nous avons lu l'accusé de réception et la lettre de félicitations du ministre de la guerre, que M. Sorbon conserve aussi religieusement que le dépôt qui lui avait été confié.

dernière campagne d'un mois, ce bivouac dans les bois et sur la neige, qui lui tient lieu de draps de lit, trop souvent de linceul, ont fini par avoir raison, sinon du courage de nos Savoyards, comme nous l'avons vu à Sombacourt, mais du moins de leurs forces. Nous n'avons pas la prétention de les croire inépuisables et surhumaines :

« Genève, 26 février 1871.

« Après le combat de Sombacourt, le bataillon prit à travers les bois ; la neige arrêtait sa marche et la rendait presque impossible par moment.

« Nous arrivons à Pontarlier dans la nuit et sans avoir pu dormir ni nous reposer. Nous reprîmes le lendemain matin la route de Gex, par Sainte-Croix et Mouthe ; ce jour-là on fit peu de chemin.

« Pourquoi presser la marche? N'étions-nous pas sous la sauvegarde de l'armistice! Nous en avions lu la dépêche à Pontarlier.

« Après une étape de sept kilomètres, nous passâmes la nuit à Oye ; celle du lendemain fut presque aussi courte ; nous fîmes dix kilomètres pour arriver à Vaux. Il était trois heures de l'après-midi quand nous y arrivâmes. Sur l'ordre d'un colonel faisant fonction de général, les soldats furent logés dans les granges du village.

« On était si loin de songer à l'ennemi que chacun se débarrasse à la hâte de son sac et de son fusil sur la paille ou sur le foin. Les feux du bivouac brillent dans la neige, on prépare les vivres, lorsque tout à coup on crie : Aux armes! Une vive fusillade se fait entendre. C'était encore l'ennemi qui

s'était glissé dans les bois épais de sapins qui entourent Vaux.

« Nous étions surpris et cernés pour la troisième fois ; les derniers arrivés, logés dans les maisons les plus éloignées du village du côté de la frontière suisse, purent s'échapper plus facilement. La maison dans laquelle je me trouvais fut cernée la première ; on y avait placé les 5e, 6e et 7e compagnies. Elles furent, m'a-t-on dit, prises d'un seul coup de filet ; je partagerais leur sort si je ne m'étais déguisé à la hâte en mendiant.

« Après cette dernière capture, le bataillon ne devait pas avoir un effectif de plus de 100 hommes.

« Je ne sais, à partir de ce moment, ce qu'ils sont devenus.

« Je pris un guide le lendemain pour me conduire à la frontière suisse, et traversai, sous ce déguisement, sept postes prussiens. Enfin, me voilà à Genève, d'où j'attends avec impatience que les portes de ma prison, si agréable qu'elle puisse être, me soient ouvertes.

« Voilà l'histoire exacte de la rapide décomposition de notre bataillon, et à peu de chose près celle de la malheureuse retraite de l'armée de l'Est.

« Notre cher commandant n'était plus là pendant la retraite pour nous guider et nous protéger ; nos soldats avaient bien raison de s'écrier, le soir du triste assaut de Béthoncourt : « Qu'allons-nous « devenir, maintenant que nous avons perdu notre « père ? »

Sans nous occuper des marches et contremarches des différents corps de l'armée de Bourbaki,

après avoir décrit l'infructueuse attaque tentée sur la ligne de la Lisaine, nous allons, avec l'aide de M. Martin et du commandant Dubois, voir notre 2e bataillon, qui fait partie du 20e corps, opérer sa retraite en tenant toujours tête à l'ennemi.

« Après les combats des Chavannes et de Saulnoz, moins meurtriers pour nous cependant que celui de Béthoncourt, où nos compatriotes du 1er bataillon (15e corps) venaient de donner la mesure de leur courage et de forcer leurs vainqueurs eux-mêmes à les admirer, le 2e bataillon, quoique composé en grande partie des rudes montagnards de la Tarentaise et de la Maurienne habitués à braver les neiges du Saint-Bernard et du Mont-Cenis, était de plus en plus épuisé.

« Le 18, nous fûmes désignés pour monter la grand'garde. Nous nous déployâmes en tirailleurs et nous passâmes la nuit sans feu, chacun derrière un arbre. Nous échangeons quelques coups de fusil avec l'ennemi chaque fois qu'il s'approche un peu trop, mais c'est tout.

« Le lendemain, nous continuons notre retraite.

« Nous arrivons le 22 à Marchaux, le 23 à Ecot, où nous restons jusqu'au 25. Le 26 le bataillon reçoit l'ordre d'occuper Châtillon. »

M. le commandant Dubois, ayant bien voulu recueillir ses souvenirs et nous raconter lui-même l'épisode le plus intéressant de la retraite du 20e corps, nous allons entendre de sa bouche les détails exacts et naïfs de l'affaire de Chaffois.

La rondeur et la sincérité avec lesquelles il a eu la bonté de nous dire comment il s'est tiré d'un

pas difficile, commandent le respect; aussi nous garderons-nous d'introduire le plus petit hors-d'œuvre dans ce récit, que nous regardons comme une des meilleures pages de cette histoire !

« Albertville, 20 février 1873.

« Mon cher compatriote,

« Le 26 janvier je reçus l'ordre d'occuper la position de Châtillon. Je n'avais sous la main que les débris de mon bataillon (450 hommes), une section d'artillerie et cinq cuirassiers.

« J'envoie quatre cuirassiers en éclaireurs et derrière eux la 1re compagnie pour m'assurer si le village était occupé par l'ennemi ; nous y entrons sans résistance. Châtillon était alors une position importante. Le général en chef (Clinchant) vint s'assurer en personne de l'exécution de ses ordres et dit au général Torthon : « Comment! cette position n'est occupée que par un bataillon? — Oui, « répond ce dernier, mais c'est le bataillon de Savoie et j'en réponds. »

« A onze du soir nous recevons l'ordre d'abandonner cette position. Il paraît qu'on était bien renseigné, car pendant toute la journée, en nous retirant, nous avons aperçu les Prussiens qui débouchaient en foule dans la plaine au-dessous de nous.

« Le 27 nous marchions sur Pontarlier ;

« Le 29 au soir nous arrivions à Chaffois ; le soir, ce village, situé à trois ou quatre kilomètres de Pontarlier, était occupé par les débris du Haut-Rhin, des Deux-Sèvres, formant deux régiments de

marche ; le 11e chasseurs à pied, l'artillerie de la division, et enfin par le 2e bataillon de Savoie.

« Nous fûmes attaqués de nuit par une pluie d'obus, au moment où nos malheureux soldats harrassés de fatigue dormaient du plus profond sommeil. Une attaque dans de pareilles conditions, pour des soldats improvisés, ne pouvait manquer de jeter parmi eux un trouble qui rendit impossible une réunion par corps. Comment alors prendre immédiatement des dispositions offensives? Sortant en désordre du village pour prendre la route de Pontarlier, les bataillons s'étaient mêlés entre eux ; ce ne fut que sur cette route qu'il me fut possible de réunir le mien ; j'essayais alors de reprendre la route de Chaffois, qu'occupait déjà l'ennemi, qui tuait nos hommes à mesure qu'ils sortaient des maisons et désarmait facilement les Deux-Sèvres, qui n'avaient pas été assez prompts à se garer. Chemin faisant, nous apprîmes la nouvelle de l'armistice, qui venait de parvenir à Pontarlier au général commandant notre corps d'armée. Un officier d'ordonnance fut expédié à Chaffois, avec drapeau blanc, pour en informer l'ennemi. Le feu cessa aussitôt. Bientôt les soldats des deux armées s'entremêlent pour s'exprimer mutuellement leur satisfaction.

« Les généraux Thorton (un brave celui-là) et de Bernard, qui avaient été faits prisonniers, furent rendus ainsi que le régiment des Deux-Sèvres ; il n'en fut pas de même de leurs armes, qui restèrent entre les mains des Prussiens. Ceux-ci n'avaient point encore reçu la nouvelle de l'armistice de leur

quartier-général. Le général Thorton, de concert avec un colonel prussien, détermina le terrain que devait occuper chacun des belligérants. Les Prussiens conservèrent le haut du village, et le 2e bataillon de Savoie devait occuper le bas du même village, séparé par une longue allée de peupliers, qui demeurait terrain neutre.

« Nos grand'gardes furent placées, et à la pointe du jour je fus laissé seul avec mon bataillon en présence de l'ennemi.

« La journée se passa sans incident. Vers sept heures du soir, la nuit étant obscure, un clairon se fit entendre ; je sortis de la chaumière que j'occupais, et je reconnus bientôt, à la vue du drapeau blanc, que j'avais affaire à un parlementaire. Je vais au-devant de lui, je le prie d'entrer dans la chambre où tous mes officiers étaient réunis autour d'un poële, car il faisait froid.

« Voilà » me dit M. Houlms, lieutenant de landwer, en me présentant un pli.

« Je fis retirer tous mes officiers, ne retenant avec moi que mon adjudant-major, M. le lieutenant Faure.

« La note du général prussien était ainsi conçue :

« Il n'y a pas d'armistice pour l'armée de l'Est.
« Je vous donne une demi-heure pour abandonner
« la partie du village que vous occupez, et, en cas de
« refus, je la prendrai de vive force. »

*Suivait la signature illisible.*

« Comme vous le voyez, l'ordre était formel et

pressant. Je n'avais sous la main que 400 hommes, éreintés, mal nourris, mais en revanche profondément endormis, et il me fallait répondre et surtout faire bonne contenance. Après quelques minutes de réflexion, pour gagner du temps, je fis copier la note par l'adjudant-major, dans le but de l'expédier au général Thorton. Puis, m'adressant à mes officiers, qui se trouvaient dans la cuisine voisine de la salle que nons occupions, je leur donnai l'ordre de faire prendre sur-le-champ les armes à leurs compagnies et d'occuper les positions désignées dans la journée en cas d'attaque.

« Pour tirer parti des caissons vides abandonnés la veille par l'artillerie, je dis sans affectation et à demi-voix, de manière cependant à être entendu de M. Houlms :

« — Les artilleurs à leurs pièces. »

« Le parlementaire m'interrompit aussitôt en me disant :

« — Mais le général ne veut pas d'effusion de « sang. »

« — Moi non plus. Toutefois, une réponse à sa note ne peut être que négative tant que je n'aurai pas reçu la réponse du général Thorton, qui pourrait bien être un ordre d'attaquer. Vous trouverez donc bon, monsieur, que je prenne mes dispositions.

« — Combien de temps vous faut-il pour recevoir la réponse ?

« — Une heure et demie, si le général est à Pontarlier; mais s'il est absent je ne puis rien préciser ; et en même temps j'ordonnais de seller mon cheval.

« — Je prends sur moi, me dit M. Houlms, de vous donner deux heures.

« — Je ne puis prendre aucun engagement à ce sujet, répondis-je.

« — Je vais retourner auprès du général, me dit-il, et j'obtiendrai certainement un délai suffisant pour attendre l'arrivée de la réponse ; promettez-moi, ajouta-t-il, de ne pas attaquer, et dans une demi-heure je serai de retour.

« — Je vous donne ma parole d'honneur que le premier coup de feu ne partira pas de chez nous. »

« Il se retira et, en montant à cheval, il me dit encore, d'un air plaisant :

« — Si nous nous battons, ne me tirez pas dessus !

« —Pour cela, tenez-vous à distance alors, et dites bien à votre général que nous sommes Savoyards... Il doit connaître les chasseurs d'ours et de chamois ! »

« Un moment après, je reçus l'ordre du jour suivant :

« Repliez-vous immédiatement sur Pontarlier,
« vous n'êtes pas en force ; j'espère que l'ennemi
« sera assez généreux pour ne pas inquiéter votre
« retraite.

« *Pour le général, le chef d'état-major,*

« Signé : DE VERDIÈRE. »

« Le bataillon avait déjà sac au dos et se trouvait prêt à partir, quand le parlementaire revint pour m'annoncer que son général était disposé à attendre la réponse exigée.

« Avant de partir, les officiers, M. Houlms et moi

trinquâmes lestement, *même avec l'ennemi*, pendant que les compagnies prenaient leur rang de colonne. Nous prîmes la route de Pontarlier, à notre grande satisfaction, car la position n'était vraiment pas tenable contre un ennemi maître d'une position dominante, défendue par près de trois mille hommes et de l'artillerie.

« Telle est, mon cher compatriote, l'histoire fidèle du dernier épisode de cette rude et aventureuse existence, pendant ces quatre longs mois. Vous me paraissez si friand des moindres détails de cette affaire, que j'ai fait mon possible pour ne rien oublier. »

Le 30 janvier, vers minuit, le 2e bataillon, c'est-à-dire les 300 hommes que les fatigues, le froid et la misère avaient épargné, arrivait à Pontarlier, encombré en ce moment de troupes de toutes armes qui se dirigeaient vers la Suisse.

Il assistait au défilé navrant, que nous renonçons à décrire, d'une armée exténuée et démoralisée, et recevait, en entrant en Suisse avec armes et bagages, les félicitations des généraux sur sa solidité et sa discipline.

Le crayon de M. Amédée Champod, de Genève, notre collaborateur, a rendu si fidèlement cette douloureuse retraite et l'entrée en Suisse, qu'il nous semble superflu d'ajouter un mot de plus. Mieux que dans une page décolorée, l'artiste nous a montré, entre deux montagnes couvertes de neige et de glaçons, les débris sanglants de l'armée de l'Est, naguère victorieuse. On voit, dans le lointain, ces régiments mêlés qui serpentent péniblement sur la

route, couverte d'affûts brisés et de chevaux morts de faim et de lassitude. Ça et là, un blessé, le bras en écharpe ou la tête bandée, rappelle le dernier effort de cette armée sous le fort de Joux, où elle vient de se retourner vers l'ennemi pour la dernière fois, et de lui faire payer amèrement son ardeur à la poursuivre.

Au premier plan, à l'entrée de la frontière suisse, l'air vigoureux et l'équipement confortable des troupes fédérales, offrent un contraste pénible avec l'état de délabrement et d'épuisement des troupes françaises. Les officiers suisses, en tendant leurs mains sympathiques à nos soldats, semblent dire que leurs maux touchent à leur fin.

Les dessins de Neuville et de Beaune-la-Rolande, reproductions exactes et fidèles de deux épisodes des batailles d'Orléans et de Beaune, ont eu le mérite de faire dire à quelques officiers de Savoie : « Mais vous étiez donc derrière nous ? » L'assaut de Béthoncourt et le combat de l'usine Bargy ne sont pas une œuvre d'imagination, mais un récit vivant de ces deux combats. M. Champod est un peintre réaliste et sincère, qui a mis une martingale à sa brillante imagination pour suivre religieusement notre texte. Aussi, nous le remercions vivement d'avoir bien voulu se faire notre complice dans cette innocente conspiration.

Grâce à son beau talent, nous avons pu reproduire exactement les traits de nos officiers et de quelques soldats à leur place de combat ; c'est à lui, ainsi qu'à nos collaborateurs connus et ignorés, aussi

braves que modestes, que doit revenir tout le mérite de ce travail.

La photographie du champ de bataille de Béthoncourt est due au célèbre photographe d'Hornach, du Haut-Rhin. Les autres champs de bataille ont été également photographiés ou dessinés par des officiers de Savoie. Nous nous étions adressé directement à MM. Dubois et Martin pour obtenir quelques photographies des officiers du 2e bataillon ; malgré la modestie exagérée de ces deux officiers, nous sommes parvenus à réunir une soixantaine de photographies, qui ont aidé M. Champod à donner un intérêt réel et saisissant à ses croquis.

« Tous les moyens sont bons, » a dit M. de Bismark, et, Dieu merci ! les amis de nos officiers sont nombreux (1).

(1) Voici la réponse que nous adressait M. Martin, au nom de ses collègues, dans le post-scriptum d'une lettre du 25 mars 73 : « Quant aux photographies, je crois qu'il sera bien difficile d'en trouver. En général, tout le monde a fait son devoir, mais personne ne veut être trop en évidence. »

## CHAPITRE ONZIÈME.

**Combat de trois jours devant Dijon. — Nos mobilisés de la Haute-Savoie. — Tous mobilisés doivent se battre et tous fusils doivent tirer. — L'usine Bargy. — Le drapeau du 61e. — M. Michard. — Aux partis. — L'armée des Vosges évacue Dijon et la Côte-d'Or. — Les légions de mobilisés de la Savoie.**

Tandis que Bourbaki bat trop lentement en retraite devant Werder, qui a repris l'offensive à son tour, et que les premiers corps, sous les ordres de Manteuffel, font leur apparition sur les flancs de notre armée, découragée par ses nouveaux revers, allons retrouver Garibaldi à Dijon, qu'il doit défendre à tout prix; *inébranlablement,* disent les dépêches officielles. Nous avons dit qu'il doit aussi garder les communications de l'armée de l'Est. Ses faibles ressources ne lui permettent pas d'occuper et de défendre Dôle, qui, malgré l'attitude courageuse de la garde nationale, vient de tomber aux mains de l'ennemi avec une grande partie des vivres destinés à l'armée de l'Est.

Nous avons vu, à Héricourt, la détresse de nos Savoyards partagée par toute l'armée au moment de livrer bataille.

C'est sur Garibaldi qu'on a voulu faire tomber la

terrible responsabilité de la perte de Dôle et de Mouchard, et de nos communications avec le Midi. Dans tous nos revers, il nous faut un bouc émissaire que nous puissions renvoyer au désert chargé de nos malédictions.

C'est mal reconnaître le dévouement de ce soldat désintéressé, aussi pauvre après cette guerre, ou tant d'autres se sont enrichis ; c'est faire bien peu de cas de l'abnégation de ce grand patriote qui, après avoir donné un royaume à Victor-Emmanuel, est assez honnête pour ne pas troubler son pays par des conspirations, qui n'aboutiraient qu'à une agitation stérile peut-être, mais fatale à l'avenir de l'Italie.

Menacé à Dijon par les 70,000 hommes de Franseki, dépourvu de cavalerie, n'ayant sous la main que des mobiles, des mobilisés ou des corps francs, Garibaldi peut-il abandonner ses positions de Dijon et couvrir toute la ligne du chemin de fer sur les derrières de Bourbaki ?

Le 20 janvier, l'effectif de l'armée des Vosges se monte à 24,000 combattants, grâce aux renforts reçus la veille et à ceux arrivés ce jour-là.

La 1re légion des mobilisés de l'Isère, colonel Bleton, et la 3e légion, armées de fusils à piston, mais bien commandées et pleines de bonne volonté, devancent de quelques jours nos légions de la Haute-Savoie, et viennent ainsi renforcer l'armée des Vosges. Ce n'est que dans les derniers jours de janvier, alors que la lutte est encore plus inégale, que cette armée s'élève à 40,000 hommes.

Garibaldi a devant lui les généraux Keller et de

Trussel, 8 à 9,000 hommes environ. Sur sa droite, il est menacé par les brigades des généraux Hablinski, Hartmann, Vehjern et Stupnagel, 30,000 environ.

Malgré les avis et les dépêches, dont M. Midletone a fait un dossier assez complet, Garibaldi peut-il prendre l'offensive avec les éléments dont il dispose contre l'avant-garde de Manteuffel?

Le 21, il ne tarde pas à être attaqué par une partie des meilleures troupes de Manteuffel, qui manœuvrent avec une audace merveilleuse jusque sous les murs de Dijon.

Pendant trois jours, quelques régiments s'offrent pour ainsi dire en holocauste à l'armée des Vosges, tandis que les autres corps défilent derrière ce rideau, hérissé de canons et de baïonnettes, pour venir étreindre l'armée de Bourbaki dans un cercle de fer et la forcer de se jeter en Suisse.

Le 21 janvier, le général Bausak-Hauké, qui gardait le val Suzon, avant d'aller en reconnaissance, signale une derrière fois l'arrivée des Prussiens au quartier-général. Il est tué dans la matinée, en essayant de ramener au feu les mobiles de l'Aveyron qui l'accompagnent.

Quelques heures après le dernier avis envoyé par ce brave général, l'ennemi faisait son apparition sur les hauteurs de Hauteville, d'où il commence la lutte avec nos batteries de position, établies à Talant. Notre artillerie, habilement servie, force bientôt celle de l'ennemi à se retirer avec des pertes sensibles.

Nos troupes s'emparent de quelques prisonniers ;

mais, faute de cavalerie, on ne peut poursuivre ce premier succès. Tandis que le canon tonnait à Hauteville et Talant, la 4e brigade (Ricciotti), envoyée sur la route de Langres, rencontrait l'ennemi près de Messigny.

Cette vaillante troupe, que nous suivons avec plus d'intérêt que les autres corps sous les ordres de Garibaldi, parce qu'elle renferme dans ses cadres nos compagnies franches de Savoie et de Nice, a vu grossir ses rangs de nouveaux arrivés. Son effectif se compose, le 21 janvier, de 20 compagnies de volontaires, du bataillon Nicolaï et de la 2e légion des mobilisés de l'Isère.

Malgré la supériorité de l'ennemi, qui lui opposa ce jour-là le 21e et le 61e poméranien, 6,000 hommes environ, elle parvint, après une lutte acharnée dans les vergers, dans les vignes et dans une carrière, à repousser l'ennemi jusqu'à Daix.

Cette journée avait coûté des pertes énormes aux Allemands ; plus de 100 morts ou blessés, sur lesquels on comptait 65 amputés, et une quarantaine de prisonniers. De son côté, la 4e brigade avait une centaine de morts ou blessés, et la Savoie perdait un de ses plus braves volontaires, M. Jérôme Challier, lieutenant des Chasseurs des Alpes, tombé dans ce combat, ainsi que trois francs-tireurs de la même compagnie. Dans l'intervalle des trois combats, le 23, la 4e brigade accompagna à la gare du chemin de fer le corps de cet officier, qui a emporté les regrets unanimes de ses frères d'armes.

Voici l'inscription gravée sur le monument fu-

nèbre élevé par les généreux habitants de Messigny aux soldats de la 4e brigade :

AUX SOLDATS FRANÇAIS
TUÉS DANS L'ENGAGEMENT
DU 21 JANVIER 1871
ET INHUMÉS ICI
QUI ONT SAUVÉ MESSIGNY
EN REPOUSSANT
LES PRUSSIENS

A LA BRIGADE RICCIOTTI GARIBALDI
LES HABITANTS DU VILLAGE
RECONNAISSANTS

Avant de raconter les deux dernières journées de lutte autour de Dijon, nous sommes forcés d'enregistrer un nouvel acte de cruauté prussienne, que les dures lois de la guerre ne sauraient excuser.

A la fin de la nuit, un corps isolé de Prussiens, après s'être approché des avant-postes français, où il fut reçu à coups de fusil, se retira dans le village d'Hauteville.

Là, dans une maison habitée par une femme et un enfant, et occupée par l'ambulance de Saône-et-Loire, sans provocation, comme sans motif, il massacra impitoyablement les médecins, les infirmiers, les cinq blessés, la pauvre femme et l'enfant.

Ces faits se passent de commentaires ; ce n'est plus de la haine qu'ils peuvent faire naître, c'est du dégoût.

Il faut vraiment que dans nos jours de prospérité

nous ayons excité à un bien haut degré la jalousie et la colère de l'Europe, pour que sa conscience ne se soit pas révoltée à la vue des assassinats dont elle est restée le témoin impassible à Bazeilles, dans les Vosges et sous les murs de Dijon.

Le chef de l'état-major de Garibaldi évalue à 17 ou 18,000 hommes le nombre des troupes engagées dans la première journée, sans parler de l'artillerie. Les garibaldiens avaient eu à combattre les régiments portant les numéros 21, 52, 60 et 61.

Le 22 janvier la lutte fut moins violente et commença plus tard que la veille. Les Prussiens paraissaient attendre des renforts.

De nouveaux engagements eurent lieu sous Talant et Fontaine. Mobiles et mobilisés commençaient à s'aguerrir. Les mobilisés, sous les ordres de Pélissier, solidement retranchés, échangèrent pour la première fois quelques coups de fusil avec l'ennemi, qui tentait un mouvement pour tourner Fontaine et le Mont-Chapé ; mais c'est aux mobilisés de l'Isère, incorporés à la 1re brigade, que reviennent les honneurs de cette seconde journée. Une attaque impétueuse exécutée avec un élan admirable force l'ennemi à se retirer devant cette légion, qui rivalisait d'ardeur avec les deux autres. Garibaldi, manquant toujours de cavalerie, dut se contenter de faire poursuivre l'ennemi par quelques compagnies de francs-tireurs.

Le 23, l'ennemi, ayant reçu de nouveaux renforts, vint attaquer Dijon pour la troisième fois, vers dix heures du matin.

Le même jour, dans la matinée, deux légions de

mobilisés de la Haute-Savoie arrivèrent à Dijon. Elles étaient armées de fusils lisses à piston, modèle 1815, remis à l'Italie après l'annexion. Ces armes, achetées à grand prix par le préfet de la Savoie, sortaient des arsenaux de l'Italie et avaient d'abord été vendues à vil prix par le gouvernement italien, qui les considérait comme des armes inoffensives, tant elles étaient rouillées et en mauvais état. Un grand nombre de ces fusils, fait incroyable, n'avait pas de cheminée ou l'avait sans lumière.

Malgré les nombreuses démarches du préfet de la Haute-Savoie, M. Jules Philippe, pour obtenir des chassepots ou d'autres armes, on envoyait les mobilisés, à peine réunis, vraie chair à canon, non pas au feu, mais à la boucherie avec de pareils engins. Au lieu de moutons timides et craintifs, on retrouva les montagnards aux ardentes colères.

Nos soldats, qui savaient la garde nationale de Lyon en partie armée de fusils à tabatière, et surtout celle de Marseille, pourvue d'armes de précision, étaient exaspérés de se trouver en première ligne devant l'ennemi, dans des conditions si piteuses.

Ils ne cessaient de s'écrier : « Donnez-nous de bonnes armes et vous verrez que nous ne resterons pas en arrière ! »

Leurs officiers n'ignoraient pas qu'un grand nombre de villes possédaient des armes de meilleure qualité, achetées à leurs frais, il est vrai, mais dont on aurait dû les forcer à se dessaisir en faveur de la cause commune. Sur les 30,000 baïonnettes que Mar-

seille faisait briller au soleil à quelques jours de là, on pouvait compter 18,000 armes de précision à grande portée. Jusque sous les murs de Dijon, ces malheureux mobilisés purent espérer d'échanger leurs armes. Sans vouloir excuser autrement cette mutinerie, rachetée les jours suivants par leur discipline et à la même heure par la brillante conduite de leurs frères, les Chasseurs des Alpes et du Mont-Blanc, dans l'usine Bargy, il nous est bien permis de ne pas partager l'avis de M. de Freycinet, à savoir : que derrière des retranchements *tous fusils doivent tirer ;* au moment où nos mobilisés de la Haute-Savoie brisèrent leurs armes et les jetèrent dans l'Ouche, ils ne se trouvaient pas engagés sur le champ de bataille, ni derrière des retranchements, mais campés près de la gare, attendant et espérant encore recevoir de meilleures armes, qui n'arrivèrent pas.

Avant de raconter la journée du 23, si glorieuse pour les Dauphinois de la 4e brigade, et pour nos Chasseurs des Alpes et du Mont-Blanc qui en faisaient partie, il est nécessaire de rappeler le défaut d'entente entre les divers généraux qui commandaient à Dijon. La rivalité et les compétitions des généraux de l'armée des Vosges se renouvellent comme à l'armée de la Loire (1). Quoique dans un cadre plus restreint, elles n'en sont pas moins

(1) Voir les différents articles de la *Revue des Deux-Mondes* sur les rapports des généraux de la Loire entre eux et sur les conseils de guerre tenus après la bataille de Beaune-la-Rollande.

funestes à l'intérêt suprême de la défense nationale.

Le général Pélissier, qui commande les mobilisés, refuse de se soumettre aux ordres de Garibaldi, surtout à ceux de son chef d'état-major, qui lui est encore plus antipathique que le général de l'armée des Vosges. Le général Marion, et, après lui, le général Franzini, éprouvent la même répugnance.

Les mobilisés, sous les ordres de Pélissier, restent en réserve dans la ville de Dijon. Vu leur armement, on ne peut guère compter sur leur concours efficace. Avant l'arrivée de nos deux légions de la Haute-Savoie, d'autres mobilisés aussi peu aguerris, forcés de combattre dans des conditions inférieures, avaient lâché pied devant l'ennemi. Ces troupes étaient rentrées à Dijon, après avoir abandonné leurs positions au milieu de la nuit et sans avoir tenté de soutenir une lutte inégale.

Ces défaillances étaient restées impunies.

Le chef d'état-major de Garibaldi accuse même un détachement de s'être laissé surprendre à Velars, le 21, et d'avoir jeté ses fusils dans le canal.

« La grande excuse, dit-il, pour les chefs comme « pour les soldats, était qu'on était mal armé et « qu'il était impossible d'aller au feu dans de pa- « reilles conditions ; aussi ne cherchions-nous à « les engager que derrière des murs ou à l'abri de « parapets en terre. »

L'effet produit sur le moral des troupes par la qualité des armes est incalculable. Au lieu d'accuser les officiers de la Haute-Savoie trop légèrement,

M. Bordone devrait en tenir un compte plus sérieux, et faire remonter plus haut la cause de nos revers.

Il nous semble avoir oublié bien vite les tristes leçons qu'offre l'histoire de cette campagne, que nous avons vu avec amertume se renouveler jusqu'à dix-huit fois sur différents champs de bataille. Les Bretons, qui brûlent et détruisent leurs armes au camp de Conlie, ne comptent pas moins parmi les plus solides défenseurs de Paris.

A Sadowa, de vieilles troupes, mieux aguerries sans doute que nos mobilisés, combattant aussi pour la première fois à armes inégales contre les fusils à aiguille, sont prises d'une panique folle. Trois régiments de cavalerie autrichienne, entre autres, décimés par le tir rapide de l'infanterie prussienne, tournent bride et se précipitent dans la Leitha.

C'est avec l'aide des dépêches officielles que nous allons raconter ces faits, qui font partie de l'histoire de notre contingent.

Le ministre de la guerre, M. de Freycinet, envoie enfin à l'armée de l'Est quatre escadrons de cavalerie, dont Garibaldi a un si pressant besoin.

Le 23, le chef d'état-major de l'armée des Vosges le remercie par la dépêche suivante :

« Merci, pour ce que vous m'envoyez ; achevez en mettant
« sous nos ordres le lieutenant-colonel Lepelletier comman-
« dant une légion Saône-et-Loire, qui a déjà combattu à
« Autun avec nous, dont je suis très satisfait, et qui désire,
« d'ailleurs, marcher avec nous. Je suis très satisfait de la
« tenue de l'Isère ; mais que vient faire là le général Marion,
« quand ses troupes ne veulent pas en entendre parler, et
« quand je vois comme simple commandant d'une de ses

« légions d'anciens officiers de marine comme M. de Com-
« barieu ?

« Je m'attends à être attaqué sur la droite, je suis prêt.

« Pourquoi ne protége-t-on pas le chemin de fer du côté
« de Mouchard ?

« Il y a là des ponts qui, détruits par l'ennemi, entraîne-
« raient de grands inconvénients pour l'armée de Bourbaki. »

A la suite de cette dépêche, M. de Freycinet écrivait au général Pélissier :

« Traduisez en cour martiale les chefs (1) qui ne voudraient
« pas marcher ; derrière des positions *tous mobilisés doivent*
« *se battre et tous fusils doivent tirer.* »

Au lieu d'obtempérer à ces ordres, le général Pélissier faisait partir pour Lyon les trois légions de la Haute-Savoie, d'où elles se rendirent au camp de Sathonay.

Si nous en croyons M. Bordone (page 349), une fois débarrassées de Franzini, ces trois légions n'auraient demandé qu'à marcher avec Garibaldi.

Cette fois, le bouc émissaire est trouvé.

L'arrivée de nos mobilisés à Dijon nous a fait perdre de vue la bataille, qui va s'engager plus sérieusement que les deux jours précédents.

Le 23, l'effort des Prussiens, débouchant sur la route de Langres, se portait du côté de Fontaine.

Du Mont-Chapé et de Fontaine, l'artillerie française ouvre le feu sur les Prussiens, qui tentent de s'emparer du château de Pouilly.

(1) Il s'agirait ici du général Franzini.

Sur l'extrême droite, ces derniers attaquent la position de Saint-Apollinaire, gardée par les mobilisés de l'Isère. Ceux-ci, secondés par quatre de nos batteries, les repoussent vivement.

Les efforts des Prussiens se concentrent alors autour du parc et du château de Pouilly, qui fut pris et repris trois fois dans l'après-midi, mais sans jamais avoir été évacué complétement par nos troupes, qui se barricadèrent dans les étages supérieurs et résistèrent à l'ennemi jusqu'à la fin de la journée.

Ce fut pour ainsi dire sous les yeux des défenseurs du château que les Prussiens brûlèrent vif, au moyen du pétrole, un malheureux sous-officier blessé et fait prisonnier. Cet acte de sauvage barbarie, dont on voudrait pouvoir douter pour l'honneur de nos ennemis, a été reproduit le lendemain par la photographie et constaté par un procès-verbal.

Maîtres du parc et d'une partie du château de Pouilly, les Prussiens s'avancèrent en masses serrées sur la gauche de la route.

Garibaldi, en personne, réunit alors toute sa cavalerie et les refoula avec l'aide des troupes de Ricciotti et de Canzio.

En même temps, une légion de mobilisés du Jura, qui se repliait avec trop d'empressement sur Dijon, est ramenée au feu du côté de Pouilly par les officiers d'état-major et un escadron du 3e hussards, commandé par le capitaine Bayard.

Pour vaincre l'hésitation de ces soldats mal armés, qui se couchèrent dans les fossés au lieu d'avancer,

Garibaldi se vit un instant forcé de les faire charger par derrière par cet escadron ; mais une fois remis de leur panique, ils firent bravement leur devoir.

La 5e brigade, encore incomplète, et composée en partie des corps-francs italiens nouvellement arrivés de Chambéry et de Valence, prit une part active à ce combat, avec ses carabines Vincester.

Il nous reste à raconter l'épisode le plus important de cette journée : l'attaque et la vigoureuse défense de l'usine Bargy, ainsi que la prise du drapeau du 61e Poméranien.

C'est là que nous verrons pour la dernière fois à l'œuvre nos Chasseurs des Alpes et du Mont-Blanc. Sur les cinq historiens ou chroniqueurs que nous avons consulté pour décrire d'une manière exacte cette page d'histoire nationale, nous n'hésitons pas à donner la préférence au récit du commandant Michard, comme nous paraissant contenir moins d'exagérations et d'erreurs que ceux qui l'ont précédé. Le lendemain d'une bataille, on est naturellement porté à exagérer le chiffre des morts et des blessés. M. Thiébault raconte que le drapeau changea vingt fois de main ; le chef d'état-major de Garibaldi porte à six le nombre des porte-enseigne tués autour du drapeau.

Le monument funéraire élevé par les Prussiens près de l'usine Bargy, sur le terrain acheté par eux, n'indique que deux officiers tués dans ce combat. La même exagération se reproduit relativement aux pertes du 61e, qu'ils considèrent comme presque anéanti. L'habitude méthodiquement suivie par les Prussiens après chaque combat, d'enlever leurs

morts et leurs blessés, offre de sérieuses difficultés dans la constatation exacte de leurs pertes.

Garibaldi étant resté cette fois maître du champ de bataille, il ne nous paraît pas impossible de connaître le résultat de la journée du 23.

La 4e brigade reçoit à son tour l'ordre de se rendre aux avant-postes, qui venaient d'être attaqués.

« Arrivés à la hauteur de l'usine de Pouilly, dit M. Michard, nous vîmes nos avant-postes en pleine retraite, ainsi que les troupes cantonnées au château de Pouilly. Nous nous jetâmes dans l'usine, nous disposâmes des hommes à toutes les fenêtres, nous fîmes créneler les murs de clôture, nous construisîmes avec des sacs de noir animal des barricades sur la route, et nous attendîmes l'ennemi. Ricciotti garda le commandement des hommes placés aux créneaux des murs d'enceinte et de tous ceux qui défendaient les barricades. Il me confia la direction des hommes postés dans l'usine. Nous étions convenus de n'ouvrir le feu qu'à courte distance.

« A droite et à gauche de notre position, nos mobiles passaient en déroute. Une nuée de tirailleurs ennemis avançait rapidement, en face, dans la plaine. Plusieurs régiments prussiens massés, et couverts par le talus du chemin de fer de Langres, se dirigeaient sur notre gauche. Inquiétées par les batteries de Talant-Fontaine, ces troupes franchirent le chemin de fer près du charnier de l'usine et sur le front de celle-ci.

« Dès qu'elles furent à découvert et à bonne portée, je fis ouvrir le feu. Le tir de mes hommes

fut parfait : il fit une large trouée dans les rangs prussiens.

« Nous continuâmes un feu très-nourri. La colonne s'arrêta, perdant beaucoup de monde. Il y eut chez elle un mouvement de retraite. Les chefs sachant que notre position était la clef de Dijon, firent les efforts les plus énergiques pour leur redonner l'élan. Un officier à cheval passa sur le front de bataille. Nous le renversâmes. A ce moment, le porte-drapeau du 61e poméranien s'élança en avant. Il fut frappé et tomba aussitôt. Comme vous le savez, vingt de nos hommes, et des meilleurs tireurs, gens sûrs de leur coup à cette distance, affirment l'avoir visé.

« L'ennemi fit des efforts considérables pour relever son drapeau. Mais la place où il gisait était devenue le point de mire d'un très-grand nombre des nôtres.

« Tous les Prussiens, et ils furent nombreux, qui cherchèrent à s'en emparer tombèrent frappés.

« Le capitaine Dunière, de la 2e compagnie de l'Isère, voulut tenter une sortie pour s'emparer du drapeau. Je m'y opposai. Cette sortie eut ralenti notre feu, et la moindre faute eut pu nous être funeste et perdre la position.

« Après quelque temps, l'ennemi battit en retraite. Et comme la fusillade était encore très-vive, plusieurs de nos francs-tireurs sortirent de l'usine, et se dirigèrent vers le tas de Prussiens où le drapeau était couché. Le jeune Curtaz cadet, d'Annecy, de la compagnie des Chasseurs du Mont-Blanc, capitaine Tappaz, ramassa et rapporta ce

drapeau du 61e poméranien, *Roi-Guillaume*, et il l'offrit à Ricciotti Garibaldi.

« Un peu plus tard, Ricciotti remit le drapeau au général Garibaldi, lui disant : « Mon père, la « 4e brigade vous offre ce drapeau qu'elle vient de « conquérir. »

Les Prussiens avaient renoncé à s'emparer de l'usine Bargy, dont les abords étaient jonchés de cadavres. Garibaldi arrive à son tour près de l'usine, d'où la lutte se transporte une dernière fois du côté du château de Pouilly, attaqué à la fois par Canzio et Ricciotti (1re et 4e brigades). Il reste enfin au pouvoir de Garibaldi.

Ce combat, si fatal aux Prussiens, n'avait coûté à la 4e brigade que 37 hommes tués ou blessés ; à la Savoie, la vie du sergent Bollon, de Chambéry, tué dans l'usine. A la seule fin d'établir d'une manière aussi précise qu'il est possible de le faire les pertes prussiennes, voici l'inscription gravée sur le monument élevé à leurs morts près de l'usine Bargy :

A la mémoire honorable
des officiers et soldats du 8e régiment d'infanterie poméranien no 61,
tombés en remplissant leur devoir
dans le combat du 21,
près de Daix et de Messigny,
le 23 à cette place,
et le 28 janvier 1871, près de Prauthoy.

—

Elevé par leurs camarades.

Et on lit sur une croix de bois, à côté de ce monument :

**Ici reposent en Dieu,**
**les lieutenants Bruno de Plutkam et Paul Schutz,**
**avec 58 hommes du 61e régiment prussien (1).**

(1) Le monument funéraire élevé par les Prussiens à leurs morts, dont les chiffres nous paraissent maintenant indiscutables, répond à toutes les calomnies imaginées contre la petite armée des Vosges.

Grâce au mausolée élevé à Chambéry à la mémoire des Chasseurs des Alpes, nous connaissons exactement le chiffre de leurs pertes pendant la campagne :

Elles s'élèvent à sept morts et dix blessés.

A droite, en entrant dans le cimetière, un monument d'un goût sévère se détache de la muraille.

Entre deux colonnes d'ordre toscan en marbre jaune, sur une pierre de marbre bleu sombre, on lit l'inscription suivante, gravée en lettres d'or :

✶

AUX MANES DES CHASSEURS DES ALPES
MORTS POUR LA RÉPUBLIQUE

—

GEORGES BLANC
F.-DAVID NILLET
Talant-Fontaine, 26 novembre 1870.
JÉROME CHALLIER
BLAISE PANSA
JEAN TRONDLEY
HECTOR DE LORENZI
Messigny, 21 janvier 1871.
LAURENT BOLLON
Pouilly, 23 janvier 1871.
LEURS FRÈRES D'ARMES

Et au-dessous, sur le socle de granit, la devise des francs-tireurs :

VIVRE LIBRES OU MOURIR

Notre bienveillant compatriote, M. Rabut, professeur d'histoire à Dijon, de qui nous tenons ce document, nous écrit, qu'outre les morts prussiens enterrés près du monument, quatre charriots à quatre chevaux de morts prussiens ont été portés au cimetière. Ils ont passé sous ses fenêtres ; leur nombre pouvait s'évaluer à 60, au moins.

Dans chaque combat, le nombre des blessés étant toujours quatre ou cinq fois plus élevé que celui des morts, on voit que les différents combats livrés sous les murs de Dijon n'avaient pas été sans importance.

Le commandant Michard, dont nous venons de lire le récit, et que nous avons vu défendre l'usine Bargy avec ses deux compagnies d'élite, est le type le plus accompli du franc-tireur.

La douceur des lignes de son visage rappelle plutôt les traits d'un apôtre que ceux d'un soldat de la liberté.

Sa taille élevée, ses yeux bleus, sa barbe blonde, sa parole calme sont l'indice de la force et de la valeur froide, mais sans cruauté, qui a toujours été le partage des Allobroges, dont M. Michard doit descendre en ligne directe.

Ses services et son aptitude militaire nous ont fait songer plus d'une fois au commandant Bernard, dont le colonel Poullet fait un si brillant portrait (1).

Si, comme la France, la Savoie a ses Cathelineau, ses Carayon-Latour, ses Charette, et plus d'un Cambronne, elle peut revendiquer également un

(1) *Essai sur l'armée nouvelle.*

Bombonnel dans le capitaine Tapaz, tireur aussi fatal aux chamois qu'aux Prussiens, et dans M. Michard, le digne rival du commandant du bataillon de la Délivrance. Pourquoi faut-il qu'à la fin de la guerre les partis se soient emparés de cette personnalité toute militaire pour l'opposer, aux élections, à un autre soldat volontaire comme M. Michard, blessé comme lui, surtout à l'heure triste et solennelle ou un vote unanime pouvait prouver à l'ennemi l'union de tous les Français, et rendre immédiatement la liberté aux prisonniers de cette malheureuse guerre.

A la fin de ce travail, s'il nous était permis d'émettre un vœu qui nous fera peut-être traiter de rêveur sentimental par ceux qui exploitent nos discordes, parce qu'ils en vivent, voici le rêve, la chimère que nous caressons depuis la première page de ce livre jusqu'à la dernière. Devant l'attitude toujours menaçante de nos ennemis, devant leurs préparatifs immenses et toujours incroyables qui font ressembler l'Allemagne à un vaste camp, nous demandons pour quelques jours la trêve de Dieu, la trêve des partis, et nous la demandons non pas hypocritement pour les endormir et pouvoir mieux les museler. Car nous croyons que, malgré ses revers, malgré des torrents de sang, la France suivra sa voie lumineuse : le progrès.

En perpétuant nos discordes, nous aurons beau demeurer la *Gens loquax sed Bellicosa* de César, nous serons cette fois la proie des Germains, comme nous avons été autrefois celle des Romains.

Le danger n'est pas dans le triomphe éphémère

d'un parti, quel qu'il soit, dont les excès ne peuvent que précipiter la chute, c'est à la frontière qu'est le vrai péril. C'est là que l'ennemi a fait une large brèche, qu'il veut agrandir encore, parce qu'il suppose sans doute que sa tranquillité et peut-être son salut sont à ce prix.

Au lieu de cette couronne d'épines qu'on a voulu poser sur la tête de nos défenseurs (par reconnaissance), nous aimerions mieux revoir la plume du franc-tireur, entendre encore une fois le cor de Châtillon et le clairon d'Héricourt. Le jour où les partis auront pu se donner la main, nous n'aurons plus à redouter le sort de la Pologne ; loin de là, le jour de la revendication serait proche.

Nos ennemis, unis et compacts, pliés sous une main de fer, qui a su leur donner, à nos dépens, gloire et richesse, savent qu'ils n'ont rien à redouter d'une nation affaissée et en proie aux partis ; aussi, après tant de victoires, avons-nous lieu de nous étonner des armements formidables et des fausses alarmes de l'Allemagne.

Revenons à l'armée des Vosges.

En décrivant les trois jours de combats acharnés livrés par l'armée des Vosges sous les murs de Dijon, nous avons vu l'impossibilité où se trouve Garibaldi de faire une diversion en faveur de l'armée de l'Est, en prenant l'offensive contre Manteuffel.

L'ennemi lui oppose ses meilleurs régiments, solidement armés et équipés et surtout mieux aguerris que la moitié des troupes qu'il a sous la main, tels que les mobilisés de l'Isère et ceux commandés

par le général Pélissier, qui ne sont armés que de vieux fusils à piston. Les mobilisés de la Haute-Savoie se trouvent encore dans de plus pitoyables conditions d'armement. Aux plaintes de leurs chefs, le délégué au ministère de la guerre, qui vient de les diriger sur Dijon, répond par dépêche télégraphique, comme nous l'avons vu : « Que tous fusils doivent tirer. »

Et dans une seconde dépêche officielle inédite que nous avons sous les yeux, il ajoute qu'à défaut de bonnes armes, *on doit se battre à coups de poing s'il le faut.*

En présence de cette amère ironie, que le désespoir ou un patriotisme exalté peuvent seuls excuser, nous comprenons la colère qui grondait dans le cœur de nos montagnards et dans les rangs des mobilisés sous les ordres du général Pélissier (1).

(1) Comme nous l'avons dit plus haut, le bouc émissaire serait trouvé. Au mécontentement qui régnait dans les rangs, il faut ajouter l'incapacité du général Franzini, pour ne rien dire de plus. Voir le numéro du *Standard* du 16 juin 1874, qui accuse nettement ce « général » de haute trahison, accusation trop grave pour être accueillie légèrement dans une étude historique. Si M. Franzini a trahi son pays, justice sera faite cette fois, nous n'en doutons pas ; mais il ne nous appartient pas de devancer le verdict des tribunaux. Ajoutons bien vite que M. Franzini n'est pas Savoyard. S'il a commandé un instant les mobilisés de la Haute-Savoie, c'est de par le gouvernement de la Défense nationale. C'est une de ses erreurs, une fatale méprise qui a failli déshonorer notre pays. Sans apporter aux débats du procès qui va s'ouvrir la passion intéressée du Gaulois, nous saurons peut-être s'il y a eu trahison ou défaillance de la part de ce chef improvisé et presque inconnu de ceux qu'il commandait.

On ne demande pas à ces soldats, dont les mœurs guerrières et le courage ne sont douteux pour personne, de lutter bravement à armes égales pour le salut de leur pays.

Il ne s'agit plus que d'un troupeau humain qu'on pousse à l'abattoir.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Douze nouvelles pièces de canon sans attelage arrivent bientôt à Dijon, en même temps que les renforts partis de l'Isère.

L'armée de Garibaldi compte bientôt 40 mille hommes, et plus tard 50 mille combattants.

Malgré le nombre des troupes qu'il commande, Garibaldi se garde de courir à une perte certaine, en affrontant seul et dans de telles conditions un ennemi trois fois supérieur. Pour reconnaître la marche des Prussiens, des corps détachés s'avancent cependant jusqu'à Gray.

Le 27, un corps d'infanterie de mille hommes est repoussé dans les environs de Montbard et on s'empare du matériel télégraphique envoyé de Versailles.

Le major Baghino à la tête d'un corps de francs-tireurs s'empare du bois de Crocher et du Mont-Rolland (28 janvier) ; la possession de cette forte position force l'ennemi à abandonner Dôle, mais trop tard. Déjà il s'est emparé des convois de vivres destinés à l'armée de l'Est.

En même temps, la brigade Menotti marchait à la rencontre d'un détachement de quatre mille Prussiens signalé entre Pesmes et Pontarlier.

Enfin, au moment où l'armée de Garibaldi, grossie

par l'envoi de quelques corps de cavalerie et par de nouvelles pièces d'artillerie, s'apprête à marcher au secours de Clinchant, on apprend la fatale nouvelle de l'armistice.

Jules Favre, mal renseigné et surtout trompé sur la situation de l'armée de l'Est, l'a malheureusement exclue de l'armistice, et par cette faute achève notre ruine.

Garibaldi, qui compte aussi sur l'armistice, mais toutefois sans se décourager, est bientôt forcé d'évacuer Dijon devant un retour offensif opéré par des forces imposantes.

Après un dernier engagement, qui a lieu aux avant-postes à Pranthois (28 janvier), l'armée des Vosges se voit, trois jours après, forcée de battre en retraite à son tour. Le même jour (28), l'armée de Clinchant, acculée sur la frontière suisse par Manteuffel et Werder, se concentre autour de Pontarlier. Le 29, elle est attaquée sur ses deux extrémités. La nouvelle de l'armistice, imprudemment répandue sans recevoir d'exécution, sème le découragement dans ses rangs, et, comme on l'a vu, elle ne résiste plus que mollement sur quelques points.

Le 30 et le 31 se passent à éviter le combat ou à parlementer inutilement. Enfin elle est réduite à passer en Suisse. Garibaldi, qui vient de recevoir de Bordeaux l'ordre d'opérer *une marche foudroyante* sur les derrières de Manteuffel, marche enfin sur Lons-le-Saulnier à la tête de son avant-garde, composée de ses 1re et 3e brigades d'infanterie. Cette diversion s'opère trop tard pour sauver Clinchant.

Dans l'impossibilité de résister à Manteuffel, qui

allait pouvoir retourner toutes ses forces contre elle, l'armée des Vosges se voit forcée d'évacuer (le 31 janvier et le 1er février) Dijon et la Côte d'Or, qui retombent au pouvoir de l'ennemi. La brigade Ricciotti et nos Savoyards protégent encore la retraite de cette armée, qui ne laissait aux mains de l'ennemi ni ses blessés, ni son matériel, ni un seul canon.

Pour compléter l'histoire de la douloureuse épopée savoyarde, pendant la guerre franco-allemande, il nous reste à raconter le rôle modeste joué par les légions de mobilisés du département de la Savoie à la fin de la campagne. Grâce au concours bienveillant de MM. Jules Philippe et Joseph Delachenal, nous présentons, à la fin de ce récit, le cadre des officiers des cinq bataillons de mobiles qui ont fait la campagne et le chiffre exact de leurs pertes, ainsi que l'effectif des mobiles et des mobilisés mis sur le pied de guerre par nos deux départements.

L'histoire de la nouvelle brigade de Savoie, que cette terrible guerre a fait renaître, est achevée.

Ces jeunes recrues, dont l'éducation militaire avait été ajournée par la résistance de l'opposition, et, plus tard, par la faiblesse et l'incurie de l'empire, nous paraissent au moins avoir donné à la France des gages de sécurité pour l'avenir, surtout avec une instruction militaire plus complète. Les légions de mobilisés fournies par la Savoie se sont vues aussi à la veille d'affirmer leur fidélité et leur attachement au drapeau français.

Un grand nombre des miliciens qui les composaient étaient d'anciens soldats d'Italie ou de Cri-

mée ; il ne leur manquait pour en faire de solides régiments que des chassepots et un cadre plus complet d'anciens officiers. Les bataillons avaient sous les armes cette allure grave et martiale qui ne trompe jamais.

Au commencement de janvier 1871, époque de leur réunion, toute la nation luttait encore avec l'énergie du désespoir. Faidherbe dans le nord, Chanzy sur la Loire, et enfin Bourbaki, dont l'armée marchait sur Belfort, était son suprême espoir. La France, écrasée sous ses défaites, haletante sous le genou du vainqueur, ne voulait pas encore s'avouer vaincue. Derrière ces trois armées qui, écrasées aujourd'hui, se reformaient le lendemain, d'autres semblaient sortir de terre prêtes à les remplacer. Mais, comme toujours, les armes faisaient défaut, et malgré l'énergie et le patriotisme des chefs comme des soldats, devant la supériorité des armes allemandes, ces nouvelles légions, conduites au feu avec leurs fusils à piston, n'auraient été que de la vraie chair à canon.

Le contingent de mobilisés fourni par le département de la Savoie était composé de trois légions, qui prirent le nom de : *Brigade de Savoie.*

A la tête du contingent de l'arrondissement de Chambéry, se trouvait M. Charles Forest (1re légion).

Celui de Saint-Jean de Maurienne était commandé par M. Mollard. La 3e légion (Albertville et Moûtiers) avait pour chef M. Mossière.

L'histoire de ces légions, qui n'ont pas vu le feu, sera courte ; le départ de l'une d'elles (la 1re) pour le camp de Sathonay, nous a laissé une de ces im-

pressions que le temps ne saurait effacer. Il avait été décidé, nous ne savons trop pourquoi, que cette légion se rendrait au camp par étapes et à pied, malgré la neige qui encombrait nos routes et continuait à tomber chaque jour. Une revue au Champ-de-Mars précéda d'une heure ce départ. Dans ses adieux aux soldats ou plutôt à ses amis, le patriotique préfet de Chambéry, M. Guiter, venait de communiquer une dernière fois à la légion toute entière l'énergie et l'amour de la patrie qui brûlaient cette âme généreuse, si près de s'éteindre.

Il neigeait à gros flocons, et nos mobilisés, en commençant leur première étape, défilaient dans nos rues ou une foule sympathique se pressait sur leurs pas. Partout on se découvrait religieusement devant ces baïonnettes qui semblaient emporter le salut et le dernier espoir du pays.

Presque tous ces braves portaient au bout de leur fusil leur pain de munition mouillé par la neige, et semblaient vouloir contraster par leur entrain militaire et leur gaîté avec les préoccupations qui remplissaient nos cœurs.

A la tête d'un de ces bataillons de mobilisés on remarquait le sympathique commandant Josselin Costa, et quatre soldats, les *quatre mousquetaires* du camp de Sathonay. C'étaient MM. Lanfrey et Molin, qui venaient d'échanger leur plume contre un mousquet et partaient comme simples volontaires, ainsi que leurs deux amis MM. De Boigne Eugène et Henry Costa.

Peu soucieux de briguer le commandement d'une compagnie, tous quatre partaient comme simples

fusiliers. Ce noble exemple ne contribuait pas peu à électriser leurs frères d'armes.

Au moment où nos mobilisés nous quittaient, nul n'aurait pu dire si l'heure où ils entreraient à leur tour dans la lice ne viendrait pas bientôt ; aussi nous croyons qu'il doit leur être tenu compte de leur discipline et de leur dévouement.

C'est surtout la légion commandée par M. Mossière qui paraît avoir eu les honneurs de l'entrée en campagne et ceux du camp de Sathonay.

Plus heureuse que la légion de Chambéry, qui avait dû se rendre au camp de Sathonay à pied malgré la neige qui encombrait nos routes, la 3e légion, recrutée dans les arrondissements patriotiques entre tous d'Albertville et de Moûtiers, était arrivée la dernière en chemin de fer au camp.

Depuis sa réunion sous les armes, cette légion s'était fait remarquer par sa belle tenue et sa discipline.

En attendant la reprise des hostilités, dont la continuation paraissait douteuse, une grande revue eut lieu au camp de Sathonay. Au milieu de tous ces bataillons de mobilisés venus de différents départements, la 3e légion de Savoie tenait le haut du pavé. Aussi, au moment du défilé, M. le général Martin ordonna qu'elle prît la tête de la colonne, à titre d'honneur et de récompense pour sa belle discipline.

Le Préfet de la Savoie recevait en même temps du général de division, M. Martin, la lettre suivante, dont la Savoie a bien le droit d'être fière et qui semble écrite pour clore dignement cette étude :

« Sathonay, le 18 février 1871.

« Monsieur le Préfet,

« M. le lieutenant-colonel Mossière vient de me faire signer une permission de trente-six heures pour aller dans la Savoie.

« Comme je sais à l'avance qu'il vous verra, je veux profiter de cette occasion pour vous dire que la 3e légion de Savoie est une des meilleures de celles qui jusqu'ici se soient trouvées sous mon commandement. Cela tient beaucoup au chef supérieur que vous avez su lui donner, mais cela tient aussi à l'excellent esprit dont sont animés les hommes qui la composent et aux soins dont on a entouré sa formation.

« Il est certain pour moi, Monsieur le Préfet, que si tous les administrateurs des départements s'étaient acquittés de la difficile mission de l'organisation des mobilisés comme vous, notre pauvre France n'en serait pas réduite à avoir des hommes qu'elle ne peut mettre en ligne parce qu'ils manquent de tout et qu'ils ne sont pas instruits.

« Veuillez agréer, monsieur le Préfet, l'assurance de ma haute considération.

« *Le général de division commandant supérieur des compagnies de Lyon,*

« Signé : MARTIN. »

## CAPITULATIONS — RÉCAPITULATION

Au moment où l'orgueilleuse parvenue de Sadowa tendait à l'Empire, affolé par l'opposition, le piége de la candidature Hohenzollern, avouons que nous n'étions pas trop mal disposés à la punir une bonne fois de ses agaceries en faisant tomber sur son dos une volée de bois vert. Pour prendre nos garanties contre ses velléités de domination européenne et de pangermanisme, nous l'aurions volontiers aussi débarrassée de sept ou huit départements, à la seule fin d'en faire une bonne voisine, ce dont elle semble ne pas s'être souciée le moins du monde.

Notre caractère léger, si peu disposé à la haine, surtout après la victoire, nous avait fait oublier qu'après Iéna, nous avions humilié la Prusse en la réduisant à quatre millions.

Nous avions perdu de vue que nous l'avions forcée à n'avoir qu'un contingent de trente mille hommes, presque entièrement composé d'officiers et de sous-officiers, jusqu'à 1813. Ce patriotisme condensé éclate deux fois. Nous avions tout oublié, Leipsig, Waterloo moins triste que Sedan. Nous n'avions souvenir que des promenades militaires de l'Empire à travers l'Europe. Les sentiers et les églantiers de l'Espagne, coupés de précipices, hérissés d'épines, s'étaient métamorphosés tout à coup en rosiers de Bengale, n'abritant plus que des rossignols, ces aimables petits ténors de la forêt.

Nous avions pourtant appris à nos dépens le goût amer de la boulangerie castillane, et les désagréments de l'hospitalité aragonaise, tarragonaise, sarragossaise, où nos grognards et le prince Amédée n'étaient rien moins qu'à leur aise. Au lieu de relever si vite et si fièrement, il est vrai, le gant malpropre (1) qui nous était jeté, il fallait laisser essayer un brin de cette couronne d'épines au comparse de Bismark, pour avoir raison aux yeux de l'Europe.

Comptant sans doute sur une diversion de l'Autriche, l'Empire se précipite vers le Rhin avec 257 mille hommes, contre une confédération de 40 millions qui l'attend sournoisement, l'arme au pied, avec 1,200 mille combattants. En tournant le dos à Benedetti, Guillaume a prononcé quatre mots : « *Zu — dumm — Grieg — Mobil.* — Guerre, mobilisation, et le lendemain l'armée fédérale est debout, tandis que notre pauvre contingent va se cherchant, s'appelant du nord au midi, de l'est à l'ouest, perdant ainsi trois semaines. Encore une fois, Rome n'a pas su compter les galères carthaginoises, Bismark - Annibal est à ses portes. Il faisait grand jour cependant sur les arsenaux et dans les villes d'Allemagne. « Nous sommes la Prusse, disait quelques jours auparavant Madame

(1) D'aucuns racontent qu'au moment où Benedetti s'est présenté pour la dernière fois au roi de Prusse, il aperçu de loin, dans une glace, Guillaume soulevant les pans de son habit et laissant voir ce que la Dragonne de Friedland ne montra jamais à l'ennemi.

d'Arnim, à la porte du Vatican, cocher, passez devant! »

Oui, Borusses! vous êtes la Prusse et vous êtes la force aujourd'hui ; mais vous n'êtes pas le droit, vous n'êtes pas la civilisation, le passé, l'avenir, l'idée immortelle comme la France.

Montesquieu, Rabelais, Corneille, Molière, Voltaire, Lamartine, Thiers, traînée lumineuse, incomparable pléïade qui brille sur les hauteurs, d'où elle éclaire, sans interruption, le monde du rayonnement de la pensée.

Immortelle phalange! sommes-nous vaincus?

Surpris, trahis, oui! vaincus, non!

Récapitulons :

A Sarrebrück, nous claquons des mains à cette première balle ramassée par un pauvre enfant, qu'on emporte avec des crises de nerfs. Nous ne comprenons pas la portée de l'immense clameur de ces 100,000 hommes, entonnant les chants du Waterland et battant aussi des mains aux premières balles françaises qui frappent l'avant-garde allemande. Nous ne revenons de notre surprise qu'après Reischoffen et Wissembourg, glorieuses journées. Sedan termine le premier acte de ce drame lugubre. Un empereur, oubliant qu'un grand nom oblige, ne sait pas se faire un linceul du drapeau de la France et essayer de mourir en roi.

Il rend son inutile épée à l'ennemi et livre, malgré elle, la vaillante armée qu'il vient d'entraîner dans une impasse. Le vainqueur, inexorable et cruel parce qu'il a froidement calculé ses chances, est

étonné de son immense victoire(1). Tandis que cette armée si fière encore la veille est parquée comme un vil troupeau dans la presqu'île de la Meuse, près de Sedan, où la faim et les maladies la déciment pour rassurer le vainqueur, Bazeilles brûle pour éclairer le fond de ce sombre tableau. Six mille hommes sont morts, quinze mille sont blessés, vingt-et-un mille sont pris, soixante-dix mille sont livrés d'un trait de plume. Les gendarmes allemands, qui paraissent satisfaits, emmènent le coupable au fond de l'Allemagne ; la claque européenne applaudit.

Selon le programme de toutes les pièces un peu morales, le drame devrait être terminé et, cependant, nous ne sommes encore qu'à la fin du premier acte.

Le lendemain, le rideau se lève sur Paris et sur toute la France, répudiant son doux seigneur et maître, qui n'est plus pour elle que le pensionnaire sans nom de Guillaume. Le trône de celui qui a conduit à marches forcées son pays au bord de l'abîme, pour ne pas y tomber tout seul, s'écroule sous le mépris d'une nation guerrière, travailleuse et toujours rieuse.

Strasbourg, l'héroïque ville, Phalsbourg, Toul, brûlent au fond de la scène, et tombent en même temps que le rideau pour terminer le second acte.

Au troisième acte, on voit la nation tout entière se lever ; elle qui, depuis le premier empire, ne s'était plus battue que par délégation ou par manière

(1) Voir cet aveu naïf dans la lettre de M. de Bismark écrite sur le champ de bataille.

de passe-temps, on la voit tout à coup sortir de sa stupeur et courir aux armes. Dans le Nord, sur la Loire, dans l'Est, Allobroges, Gaulois et Francs se tendent la main et demandent des armes à grands cris. Hélas! elles étaient rares et imprudemment entassées à Metz, à deux pas de l'ennemi. Bazaine, pour faire oublier son maître, les livre à l'ennemi et avec elles notre seconde armée, l'espoir de la France, et en même temps la première et la plus forte place de l'Empire : 541 canons de campagne, 800 canons de siége, 300,000 fusils, 153,000 hommes, 3 maréchaux, 50 généraux, 6,000 officiers. Livrés aussi les vieux drapeaux d'Afrique, de Sébastopol et de Solférino! Voile d'un crêpe noir ton pavillon, ô ma France!..... Garde, mais laisse en berne pour longtemps tes nobles couleurs humiliées!!!

Au quatrième acte, on sait encore se battre, cependant. Les jeunes armées du Nord, de la Loire et de l'Est luttent sans trêve pour délivrer Paris. Le géant, bardé de fer et de canons, défie longtemps son prudent adversaire. Un tiers de la France envahie est livré au pillage. Dans un horizon lointain, sur les routes qui mènent en Allemagne, on voit un déménagement formidable qui s'opère à la hâte. Harpies, juifs ou soldats, ces 800,000 prussiens, bavarois, badois, wurtembergeois, hanovriens, saxons, veulent tous envoyer ou emporter un *souvenir*. L'un, nos chemises; l'autre, une pendule ou de l'argenterie; celui-là un piano.

Ce sont donc là ces fiers guerriers qui portent sur leur casque la devise : « Pour Dieu, le roi et la

patrie (1). » Pour du lard, des pendules et de l'eau-de-vie (2), voilà la vraie légende, nobles étrangers, qu'il fallait écrire sur vos couvre-chef, qui ont le tort de ressembler par trop au casque trompeur de nos faméliques arracheurs de dents, certains jours de foire.

Le 18 janvier, au bruit des canons qui tonnent, des obus qui sifflent en décrivant leur parabole et effondrent les maisons de Paris, aux clartés sulfureuses des Krupp et des incendies, l'empire d'Allemagne est proclamé dans le palais de Louis XIV. C'est l'apothéose avec une mise en scène féerique. Guillaume, élevé sur le pavois par les principicules allemands et soutenu par les deux génies de la Prusse, de Moltke et Bismark, est d'un grand effet. Il ne manque à ce tableau saisissant que la Providence sous la forme d'Augusta, tenant d'une main le dernier télégramme et de l'autre la trompette de la renommée, pour en faire un tableau de famille. On aperçoit bien, il est vrai, dans la pénombre, la silhouette d'une comédienne qui semble s'écarter respectueusement de l'avant-scène. Tandis que le monarque, rajeuni et transfiguré par l'apothéose, irradie ses soldats ahuris des fauves lueurs de sa gloire, la France agonise. Dix jours après, date fatidique, Paris, vaincu par la famine, capitule ; mais Paris n'est pas Babylone ; Alexandre ne viendra pas s'y promener en vainqueur sur son char de triomphe. Paris n'est pas non plus Bysance ; si l'empire

(1) Fur gott, fur Kœnig, und Waterland.
(2) Fur uhren, fur speeck, und brandwein.

l'a courbé et façonné à sa taille, mais embelli extérieurement, Thiers l'a depuis longtemps préparé à la lutte. Aussi, Mahomet n'est pas entré par la brèche ouverte, et le vainqueur, toujours prudent, le traverse lestement le pistolet au poing et mèche allumée.

Le cinquième acte commence au bruit du canon d'Héricourt, qui se marie aux détonations lointaines de l'artillerie de Belfort ; il continue dans les neiges du Jura par une dernière surprise et une dernière trahison de Bismark (l'armistice).

Pendant les entr'actes, les francs-tireurs et les uhlans (le corps de ballet), exécutent des pas militaires où les premiers se distinguent. La commune, encore à l'état d'embryon, dresse de temps à autre la tête pour saisir sa proie. Tandis que nous livrons à l'ennemi nos armes, tout notre or, l'Alsace et la Lorraine, la jacquerie commence, et Paris, brûlé cette fois par des mains qui se disent françaises, achève les décors du tableau : le programme allemand est au complet.

La toile tombe enfin et Guillaume se retire dédaignant d'écraser sous sa botte la République, qu'il regarde dans l'ivresse de son triomphe comme un boulet attaché au pied des prisonniers qu'il a rendus. Il espère qu'en son nom nous allons encore nous égorger et le rassurer ainsi contre les retours de la fortune. Si nous étions sages et unis, quel spectacle et quelle vengeance à tirer de nos ennemis ? Ils sont partis, laissant derrière eux la terre semée de leurs cadavres qu'ils ont beau cacher ; la terre se soulève et les montre.

Ils sont partis, leurs fourgons chargés d'or et de *souvenirs*, mais ils n'ont pas emporté à la semelle de leurs souliers toute la terre de France, ni son soleil, qui dore encore nos moissons et nos coteaux. Ni l'activité et le génie de ses ouvriers, ni l'épée de Brennus...... Si le lourd glaive des Francs de Clovis est rouillé, il nous reste le souvenir de Vercingétorix, de Jeanne d'Arc, qui chasse l'Anglais, et de 93, qui lutte avec toute l'Europe. La légende napoléonienne est morte et bien morte, mais le cop gaulois n'a pas perdu ses éperons. Peut-être son cri rédempteur, saluant une nouvelle aurore, nous réveillera-t-il encore un beau matin? En présence de ce redoutable pangermanisme, la France, toujours noble et forte, saura tendre la main à ses deux sœurs : l'Italie et l'Espagne.

La lutte que nous venons de soutenir à armes inégales, et que nous avons essayé de retracer dans un cadre étroit, il est vrai, mais destiné à notre pays, à la Savoie, a rempli nos voisins d'admiration. Nous trouvions, nous, que ce n'était pas assez; les fantômes des quatorze armées de la première République se dressaient devant nous; nos pères, vus de loin, grandissaient à nos yeux comme des géants. Peut-être leur eut-on ressemblé (car le vieux sang gaulois n'a pas encore dégénéré) si les mêmes armes eussent pu obtenir les mêmes résultats.

La guerre d'artillerie, de chemins de fer, de surprises nous était inconnue; nos anciennes forteresses, armées et bâties à la Vauban, étaient bonnes tout au plus pour lutter contre la vieille artillerie portant à 600 mètres.

Un hiver sibérien s'est mis aussi du côté de l'ennemi, ennemi préparé, comme en Russie. Malgré l'inégalité de la lutte, nous nous sommes souvent demandé : qu'elle est la nation en Europe qui eut opposé une résistance aussi désespérée et aussi longue?

Les partis avaient oublié leurs vieilles rancunes. Quant à nous, nous n'en avons qu'une seule, qui pèse tout entière contre ceux dont la légèreté, l'incurie ou l'imprudence, nous ont précipités dans cet abîme de misères.

Contre ceux surtout, quelque soit leur parti, dont l'ignorante ambition a coûté tant de larmes et de sang et huit milliards au moins à notre pays.

Si l'on s'étonne de nous voir suivre dans ce récit avec la même sympathie tous nos compatriotes, soit qu'ils suivent le chemin du devoir en se battant dans l'armée régulière, soit qu'ils courent à l'ennemi en volontaires, avec Garibaldi, que l'on n'attribue pas l'intérêt que nous prenons si vivement à eux à un misérable calcul. Le sang versé si généreusement pour la sainte cause qui vient d'armer leurs bras, fait battre notre cœur à l'unisson du leur.

Sa vue nous exalte et nous élève au-dessus des passions humaines et des partis, que nous oublions pour ne pas être obligé de les maudire. L'image de Jeanne et celle de la liberté se confondent dans notre imagination. Vierge héroïque ou sainte liberté ! bannière blanche ou drapeau tricolore, vos souvenirs et vos plis se mêlent sous nos yeux et dans notre cœur. Que les lourds canons d'Attila, qui ébranlent encore le sol de la Lorraine et de l'Alsace, étouffent le bruit de nos discordes : Répu-

blicaine ou monarchique, devant l'ennemi la France est la Patrie ; elle sera telle que la voudront ses enfants librement consultés. En attendant, elle reste toujours, selon la définition de Lacordaire : « Le « sang et la maison de nos pères. Elle est tout ce « que nous croyons, tout ce que nous aimons » ; le coin de terre qui nous a vu naître et celui où reposent ceux que nous avons aimés ; le nid où est restée la couvée chérie qu'il faut défendre comme le champ qui la doit nourrir ; la vieille croix latine, qui brille là haut comme un phare sur la colline ; la montagne bleue sous le ciel des Alpes ; enfin, tout ce qui donne la nostalgie quand on ne l'a plus.

C'est pourquoi nous ne demanderons pas à ces gladiateurs s'ils saluent César ou la République avant de marcher à l'ennemi. *Morituri, Galliam, te salutant.*

C'est toi, France ! que saluent tes enfants ; toi seule !.... Aussi, quand nous voyons pendant cette guerre toute la noblesse de Savoie, comme celle de la France, qu'on croyait endormie, se lever et se battre à côté des Républicains, sans arrière-pensée, nous constatons ce fait avec bonheur, car nous avons la preuve qu'un sang généreux ne sait point se démentir et qu'il peut continuer ses traditions à côté de ces jeunes gloires qui commencent.

Nous sommes rassurés contre certains prophètes de malheur et contre nos ennemis. Non, vous ne coucherez point les Gaulois de Brennus, les Francs de Clovis et les Allobroges, toujours vaillants, dans le tombeau où trois noirs fossoyeurs ont jadis cloué la Pologne. Si le « gentil pays » de France vous sourit

et vous tente plus que vos forêts de sapins, faites en votre deuil, ô rapaces Germains ! Varus est allé rendre compte à Dieu de ses trahisons. Il ne sera plus là pour vous livrer nos légions.

## COURAGE, VIEILLARD!

Macte, senex imperator
*Barbablanca*, triomphator,
Qui vicisti Galliam
Et coronæ Germanorum
Post viduvium seculorum
Reddidisti gloriam !

C'est avec ce latin barbare qu'un poète humoristique, Félix Dahn, chante dans la *Revue européenne* de Florence les merveilles des fusils à aiguille et des Krupp. Selon la victoire, la chanson. Courage, vieil empereur ! Triomphe, roi barbu, barberousse ou barbeblanche, qu'importe ! Tu as vaincu la Gaule et rendu la victoire, dont elle était veuve depuis des siècles, à la couronne germanique.

Malheur aux vaincus, chante ironiquement le *Trouvère* impitoyable. Courage, vieillard ! Poursuis ton triomphe ! Bismark et sa meute, de Moltke et ses seize cent mille soldats ne comptent plus pour rien devant la France qui se relève. Vite, appelons à notre aide le peuple de la libre Albion ; il y a de la place et de la gloire pour tout le monde dans un meeting, surtout quand la loge est réservée. En avant, bibles et pamphlets ! les marchands du Temple et les folliculaires à vendre ou à louer ; il y a encore de l'or *français* à gagner.

Monseigneur Karl, déchaînez l'humanité contre nous. Et vous, *général* Cluseret, faites donner la réserve avant de décamper.

Bismark trouve ses fermiers de France encore trop forts et trop riches. Une seconde saignée à blanc préserverait ce peuple de la fièvre chaude.

A la rescousse, Wellington ! c'est Blücher qui t'y convie. L'heure approche d'achever l'œuvre ébauchée à Waterloo et à Sédan.

Wellington, le vieil entêté, voudrait bien descendre de son piédestal et partir encore en guerre ; mais sir Hudson Lowe l'arrête et lui dit à voix basse : « L'empereur est mort, j'en réponds ! »

Le chantre de Child-Harold, le vengeur d'Athènes, l'immortel Byron, s'accoude en souriant au bord de sa tombe pour contempler cet *autre vainqueur* sur son monument, et lui crie : « Prenez garde, *général*, la France n'est pas morte ! »

## UN DERNIER MOT A L'ITALIE

Une pénible impression nous obsédait en commençant notre étude sur la malheureuse guerre de 1870-1871.

Aussi, avons-nous, sans redouter les protestations de l'Italie, émis la pensée ou plutôt le regret qu'elle ne nous eût pas prêté son concours au moment où la France surprise, abandonnée par la fortune et ses alliés, agonisait.

L'équilibre européen était rompu au profit de l'Italie et surtout de la Prusse, et il nous semblait tout naturel de voir cette dernière se sacrifier à son tour pour nous rendre une position qui n'aurait jamais été entamée sans la guerre qui a fondé son indépendance. L'amour de notre pays, qui nous aveuglait (nos contradicteurs sont dans le même cas), nous faisait espérer que cent mille Italiens réguliers, appuyant la jeune armée de la Loire, auraient encore pu sauver nos deux chères provinces.

Après avoir courbé la tête sous le joug d'un ennemi implacable, écrasés par la force et le nombre, il a fallu, hélas ! épuiser jusqu'au fond ce calice d'amertume. Nous ne comptons pas les milliards, le travail national et la richesse de notre sol inutilement convoité sauront refaire ce capital.

Pour la France, l'honneur est tout, et, grâce à Dieu, nos vaillants défenseurs ont le droit de répéter, à la face de l'Europe, le mot vraiment français de François Ier, le lendemain de sa défaite.

Nous qui avons mêlé autrefois notre faible voix à celle de la presse française qui préparait la revendication des droits du peuple italien, nous qui avons vu de près les efforts généreux mais impuissants du Piémont et de la maison de Savoie, nous sommes convaincus que c'est à la nation française tout entière, et non à l'initiative d'un seul homme, qu'est due l'indépendance italienne.

Oui, nous aurions préféré, avec l'aide de nos alliés naturels, quoi qu'en dise l'Allemagne, quoi qu'en dise une certaine presse jalouse, égoïste et intéressée, ne pas subir d'aussi sanglantes défaites.

Il a fallu trop de sang innocent pour expier la confiance de la France dans son gouvernement. La dangereuse situation de notre pays vis-à-vis de l'Allemagne est la conséquence d'une politique généreuse mais imprudente. A toute heure, nous apercevons là-bas Strasbourg et Metz qui nous tendent leurs mains désolées, et nous nous demandons franchement à notre tour si la Savoie et *Nice* sont une compensation suffisante pour la grande Vaincue.

Voilà pourquoi, au début de notre récit, nous nous sommes faits, *la rage au cœur*, l'écho des bruits répandus dans toute l'Europe sur l'existence d'un traité secret.

A l'honneur de l'Italie, nous sommes heureux de constater que, de la polémique qui a surgi sur cette

brûlante question entre la presse italienne et nous, nous avons acquis la conviction que ces fameux traités secrets n'étaient éclos que dans les cervelles hostiles aux deux nations et à l'avenir de la confédération latine.

L'opinion émise dans la *Gazette piémontaise*, organe important du parti modéré en Italie, nous semble refléter la pensée du peuple piémontais, brave et aussi dévoué que les Français eux-mêmes. Les lourds sacrifices qu'il s'est imposés lui donnent aussi le droit de parler haut et ferme au reste de l'Italie et à l'Europe.

Mieux que nos paroles, la conduite du peuple italien et de son gouvernement, la sagesse et la modération du nôtre, sauront réunir ceux que Dieu semble avoir désignés pour suivre les mêmes destinées immortelles, comme les souvenirs et les traces de la civilisation gallo-romaine.

Malgré les intrigues et l'or que la Prusse peut répandre aujourd'hui à nos dépens à pleines mains, malgré l'esprit d'égoïsme qui tend à envahir certaines villes, nous comptons sur les sympathies de Victor-Emmanuel et de ses fils, sur celles de l'armée italienne, et surtout sur ces 22 millions de *contadini* italiens, qui sauront peut-être se souvenir un jour que le sang des soldats français a été la première semence de leur liberté et de leur régénération.

En attendant cette heure, que nous croyons proche, nous pouvons affirmer, dans notre cœur de Savoyard, que jamais l'infatigable lutteur contre les prétentions germaniques, l'illustre descendant

des princes dont nous gardons pieusement les cendres (1), ne saurait consentir à coiffer le casque prussien, pas plus qu'à redevenir le satellite ou le caporal de l'Autriche.

FIN.

(1) Prière de ne pas les confondre avec celles de M. Piccon.

## DOCUMENTS.

**Extrait du registre des délibérations du Conseil municipal de la commune de Béthoncourt.**

L'an mil huit cent soixante-et-onze, le vingt-trois du mois de décembre, le Conseil municipal de la commune de Béthoncourt, réuni au lieu ordinaire de ses séances, sous la présidence de M. le maire, en vertu d'une autorisation en date du 14 décembre courant.

Etaient présents : MM. Tissot, adjoint; Breuleux Pierre-Frédéric; Emonnot Georges-Frédéric; Colin David; Bainier Pierre-Frédéric ; Bouillon Georges-Frédéric et Bouillon David.

Absents : MM. Chenus Georges-Frédéric; Tissot Pierre; Maigret Pierre et Colin Georges-Frédéric.

Le nombre des conseillers en exercice étant de douze.

Le maire a exposé au Conseil :

Que le 16 janvier prochain sera le jour anniversaire de l'attaque héroïque du village de Béthoncourt par une partie des forces composant l'armée de l'Est;

Que M. Costa de Beauregard, actuellement député à l'Assemblée nationale, l'an dernier commandant la colonne chargée de la principale attaque, se distingua d'une manière particulière à la tête de ses soldats, qui tous payèrent bravement de leur personne;

Qu'aujourd'hui, M. Costa de Beauregard demande la concession à perpétuité de la parcelle de terrain où sont inhu-

20

més ceux qui sont tombés parmi ses glorieux compagnons d'armes, et cela dans le but d'y ériger un monument funèbre ;

Que ladite parcelle de terrain, se trouvant dans l'enceinte du cimetière communal, il est digne, à tous égards, d'accéder aux nobles désirs d'un homme qui a combattu jusqu'au bout pour sauvegarder l'honneur de la France ;

Le Conseil, après avoir entendu l'exposé du maire, délibère ce qui suit :

L'emplacement d'environ douze mètres carrés dans lequel sont inhumés les soldats français morts le seize janvier dernier pour la défense de la patrie, est concédé à perpétuité à M. Costa de Beauregard. Cette concession est faite sans aucune indemnité. La partie concédée est située à l'angle sud-ouest du cimetière ; à l'avenir, aucune inhumation ne pourra y être pratiquée.

Pour clore l'espace concédé, il sera placé, aux frais de la commune, une grille en fer avec inscription rappelant la date du combat et la décision du Conseil.

Ce dernier ouvre, à cet effet, le crédit suffisant sur les fonds en caisse actuellement disponibles. Il charge en même temps M. le maire de prendre les dispositions nécessaires pour que la présente reçoive sa pleine et entière exécution.

Fait et délibéré à Béthoncourt, les jour, mois et an susdits.

Ont signé au registre tous les membres présents.

Pour copie conforme :

*Le Maire,*

Colin.

Béthoncourt, le 12 juin 1873.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous expédier les photographies que M. d'Hornach, du Haut-Rhin, vient de faire sur votre prière. L'une représente le cimetière et le monument funéraire élevé à la mémoire des mobiles de Savoie.

A gauche de cette tombe, sur une petite colline qui aboutit à la plaine, on voit trois arbres isolés ; c'est auprès d'eux que le brave Besancenot a trouvé la mort.

A droite de l'obélisque se trouve une fabrique ; c'est à cette place que notre cher commandant Costa a été blessé.

La première ligne blanche est la route n° 22 de Béthoncourt à Bussurel (Haute-Saône).

La deuxième, le chemin de la Prairie, où sont tombés tant de braves.

La troisième, la ligne ferrée qui est parallèle à la Luzine.

Le bois d'où est sorti M. Costa, avec son bataillon, se trouve sur l'extrême gauche du monument, à 100 mètres environ au couchant du cimetière, où se trouvait le premier poste allemand, qui a été enlevé par nos soldats.

Je n'ai pas besoin de vous faire comprendre, Monsieur, que le village était pour nos ennemis une véritable forteresse naturelle, telle qu'on n'en rencontre que rarement. Il suffira de vous dire qu'à une courte distance du tombeau se trouve le bois des Fougères, où M. Costa devait attendre le général Minot, en *mettant en déroute, avec ses 500 hommes, une artillerie formidable et une véritable forêt de baïonnettes.*

L'autre photographie représente un plateau, à droite du cimetière. C'est par cet endroit qu'on a essayé d'enlever le presbytère, qui est situé sur une hauteur, de façon à dominer, avec le village, toute la plaine où sont morts nos braves.

Je regrette que le photographe, en se plaçant, comme vous le demandiez, sur le point d'où sont partis nos mobiles, n'ait

pu vous faire voir le bâtiment. Car vous pourriez remarquer que les assaillants étaient mitraillés en face et par les flancs.

Afin de satisfaire au désir que vous me manifestez par votre lettre du 27 avril dernier, j'ai l'honneur de vous donner les renseignements suivants :

L'attitude de nos ennemis avant et pendant les combats, dénotait chez eux une véritable inquiétude; cette attitude a complètement changé après la journée du 16 janvier. On a parfaitement remarqué que leur anxiété était convertie en une lueur d'espoir qui leur rendait la gaîté.

Le 17, la fusillade a recommencé; mais, pour nous, tout espoir était perdu, et le lendemain nous en avons eu la preuve.

Voici les noms des chefs qui commandaient :

Werder, général en chef, avait son quartier-général à Brévillers (Haute-Saône) et son centre d'action à Bourogne (Haut-Rhin).

La défense d'Héricourt, à six kilomètres de Béthoncourt, même ligne de bataille, était confiée au général Schmehling.

Celle de Montbéliard, à deux kilomètres de Béthoncourt, au général Zimmermann. L'un de ces deux généraux avait sous ses ordres le major Normann, commandant la place de Béthoncourt. Montbéliard ayant été occupé le 15 et le 16 par les Français, Zimmermann a dû transporter son quartier-général à Saint-Charmont, à deux kilomètres en arrière de Béthoncourt. C'est probablement contre une partie de ce corps que nos braves ont eu à lutter.

Le commandant Normann, ainsi que ses officiers, ont montré beaucoup d'énergie; en grande partie, nous étions combattus par les Badois.

Veuillez agréer, etc.

*Le maire de Béthoncourt,*

COLIN.

## GARDE NATIONALE MOBILE DE LA SAVOIE

**1er BATAILLON.** — Commandant : M. Costa de Beauregard.

| Cies | CAPITAINES | LIEUTENANTS | SOUS-LIEUTENANTS |
|---|---|---|---|
| 1re | Monteils. | Molingal. | Tardy. |
| 2e | De Lassus Pierre. | Besancenot. | Fayolle. |
| 3e | Dunoyer Frédéric. | Jarrin. | Perrier Noël. |
| 4e | Puthod François. | Gaudin. | Besson. |
| 5e | Milan. | Dorlut. | Fosseret. |
| 6e | Sorbon. | Dunoyer Max. | Rey. |
| 7e | Molliet. | Gabet. | Viviand. |
| 8e | Cordon. | Hugard. | Girod. |
| | | **2e BATAILLON.** — Commandant : M. Dubois. | |
| 1re | Finas-Duplan Prosper-Victor. | Martin Léon. | Faure Joseph-Marcellin. |
| 2e | Christophe François-Frédéric. | Sogno Frédéric-Louis. | Pravaz Prim-Aimé. |
| 3e | Cottarel Alcide. | Mareschal Laurent. | Fontaine-Tranchant Eugène. |
| 4e | Roman Jean-François. | Sanguet Joseph. | Carquet François-Joseph. |
| 5e | Fortin Pierre-Etienne-Charles. | Rosset de Tours Hippolyte. | Piot Camille, *décédé.* |
| 6e | Fardel Eugène. | Bertallot Victor. | Chamiot-Poncet Maxime. |
| 7e | Philippi Dominique. | Sevez Jean-François. | Chapelier Pierre-Joseph. |
| 8e | Pey Albert. | Mollard François. | Salomon Emile. |
| | | **BATTERIE D'ARTILLERIE** | |
| » | Moiroud Joseph-Jean-Fr.-Régis. | Friol Antoine-Hippolyte. | Ract Léon. |

MORTS :

| | | |
|---|---|---|
| 1er bataillon | 122 | 201 |
| 2e — | 76 | |
| Artillerie | 3 | |

DISPARUS :

| | | |
|---|---|---|
| 1er bataillon | 27 | 42 |
| 2e — | 15 | |

*Principaux champs de bataille où sont morts les mobiles :*

Beaune-la-Rolande (Loiret), 28 nov. 1870 (2e bat.)
Béthoncourt (Doubs), 16 janvier 1871 (1er batail.)

| | | |
|---|---|---|
| Effectif des mobiles | | 3.532 |
| N'ayant pas répondu à l'appel. | 430 | 774 |
| Au dépôt | 344 | |
| Ont fait campagne | | 2.758 |

Les pertes éprouvées dans l'armée régulière ne sont pas connues ; toutefois, on pourrait en obtenir le chiffre en s'adressant à M. le Président de la Commission de liquidation de la 1re armée de la Loire, à Paris, qui a demandé ses renseignements aux maires du département de la Savoie.

SAVOIE. *Mobilisés*. Effectif : 8.630 hommes. (Deux légions à trois bataillons.)

Sommes dépensées par le département de la Savoie :

| | |
|---|---|
| Pour les francs-tireurs | 3.167 f 82 |
| Pour les mobiles (achat de capotes) | 18.120 58 |
| Pour les ambulances | 30.000 » |

## GARDE NATIONALE MOBILE DE LA HAUTE-SAVOIE

**1er BATAILLON.** — M. VIGOUROUX, lieutenant-colonel. — M. POUSSIELGUE, chef de bataillon.

| Cies | CAPITAINES | LIEUTENANTS | SOUS-LIEUTENANTS |
|---|---|---|---|
| 1re | DESCOSTES François. | DUNANT Marie-Charles-Joseph. | COLLONGE Pétrus-François. |
| 2e | RAMBOUD Jean-Joseph-Rémy. | REVIL Théophile. | DUNAND Antoine-François-Alfred. |
| 3e | FAVRE Charles. | BEZULIER Louis. | LAVOREL François. |
| 4e | HODOYER Cyrille. | TOMASI Jean-André. | LACOSTE Pierre-Joseph. |
| 5e | RUPHY Ernest. | AMOUDRUZ Marie. | PEILLONET Marc. |
| 6e | PICHOLLET Alexis. | MARTIN Philibert. | CHEYSSEL Auguste-Pierre. |
| 7e | BABOUARD Ferdinand-Joseph. | FILLON Jean-Claude. | REGARD DE VILLENEUVE Josh-Victr. |
| 8e | GUIGNOT Pierre-Auguste. | COLLOMB Alexis. | REVILLOD Jean. |

**2e BATAILLON.** — M. HENRY, chef de bataillon.

| Cies | CAPITAINES | LIEUTENANTS | SOUS-LIEUTENANTS |
|---|---|---|---|
| 1re | DE ST-JEAN Franç.-Julien-Frédér. | JANIN Antoine. | PACCARD Pierre-Hippolyte-Franç. |
| 2e | CHAMOT Joseph. | BÉARD François-Albert. | LAVANCHY François-Xavier. |
| 3e | BOSSON Joseph-Marie. | BERTHET François-Alphonse. | ROUGE Henri-François. |
| 4e | MACHET Jean-Baptiste. | GRILLON François-Marie. | CHAMOT Gustave-Marie. |
| 5e | THOVEX Joseph-Alfred. | JACQUET Jean. | PARRAUD Pierre-Joseph. |
| 6e | VINCENT Hippolyte-Victor. | MATHIEU Jules. | THEVENET Joseph-Marie-Antoine. |
| 7e | DUFRÈNE DE LA CHAUVINIÈRE Léon. | DÉNARIÉ Marie. | COLLY Louis-Emile. |
| 8e | CORNILLAT Joseph-Louis-Martial. | TROMBERT Auguste-Ernest. | CLERC François-Marie. |

**3e BATAILLON. — M. Bastian, chef de bataillon.**

| Cies | CAPITAINES | LIEUTENANTS | SOUS-LIEUTENANTS |
|---|---|---|---|
| 1re | Albert Joseph-Ernest. | Babuty Joseph-André-Pierre. | Pellet François. |
| 2e | Latil Paul. | Guillot Victor. | Sauthier-Thyrion Charles-Maure. |
| 3e | Morlet André-Alfred. | Balliard César-Marie. | Foy Jacques-Joseph. |
| 4e | Folliet Auguste. | Gallet Jean. | Signoud Jean-Pierre. |
| 5e | Dubié Francisque. | Jacquier Claude-Albert-Joseph. | Dion Marie, *tué*. Tagand Jn, remplt. |
| 6e | Charrière Eloi. | Lemoine Eugène-Adolphe. | Montvuagnard Joseph-César. |
| 7e | Landolphe Franç.-Marie-Charles. | D'Orlyé Philibert-Marie. | Frechet Jules-Marie-François. |
| 8e | Bordeaux Michel-Lucien. | De Ville de Quincy Jules-Marie. | Bompart Paul. |

MORTS :

| | | |
|---|---|---|
| Officier | 1 | 118 |
| Troupe | 117 | |

La plupart des hommes morts sont décédés par suite de maladies, un 30e seulement par le feu.

Cette observation ne concerne que les trois bataillons de mobiles de la Haute-Savoie.

DISPARUS :

Tous les hommes disparus sont rentrés au dépôt.

PRISONNIERS DE GUERRE :

Troupe .................................... 14

| | | |
|---|---|---|
| Effectif des trois bataillons | | 3.741 |
| N'ayant pas répondu à l'appel | 392 | 568 |
| Au dépôt | 176 | |
| On fait campagne | | 3.173 |

*Désignation des combats auxquels ils ont assisté :*

Braime (Haute-Marne), 25 janvier 1871, où a été tué le sous-lieutenant Dion — Rolampont (Haute-Marne).

Les combats ont été livrés aux environs de Langres (Haute-Marne).

MOBILISÉS :
- 3 Légions à 3 bataillons chacune.
- 3 Batteries d'artillerie.
- Effectif : 9,000 hommes.
- N'ont pas répondu à l'appel : 400.

## ERRATA.

Sur la foi d'un correspondant d'Italie, nous avons dit, chapitre III[e], page 22, que le jeune Novara, fils du percepteur de ce nom, s'était échappé du collége, en sautant par la fenêtre, pour s'engager dans les rangs des volontaires garibaldiens.

C'est en se battant contre les Autrichiens, sur les bords du lac de Garde, que ce jeune volontaire a été blessé.

C'est avec regret que nous faisons cette rectification, car nous sommes convaincu que tous les Italiens intelligents et patriotes auraient dû prendre la même route pour voler au secours de la France. Leur dévoûment aurait inauguré une longue ère de paix et de prospérité pour leur pays.

En décrivant rapidement la bataille de Nuits, nous avons omis de citer la belle conduite du commandant Tochon, de Chambéry. A la tête d'un bataillon du 57e, dans un retour offensif exécuté vers la fin de la bataille, il reçut une balle qui lui traversa les deux jambes. A l'attaque de Dijon, nous avons également oublié de citer le nom du jeune Claudius Bompard, fils d'un de nos camarades, qui se battit bravement comme volontaire, à 17 ans, dans les rangs de la garde nationale.

En racontant la retraite de nos bataillons de mobiles, nous avons commis une omission plus grave encore. Nous la réparons avec empressement.

Nous avions gardé le silence sur le dévouement, l'abnégation, disons le mot, l'héroïsme d'une des plus illustres victimes de cette terrible guerre, du commandant du génie M. le comte de Vignet. A celui-là nous donnons une larme bien sincère, car il fut longtemps l'ami et le compagnon d'armes et de travail de notre père. Après de cruelles souffrances et des privations inouïes supportées en silence, il est

littéralement mort de faim et de fatigue à la porte de l'hôtel de ville de Neufchâtel, où il était venu s'échouer pendant la retraite de Bourbaki.

Un souvenir aussi à ce brave capitaine Piccolet d'Hermillon, que la mort avait épargné comme par miracle à Solférino, et moissonné à Gravelotte.

Un dernier adieu au jeune Olivier Costa de Beauregard, tué à Sedan, à la tête d'un escadron du 4e lanciers, dans une brillante charge.

Malgré cet *errata*, que de dévouements omis ou ignorés! que de nobles victimes dont la Savoie et la France ignorent le nom et les vertus! tels que ceux de MM. de Faverges, de Villette et d'Arcine (ce dernier capitaine d'artillerie tué à Strasbourg), dont les noms et le glorieux souvenir reviennent trop tard au bout de notre plume.

# TABLE DES MATIÈRES

## DEUXIÈME PARTIE. — DANS L'EST

FIN DE LA TABLE

Chambéry. — Imp. BONNE, CONTE-GRAND et Ce.

